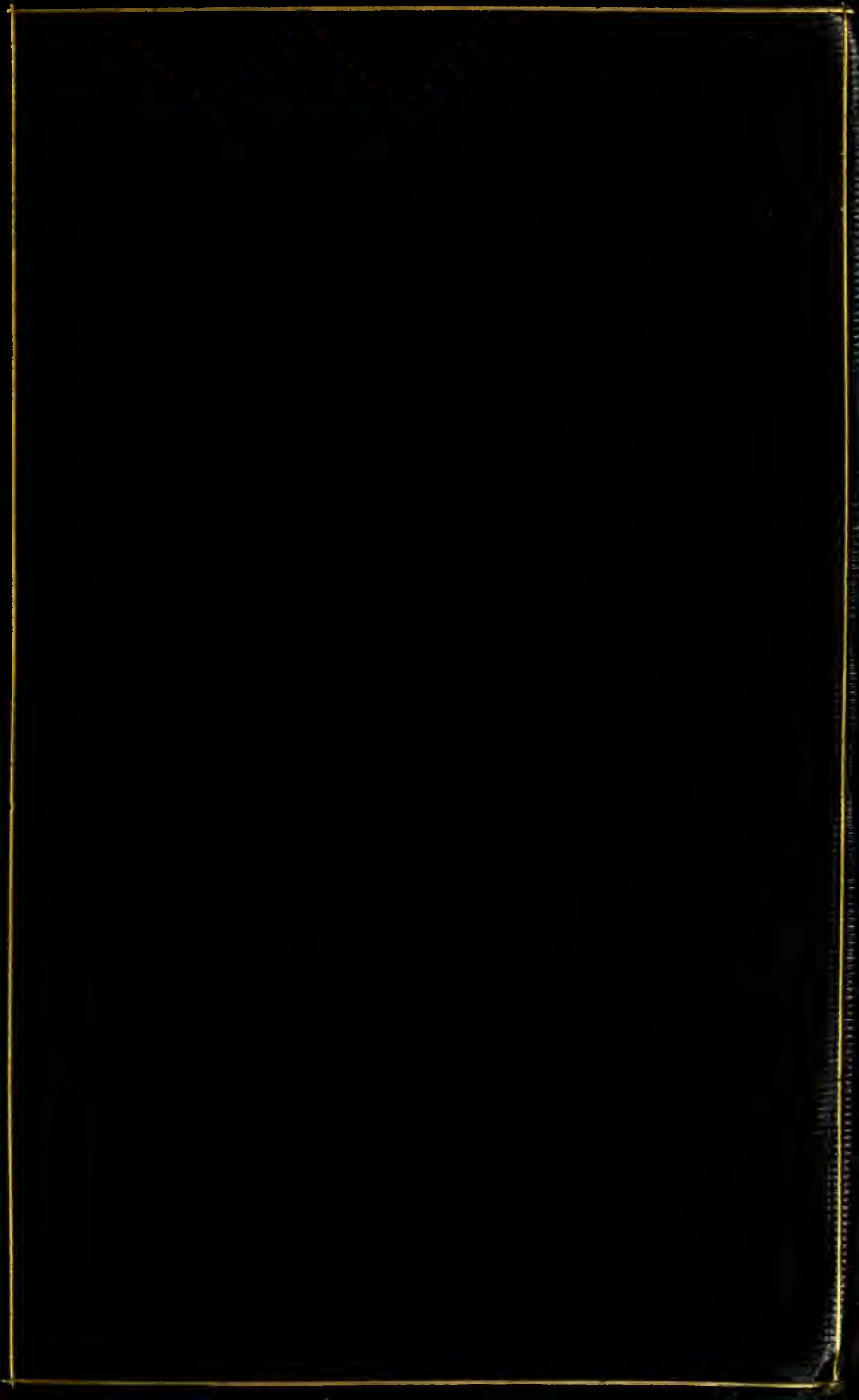


TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE CRITIQUE DES GUERRES
DE FRÉDÉRIC II.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine, n° 2.

HISTOIRE
CRITIQUE ET MILITAIRE
DES
GUERRES DE FRÉDÉRIC II,
Comparées au système moderne,

Avec un Recueil des principes les plus importans de l'art de la guerre.

PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL JOMINI,
Aide-de-camp général de S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE,
grand'croix de plusieurs ordres, etc., etc.

TROISIEME ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
CHEZ MAGIMEL, ANSELIN ET POCHARD,
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE n° 9.

1818.

TRAITÉ

DES

GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES.

GUERRE DE SEPT ANS.

CAMPAGNE DE 1760.

CHAPITRE XXI.

Préparatifs généraux ; opérations des armées françaises et alliées.

TANDIS que les armées prenaient un peu de repos, Frédéric négociait pour détacher quelques puissances de la redoutable ligue formée contre lui, et cherchait en même temps à recom-

pléter les cadres de son armée. Le désastre de Maxen, avait enlevé des corps entiers ; et il restait si peu d'officiers, que la plupart des régimens n'en comptaient plus la moitié; car Frédéric qui affecta tant de philosophie et foula aux pieds mille préjugés, respecta ceux de la noblesse, et n'osa ouvrir la carrière des armes à tous les citoyens. Le recrutement ne fournit pas de soldats d'une forte constitution, mais quelques bataillons qui firent nombre. Le matériel d'artillerie fut recomplété. La cavalerie reçut quelques remontes.

Cependant les négociations entamées par le roi échouèrent à Versailles comme à Pétersbourg; le cabinet français était sincèrement attaché à l'Autriche; celui de Pétersbourg, mené par un favori, dévoué à Marie-Thérèse.

Les Anglais qui feignirent désirer la paix, la tinrent sans doute à trop haut prix, et continuèrent les subsides à leurs auxiliaires : l'armée du duc Ferdinand fut portée à plus de 70 mille hommes en troupes anglaises, hanovriennes, hessoises et de Brunswick.

De son côté, le cabinet de Versailles mit ses armées sur un pied respectable, et en confia le commandement au duc de Broglie : la grande armée comptait 80 mille hommes; le comte de Saint-Germain commandait, sur le Bas-Rhin, un corps de 30 mille, et le prince Xavier une réserve de 15 mille.

L'Autriche et la Russie avaient renforcé leurs armées, et arrêté un plan de concentration sur l'Oder, mieux conçu que celui de la campagne précédente. Laudon allait commander un corps considérable en Silésie, et opérer sur ce fleuve conjointement avec Soltikof. Daun, avec une armée de 100 mille hommes, devait retenir le roi en Saxe, ou le suivre, s'il marchait au secours de la Silésie.

Tout présageait la ruine prochaine de Frédéric, et les premiers événemens de la campagne n'auraient plus laissé de doute à cet égard, si les alliés n'avaient pas commis les mêmes fautes.

Le plan du maréchal de Broglie, était de s'emparer de la Hesse, et du Hanovre. Son intention d'opérer avec la grande armée, contre la gauche des alliés, tandis que le corps du comte de Saint-Germain pénétrerait en Westphalie. Les préparatifs d'entrée en campagne furent très-longs; car suivant l'usage du temps, il ne se mit en mouvement qu'après avoir approvisionné les magasins qui devaient l'alimenter, opération difficile, eu égard à la force de l'armée et à l'épuisement du pays.

Enfin, le 16 juin, le comte de Saint-Germain passa le Rhin, et s'établit, le 20, à Dortmund; l'armée campa, le 22, à Gruneberg, et le 24, vers Hombourg, derrière l'Hom : les troupes légères prirent poste à Dillenbourg et Stauffenberg.

Le prince Xavier, quitta l'évêché de Fulde, et joignit le duc de Broglie à Hombourg.

Aussitôt que Ferdinand fut informé du départ des Français, il se porta, le 24, de Fritzlar à Neustadt ; tous les corps détachés se retirèrent. L'intention du duc était d'attaquer ; mais, trouvant son adversaire trop bien posté, il se retira, le 26, à Ziégenhain, derrière la Schwalme ; suivi pied à pied par l'armée française qui vint camper, le 27, à Neustadt.

Ce mouvement rapide valut au maréchal de Broglie la prise de Marbourg, place à l'abri d'un coup de main, qui assurait ses communications. Comme il importait néanmoins de déloger de leurs positions les alliés, qui couvraient encore la Hesse, il résolut de manœuvrer de manière à couper le duc, de Lipstadt, et du corps de Sporken qui observait près de Lunen, le comte Saint-Germain, stationné à Dortmund.

Les deux armées occupaient des positions très-fortes, contre lesquelles une attaque eût peut-être échoué, et laissèrent combattre leurs troupes légères, dont nous passerons sous silence les stériles exploits.

Lorsque le maréchal de Broglie eut assuré le service des vivres, il ordonna au comte de Saint-Germain de venir le joindre par Minden et Corbach. L'armée se mit en marche, dans la nuit du

7 au 8, pour se porter à Frankenberg; le prince Xavier forma l'arrière-garde et devait soutenir les trois corps avancés, aux ordres du duc de Stainville.

Le duc apprit ce mouvement un peu tard; mais comme on ne pouvait en méconnaître le but, il détacha le prince héréditaire, avec l'avant-garde, ordonna au général Luckner d'occuper les hauteurs de Sachsenhausen et de Corbach : et le suivit avec le reste de l'armée, qui prit position, le 9 au matin, à Wildingen; le général Kielmanseg fut porté sur Frankenberg.

L'armée française avait repassé l'Eder, sur ce point, le même jour. Le marquis de Poyanne devait occuper les hauteurs d'Imminghausen, où l'armée allait s'établir, et le général Klosen éclairait sa marche. Ce dernier ayant rencontré vers Corbach le corps de Luckner, le maréchal de Broglie ordonna de le déloger sur-le-champ, et fit soutenir l'attaque par une brigade d'infanterie et les carabiniers.

Sur ces entrefaites, le corps de Saint-Germain, fort de 33 bataillons et 38 escadrons, arrivant à l'abbaye de Fritzlar, y reçut ordre d'accélérer sa marche, en même temps que la brigade Klosen, celui de se diriger vers le bois à gauche de Corbach; le maréchal arriva lui-même au point du jour à la tête de six brigades.

Pendant ce temps, le prince héréditaire, réuni

au corps de Kielmanseg, prit possession de Corbach, et l'armée passa le défilé de Sachsenhausen, deux lieues en arrière. Ferdinand croyant n'avoir affaire qu'au comte de Saint-Germain, conduisit lui-même les brigades de Bock et de Marspourg à l'attaque du bois, et en délogea l'ennemi.

Surpris de cette action vigoureuse, le duc de Broglie s'imagina d'abord que toute l'armée alliée était présente; mais remarquant la faiblesse des deux colonnes qui suivaient la première, il ordonna au comte de Saint-Germain de reprendre le bois, et le soutint par 4 brigades. Cette attaque fut impétueuse; débordé par des forces supérieures et repoussé, Ferdinand fut obligé de charger à la tête de deux régimens anglais pour couvrir la retraite, qu'il effectua avec perte de 800 hommes et 15 pièces de canon. Le général Sporken ne fut cependant point coupé; il se retira par Buren et Stadtbergen, à Landau. Le prince héréditaire se vengea de ce petit échec, en surprenant, le 16 juillet, la brigade de Glaubitz, près d'Amenebourg, mais il fut moins heureux dans le coup de main qu'il tenta sur les magasins de Marbourg, que le duc de Stainville sauva.

Le maréchal français sentit le ridicule de cette guerre, et songea alors à couvrir ses communications avec les dépôts. Le corps du prince Xavier fut laissé à Frankenberg; celui de Stainville à Marbourg, et l'armée s'étendit à la

gauche jusqu'à la Dimel. Le lieutenant-général Dumuy prit le commandement du corps de Saint-Germain, qui occupait Mengeringhausen, et le défilé de Stadtbergen. De son côté, l'armée alliée s'éparpilla à gauche depuis l'Eder, jusqu'à Warbourg, et le long de la Dimel à droite; le gros vers Sachsenhausen.

Cependant Dillenbourg se rendit aux Français, le 15; le maréchal après avoir pourvu à la sûreté de ses magasins, résolut de chasser le duc Ferdinand de sa position : il dirigea, le 24, trois corps considérables contre la division de Sporken, qui menacée de front et sur ses derrières, se retira néanmoins sans perte sur Wolfshagen, où Ferdinand la suivit le lendemain. L'armée française vint camper vers Freyenhagen; le corps de Dumuy, entre Volkmaasen et Marbourg.

Les alliés se portèrent le 26 à Hohenkirchen, le 27 à Kalde près d'Imminghausen; le prince héréditaire à Oberwemar; Wangenheim à Munchof; Kielmanseg sous Cassel; Luckner près de Zweeren; Sporken resta à Westufeln.

Le duc attendit dans ces positions son adverversaire, qui se porta, le 27, à Volkmarsen; la réserve du prince Xavier se rendit à Naumbourg, le corps de Stainville assiégea le fort de Ziégenhain, celui de Dumuy descendit la Dimel sur Marbourg. Le but de ses mouvemens était de couper les alliés de Paderborn et de Lipstadt, de

les acculer au confluent de la Dimel et du Weser, pour les forcer à évacuer la Hesse et à se retirer dans le Hanovre.

Dans cette position fâcheuse, Ferdinand après avoir balancé les inconvéniens de tous les partis, porta le prince héréditaire et le général Sporken, avec 24 bataillons et 22 escadrons, à Korbeck, dans l'intention de s'assurer du passage de la Dimel; mais informé que le maréchal de Broglie, avait mal adroitement pris, le 30, la direction de Zierenberg, et augmenté d'une marche la distance qui le séparait du corps de Dumuy, il résolut d'accabler cette division isolée. En conséquence l'armée se mit en marche, le 30 au soir, pour passer la Dimel et soutenir le prince héréditaire dans cette entreprise. Lorsque les têtes de colonnes furent arrivées, le 31 au matin, sur les hauteurs de Korbeck, le prince héréditaire et le général Sporken se mirent en mouvement; les troupes du premier sous la conduite du lieutenant-général Zastrow par Korbeck, Klein-Eder et Menne pour venir se former sur trois lignes, la gauche vers ce dernier village, la droite à Ossendorf: le corps du second devait passer par un long détour entre Eissen et Gros-Eder, traverser les bois près de Narde et se former sur trois lignes sur les hauteurs derrière l'ennemi. Par ces dispositions, le prince héréditaire débordait l'ennemi sur son flanc gauche et le prenait en même

temps à revers : l'armée devait se former la droite près de Menne, la gauche en arrière de Warbourg, afin d'attaquer en même temps de front.

Dumuy qui eut avis de ce mouvement, détacha le marquis de Castries avec les grenadiers et chasseurs pour l'observer ; mais un brouillard épais le déroba entièrement. Les têtes de colonnes du prince héréditaire arrivèrent vers les deux heures après-midi, et commencèrent l'attaque. Sa réussite dépendant de la prise des hauteurs d'Ossendorf, Dumuy y détacha aussitôt la brigade de Bourbonnais, mais elle y fut prévenue par l'infanterie anglaise que soutinrent bientôt des grenadiers hessois et de l'artillerie.

Le combat était chaud : les Français successivement renforcés par les brigades de la Couronne et de Rouergue, les régimens suisses de Jenner et de Lochmann, opposèrent la plus vive résistance, et ne cédèrent qu'au moment où la colonne de Zastrow déboucha sur le flanc droit de Bourbonnais, et s'établit sur les hauteurs disputées; une charge de cavalerie, exécutée à propos, accéléra la retraite des Suisses et des Français. Dans ce moment arriva la cavalerie de l'armée du duc Ferdinand, soutenue d'une nombreuse artillerie ; à son approche les escadrons français lâchèrent pied et abandonnèrent l'infanterie à elle-même. Zastrow se voyant si bien secondé, redoubla d'efforts et

rejeta ce qu'il vit devant lui sur les ponts de la Dimel. La retraite s'exécuta sous la protection des brigades de Touraine et de Latour-Dupin, formées sur les hauteurs en avant de ces ponts. Les Français firent mine de tenir sur la rive opposée; mais se retirèrent sur Wolfshagen, lorsqu'ils virent que le duc Ferdinand faisait passer la rivière à 12 bataillons et 10 escadrons. Cette affaire leur coûta 4 mille tués, blessés ou prisonniers, et 12 pièces de canon; la perte des alliés fut de 1,200 hommes.

On se rappelle que la division de Kielmanseg gardait le camp retranché de Cassel; Ferdinand jugeant ne pouvoir couvrir en même temps la Hesse et la Westphalie, ordonna à ce général de se retirer sur Munden, dès que l'ennemi menacerait de le serrer de près. Le prince Xavier étant arrivé devant la ville, le 31, Kielmanseg se retira à Munden, puis à Imsen. Le prince occupa Cassel, et s'avança jusqu'à Dramsfeld. Le 4, il campa à Gœttingen, replia le corps ennemi sur Uslar et Beveringen. Les Français poussèrent alors des postes sur Nordheim et Eimbeck. Leur armée campa sur la rive droite de la Dimel, le corps de Dumuy à Stadtbergen, une division sous Castries à Wolfshagen couvrant les convois; celle du duc sur la rive gauche de cette rivière, entre Scheferde et Warbourg.

Le mois d'août s'écoula sans événemens bien marquans.

Le duc de Broglie voulut d'abord manœuvrer par sa gauche, et pousser le corps de Dumuy sur la droite de l'ennemi pour menacer ses communications avec Lipstadt; mais le duc lui opposa à temps des forces suffisantes. D'un autre côté, le général Kielmanseg, ayant été renforcé et inquiétant le corps du prince Xavier, Broglie renonça à son premier projet, et résolut de se prolonger par sa droite, afin d'être plus à portée de soutenir ce corps qui devait envahir le Hanovre: il porta Dumuy à Volkmissen, le 20 août, et vint camper avec l'armée à Immenhausen. Dumuy prit alors position à Heckerhausen sur le flanc gauche; le duc de Stainville se porta de Korbach à Frankenberg couvrant les communications de Francfort.

Ferdinand, dans la vue de parer aux suites de ce mouvement, rappela les corps qui se trouvaient sur la droite, campa à Bune près de Borentrick, et porta plusieurs divisions vers Bodenhagen, Beverungen et Deissel. Ce qui le mit d'autant mieux en mesure de contrarier les projets de ses ennemis, qu'il fut renforcé par un corps de 10 mille Anglais récemment débarqué. Le prince héréditaire surprit, le 5 septembre, le poste de Zierenberg où il fit quelques centaines de prisonniers.

Chaque armée se trouvait bien établie et croyait ne pouvoir abandonner sa position, sans donner de très-grands avantages à l'autre. Le duc de Broglie renouvela ses tentatives sur le Hanovre par la rive droite du Weser; le prince Xavier réoccupa Gœttingen et Nordheim, le 5 septembre, et campa à Eimbeck; mais le général Wangenheim ayant été renforcé par les alliés, le prince pour ne pas s'exposer à être coupé, se retira, le 12, à Witzenhausen. Ferdinand, voulant donner à l'ennemi des inquiétudes sur ses communications avec le Mein, porta un corps sur Marbourg. Le maréchal de Broglie, les couvrit avec la division de Stainville qui déjoua ses projets, atteignit ce détachement vers Raden, et lui fit 400 prisonniers.

On eut dit que cette campagne n'était qu'un simulacre de guerre : on s'amusait à manœuvrer, à se menacer, à faire des détachemens et à les surprendre, sans se douter qu'on s'éloignait ainsi des premiers principes de l'art. Le duc de Broglie résolut enfin de forcer le corps de Wangenheim à se retirer, en s'étendant davantage par la droite. Ce fut dans ce dessein qu'il se porta, le 13, à Cassel, laissant le général Dumuy vers Wallerhausen, et poussant de nouveau le prince Xavier sur Gœttingen. Ferdinand alors repassa la Dimel, vint, le 14, vers Geismar, et ordonna à Wangenheim de quitter Uslar pour se reporter

sur la Werra : ce général s'établit, le 15, à Dransfeld, et attaqua sans succès le poste de Munden.

Cependant Broglie avait trouvé le moyen de soutenir le prince Xavier. Il le fit renforcer, le 17, par 8 bataillons d'élite, sous le général Rougé; les grenadiers de France, sous Saint-Pern; les carabiniers et la réserve, aux ordres du marquis de Poyanne, tandis que le comte Chabot donnait le change aux alliés en manœuvrant vers Wolfshagen, sur leur flanc droit. Le maréchal se rendit, le 19, auprès du prince Xavier, auquel ces renforts formaient un corps de 25 à 30 mille hommes, et arrêta les dispositions d'attaque; mais Wangenheim eut le temps de gagner sans grande perte les bois entre Hameln et Ellerhausen. Quoique cette entreprise n'ait pas eu un plein succès, elle valut néanmoins beaucoup de terrain à l'armée française; et afin de s'en assurer la possession pendant l'hiver, on mit Gœttingen à l'abri d'un coup de main.

Ces opérations manquèrent leur objet. Ferdinand sentait trop bien l'importance de sa position pour la quitter sur de simples menaces : il résolut au contraire d'y concentrer toutes ses forces. Le maréchal de Broglie déçu, prit alors le parti de réunir les troupes éparses en Flandre, d'y joindre quelques régimens sous les ordres de

Castries, et de les porter, par Wesel, sur les derrières de l'ennemi. Ferdinand, ayant eu vent de ce projet, résolut de prévenir les Français vers Wesel, et de faire une diversion qui les forçât à quitter leur position; le prince héréditaire partit, le 22 septembre, de Warbourg, avec un corps de 15 mille hommes, tandis que le duc porta l'armée vers Libenau.

Le premier arriva, le 29, à Dorsten, et bloqua Wesel, le 3 octobre; ses troupes légères passèrent le Rhin, le 1er, et battirent le pays jusqu'à Clèves, où elles prirent 400 hommes. La place de Wesel avait une faible garnison et manquait de canonniers; on l'aurait peut-être prise, sans les obstacles qu'éprouva la marhe du parc de siége, par suite des pluies qui avaient rendu les routes impraticables; les partisans poussèrent en attendant, jusqu'à Gueldre et Ruremonde. Cette diversion qui eût été funeste à son auteur, s'il avait eu un adversaire habile, plongea les généraux français dans le plus grand embarras. Cet accessoire devint l'objet principal de la guerre, et les grandes armées continuèrent à s'observer, comme si les opérations d'un détachement, devaient décider du sort de l'Europe.

Castries accéléra sa marche pour sauver Wesel. Son corps rassemblé, le 13 octobre, à Nuys, consistait en 32 bataillons et 38 escadrons, formant environ 20 mille hommes; il se porta le 14,

à Meurs, l'avant-garde à Rheinbergen. Dès que le prince héréditaire en fut instruit, prenant le sage parti de laisser quelques bataillons à la tranchée, il vola à la rencontre de l'ennemi, malgré l'infériorité de ses forces, et se porta, le 15, à Ossenberg. Le maréchal de Castries s'établit en arrière de la fosse Eugénienne, la droite à Rheinbergen, la gauche vers Clostercamp dans une forte position; mais le prince, après l'avoir reconnue, pensa que l'ennemi en diminuerait d'autant plus sa surveillance, et résolut de surprendre sa gauche. Après avoir laissé 3 bataillons et 4 escadrons contre la droite, vers Rheinbergen, il se porta à onze heures du soir, avec 18 bataillons et 20 escadrons, sur Clostercamp. L'avant-garde donna à trois heures du matin sur un poste français, à une demi-lieue en avant de ce village : on fit feu contre l'ordre du prince pour enlever le poste; cependant le silence et l'obscurité faisant croire que ce n'était qu'une patrouille, l'armée gagna le canal sans accident. Le corps de Fischer alors coupé et dispersé, engagea néanmoins une fusillade qui donna l'éveil à la brigade d'Auvergne et lui fit occuper le bois de Clostercamp et toutes les issues de ce bourg.

Le prince, marchant toujours dans le plus grand silence, passa le canal à Kampen, et s'empara du village de Kumpenbrock. L'armée fran-

çaise eût été perdue sans le dévouement du chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne. Cet officier, qui commandait le poste dans le taillis, en avant de Kumpenbrock, s'était avancé pour découvrir ce qui avait donné lieu à la fusillade qui avait eu lieu vers le couvent; entouré tout-à-coup par des grenadiers anglais, qui le menacent de la mort s'il fait le moindre bruit, il juge que ce ne peut être qu'une surprise, et rassemblant toutes ses forces, il crie : *à moi, Auvergne, c'est l'ennemi!* il dit, et tombe percé de coups; le lieutenant-général de Ségur accouru dans le village avec un bataillon d'Auvergne, est blessé et pris.

Cependant l'alarme était donnée; les Français ne se font point illusion sur le danger qui les menace. Castries conduit le régiment d'Alsace au secours d'Auvergne. Une brigade suisse se porte sur le flanc, gagné par les alliés, et le combat s'engage avec vivacité. Le régiment d'Auvergne tient en échec l'ennemi jusqu'au jour; que le reste des troupes françaises se porte au point d'attaque. Après un combat meurtrier, qui dura jusqu'à midi, les alliés se replièrent sur Alpen en bon ordre, sous la protection d'une réserve établie en échelon. La perte des Français fut d'environ 2 mille hommes, et celle des alliés de 1,800.

Si le duc de Castries avait su profiter de son

avantage, le prince était perdu; car les eaux ayant enlevé son pont sur le Rhin, on ne put le rétablir que le 18; mais le général français se laissa intimider par la bonne contenance des alliés, et leur fit un pont d'or. Le prince, après la levée du siége, se retira à Brune, et se rendit, le 27 octobre, à Klein-Reckum; le duc de Castries, à Drevenich. Les deux partis s'étant observés pendant un mois, prirent ensuite leurs quartiers d'hiver.

Tandis que ces choses se passaient sur le Rhin, les armées principales restaient en repos sur la Dimel; enfin le duc voulant prendre Gœttingen, passa le Weser, le 21 novembre, et le fit investir; mais les pluies continuelles, le défaut de vivres, et les mouvemens du duc de Broglie, le décidèrent à lever le blocus, le 13 décembre, pour entrer en cantonnemens.

Ainsi finit la stérile campagne de 1760. On manœuvra sans se battre, on se battit sans manœuvrer : *les combats eurent lieu sur les points accessoires, tandis que les grandes armées se contentaient de menacer, par des détachemens, les points sur lesquels elles auraient dû diriger leurs efforts et livrer bataille.*

Tempelhof a trop disserté pour prouver que le duc de Broglie adopta un mauvais plan en cherchant à pousser des corps par la droite, sur Gœttingen et le Hanovre, et qu'il eût mieux valu

y marcher de front, par la Westphalie, afin de faire tomber auparavant les places de Lipstadt et de Munster, sans lesquelles ses manœuvres n'étaient que de véritables incursions. Il est facile de juger que ces raisonnemens s'appuient sur un vieux système. Cette seconde partie du plan de Broglie se rapprocha alors avec celui de Contades dans la campagne précédente; il consistait à manœuvrer par la droite, pour gagner l'extrême gauche et les derrières de l'ennemi, en le coupant du Weser. Il offrait comme l'autre de grandes chances, et manqua aussi dans son exécution : car au lieu de livrer une grande bataille, l'armée resta devant le front de l'ennemi, se bornant à pousser des divisions sur sa droite.

Lorsque le duc de Broglie fut maître de Cassel, et que les alliés campèrent sur la Dimel, il fallait les tourner par leur gauche, vers Robeck, changer de direction sur Warbourg, s'établir perpendiculairement à la Dimel, la gauche à ce fleuve, et pousser l'armée alliée sur Lipstadt. Broglie pouvait exécuter tout cela, en laissant un corps à Kalenberg et Hochenbourg; mais il fallait le faire sans donner le temps à l'ennemi de manœuvrer. *Ce n'est pas en prenant des positions sur les communications et y séjournant, que l'on détruit les armées : si Napoléon était resté sur le Lech, en* 1805, *et sur la Saale, en* 1806, *il n'aurait pas empêché Mack de faire sa retraite*

par Donawerth ; et le duc de Brunswick, de se retirer sur l'Elbe.

Les siéges de Lipstadt et de Munster, dont parle Tempelhof, n'étaient que des accessoires et n'eussent rien produit ; un seul mouvement du duc Ferdinand pouvait les faire lever. Il est toujours temps de songer aux places, lorsqu'on a décidé les grandes questions avec les armées qui doivent les secourir.

Je ne m'étendrai pas en réflexions inutiles sur la singulière expédition des alliés contre Wesel ; elle ne pouvait que distraire des forces considérables du point décisif, pour les appliquer à des entreprises hasardeuses, et compromettre non-seulement les corps qui s'y trouvaient employés, mais encore l'armée principale. Si le duc de Broglie avait opéré d'après les règles de l'art, il eût vraisemblablement fait payer cher à Ferdinand cette folle expédition.

CHAPITRE XXII.

Premières opérations en Silésie et en Saxe ; affaire de Landshut, et siége de Dresde.

Sans entrer dans les détails des petites affaires qui eurent lieu pendant l'hiver, je me bornerai à indiquer celles qui méritent d'être citées.

Les Suédois, inquiétés dans leurs cantonnemens, voulurent enlever le pont d'Anclam, sur la Peene, afin d'être à l'abri de surprise. Leur coup de main réussit; ils s'emparèrent le 28 janvier des faubourgs, surprirent les postes et pénétrèrent pêle-mêle avec eux dans la ville; le général Manteufel égaré dans l'obscurité, fut blessé et pris avec 150 hommes. Cet exploit fut le dernier de cette malheureuse armée; elle ne reparut sur le théâtre de la guerre qu'au milieu d'août, pour y jouer un rôle aussi insignifiant qu'auparavant.

Les armées en Saxe furent tranquilles, à quelques affaires de postes près. Le corps de Beck surprit le général prussien de Zetteritz, aux environs de Kosdorf, et le fit prisonnier.

Laudon, après avoir dénoncé la rupture de

l'armistice qu'il avait conclu pour son corps, chercha à enlever celui de Goltz, qui cantonnait en Haute-Silésie à Neustadt et environs; mais ce général leva à temps une partie de ses quartiers, et les rassembla, le 14 février, à Ober-Glogau; néanmoins Laudon le gagna avec toute sa cavalerie, et attaqua le régiment de Manteufel qui couvrait les parcs. Ce brave régiment se forma en carré long, continua sa marche, repoussa cinq ou six charges avec une bravoure héroïque, et arriva heureusement à Steinau après avoir perdu 140 hommes.

Toutes ces choses ne décidaient rien; les grandes armées restaient dans leurs positions. Celle de Daun, par suite d'un système inconcevable, après avoir remporté des avantages signalés, continuait à s'enterrer sous des retranchemens près du val de Plauen, et semblait ainsi trembler devant un adversaire qu'elle aurait dû écraser. Un corps nombreux aux ordres de Lascy cantonnait sur la rive droite de l'Elbe, et poussa celui de Beck sur Zittau. L'armée prussienne cantonnait en face, la droite vers Freyberg, le centre à Wilsdruf, la gauche aux environs de Meissen. Schmettau occupait Gorlitz avec 7 bataillons et 15 escadrons. Fouquet, en Haute-Silésie, se trouvait opposé au corps de Laudon. Enfin l'armée de l'Oder devait, sous les ordres du prince

Henri, *tenir tête aux Russes lorsqu'ils paraîtraient sur la scène.*

Le plan d'opérations des deux partis fut, à peu de chose près, le même que celui de la campagne précédente : les coalisés ne voulaient frapper de grands coups en Silésie, qu'après l'arrivée des Russes; Laudon commandait une armée de 50 mille hommes; Daun devait retenir le roi en Saxe. Les affaires de Frédéric paraissaient plus désespérées que jamais : ayant perdu la clef de la Saxe, et ne pouvant abandonner ce pays sans laisser le sien à la merci de l'ennemi, il semblait que rien ne dût s'opposer à la jonction des armées coalisées.

Le 18 mai, l'armée du prince Henri prit des cantonnemens le long du Bober et de l'Oder jusqu'à la mer Baltique; le gros entre Lovenberg et Sagan liait sa droite avec le corps de Fouquet, cantonné jusqu'à Landshut. L'armée du roi avait fait un petit mouvement rétrograde sur Corbitz et Meissen. Daun restait en position, se bornant à pousser le général Berlichingen sur Wilsdruf; Laudon s'était retiré en Bohême, laissant Draskowitz en Haute-Silésie, et Wolfersdorf à Trautenau, vis-à-vis Landshut.

Opérations en Silésie.

En attendant l'arrivée des Russes, le général Laudon résolut d'ouvrir la campagne par le siége de Glatz, et de s'emparer du poste de Landshut, qui lui était nécessaire pour assurer ses communications avec la Bohême. Il rassembla son armée à Kosteletz, en partit le 29 mai, et campa le 31 à Frankenstein, tandis que Draskowitz occupait Weidenau, et que Wolfersdorf marchait à Teutsch-Prausnitz. Fouquet instruit de ces mouvemens, se porta aussitôt aux environs de Freyberg, et rendit compte de sa situation au roi et au prince Henri, en leur demandant des renforts. Chargé de la double mission d'observer les mouvemens de Laudon contre la Haute-Lusace et de couvrir la Silésie, il lui était difficile de remplir ce rôle sur ce vaste théâtre, avec un corps aussi faible et devant une armée commandée par Laudon: n'ayant aucun renfort à espérer, il se replia, le 4 juin, à Wurben près de Schweidnitz.

Laudon, de son côté, se porta, le 5, sur deux colonnes à Nimptsh et Reichembach. Fouquet s'établit, le 6, à Romenau pour couvrir Breslau. Ce mouvement rétrograde permit aux Autrichiens de bloquer Glatz et d'occuper Landshut. Laudon revint, le 7, à Wartha, et fit investir Glatz.

Sur ces entrefaites, le roi ayant ordonné à Fou-

quet de reprendre Landshut, ce général laissa Ziethen avec 7 bataillons sur le Ziskenberg près de Furstenstein; partit, le 16 juin, pour Hartmansdorf et Forste; apprenant ici que l'ennemi avait encore cinq régimens à Friedland, il résolut d'attaquer Landshut sur-le-champ. Les Autrichiens défendirent mollement ces hauteurs presque inaccessibles, et se retirèrent sur celles de Reichennersdorf. Fouquet se fit alors renforcer par 3 bataillons de Ziethen, et reprit son ancien poste, qu'il couvrit d'un retranchement. La position étant trop étendue pour les 17 bataillons et 14 escadrons dont se composait son corps, il fut obligé de le morceler. Il avait 4 bataillons sur les hauteurs de Blasdorf, 2 bataillons et 5 escadrons sur le plateau de Reichennersdorf, 3 bataillons sur le Galgenberg, 2 bataillons et 2 escadrons sur le Kirchberg, 2 bataillons et 3 escadrons sur le Buchberg, 2 bataillons et 2 escadrons sur le Mummelberg, 2 bataillons à Landshut. (*V. pl. XXIII.*)

Aussitôt que Laudon eut avis de ces mouvemens, il résolut d'attaquer le général Fouquet. Il marcha dans ce dessein, le 17 juin, avec la réserve, à Schwartzwald, et ordonna aux troupes restées devant Glatz de le rejoindre, à l'exception de quelques bataillons qui devaient observer la place. Le corps, qui était à Friedland, joignit l'armée le 18. Nauendorf, avec l'avant-garde, prit position près de Forste et sur le Ziegenruck, tan-

dis que Janus campait toujours à Reichennersdorf. Le général Wolfersdorf occupa le mont Nimchefsky et le pont de Faulebruck. Enfin, le corps de Beck, qui était à Friedberg sur la Queiss, reçut l'ordre de marcher par Hirschberg à Schmidberg.

Le général Fouquet se trouvait dans une position critique; il rendit compte au roi de ces mouvemens, en le prévenant qu'il n'osait rien tenter contre l'ennemi, sans s'exposer à perdre le poste important qu'il avait ordre de garder. Il promit au roi de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et sollicita une diversion en sa faveur. Laudon ayant été joint, le 21, à Schwartzwald par les troupes qui venaient de Glatz, compta 42 bataillons, 40 compagnies de grenadiers, et 75 escadrons, avec lesquels il se crut en état d'écraser son adversaire, qui n'avait pas plus de 12 mille combattans.

Le 23 juin, à deux heures du matin, la canonnade commença, et les Autrichiens se mirent en mouvement sur quatre colonnes. La première, sous Laudon même, marcha sur Vogelsdorf pour déborder et prendre à revers l'aile gauche des Prussiens. La seconde, sous Muffling, devait emporter le Mummelberg. Le général Campitelli, avec 14 bataillons, devait soutenir ces deux colonnes. La troisième, sous le général Geisruck, attaqua le Buchberg. Enfin la quatrième, conduite

par les généraux Janus et Wolfersdorf, devait attaquer la droite vers Blasdorf.

Les deux premières colonnes n'avaient devant elles que 3 bataillons qui tenaient un espace beaucoup trop considérable. Le régiment de Laudon se glissa entre deux hauteurs, culbuta le bataillon qui défendait la gauche du retranchement de Mummelberg, et se jeta sur les derrières du deuxième bataillon de Fouquet, à l'instant où des grenadiers autrichiens l'attaquaient de front. La deuxième colonne ne rencontrant que le bataillon de Mosel, le déborda et l'accabla; alors tout commença à fuir : les deux détachemens qui défendaient le Buchberg, se voyant à leur tour attaqués par le général Geisruck et menacés sur leur gauche, abandonnèrent leur poste. L'aile gauche battait en retraite, lorsque Fouquet envoya un bataillon de grenadiers à son secours : malgré la bravoure de ses chefs, qui furent blessés ou tués, il devenait impossible qu'il rétablit les affaires; il se retira avec perte; le reste de la gauche se replia sur le Kirchberg, la cavalerie se fit jour, et gagna la rive gauche du Bober.

Pendant que ces choses se passaient, les quatre bataillons de la droite, sous le général Schenkendorf, étaient aussi attaqués par la quatrième colonne, forte de 16 bataillons et 30 escadrons. Après une belle défense, les Autrichiens s'emparèrent des hauteurs de Blasdorf et de Reichners-

dorf. Les bataillons repoussés se reformèrent sous la protection du Galgenberg, d'où Fouquet leur ordonna de reprendre leurs positions : cette attaque fut exécutée avec courage; on prit trois drapeaux à l'ennemi, qui fut rejeté dans Hennersdorf. Les choses en restèrent là sur ce point, et les Autrichiens portèrent une brigade d'infanterie avec toute la cavalerie de leur gauche au-delà du Bober, pour s'emparer de la route de Schmiedberg et couper la dernière retraite de Fouquet. Ce général, ne voulant pas quitter son poste, se borna à faire observer ce mouvement par 3 escadrons.

Jusqu'alors l'ennemi n'avait enlevé que les postes accessoires; le corps principal tenait encore les hauteurs du Galgenberg et du Kirchberg, où tous les bataillons repoussés s'étaient retirés. Laudon fit ses dispositions pour emporter ces hauteurs : sa cavalerie de la droite, devenant inutile pour l'attaque de positions si escarpées et retranchées, il la détacha sur la rive gauche du Bober, afin de recevoir les débris de l'ennemi, lorsqu'il l'aurait déposté. Il établit une batterie de 12 sur le Ziegelberg, en face du Kirchberg, divisa son infanterie en deux colonnes : la première se porta sur Landshut, pour gagner la gauche de la position des Prussiens; la seconde traversa le village de Zieder et attaqua le Kirchberg de front. Cette dernière précéda l'autre, de quelques ins-

tans, mais fut rejetée en désordre sur Zieder : cependant Laudon ayant enlevé Landshut, traversé la ville, et emporté la redoute du Kirchberg, la première colonne revint bientôt à la charge. Les Prussiens qui défendaient cette hauteur, quoique à peu près entourés, firent leur retraite, avec fermeté, sur le Galgenberg.

Il ne restait à Fouquet que deux partis à prendre, de vendre chèrement sa vie sur le Galgenberg, ou de se faire jour ; il choisit le dernier. Il envoya au général Schenkendorf l'ordre de repasser le Bober ; l'officier qui le portait fut tué ; Fouquet envoya alors un second ordre par son fils, et se mit en marche lui-même avec deux bataillons. Arrivé à Leppersdorf, on trouva la cavalerie ennemie en possession de tous les passages. Ne voulant pas donner aux Autrichiens le temps de le serrer de trop près, il forma sa troupe en carré et la harangua. La cavalerie autrichienne l'attaqua alors vivement ; les dragons de Lowenstein se précipitèrent plusieurs fois sur les baïonnettes prussiennes : un feu bien ménagé leur fit payer cher ces essais. Cependant ces attaques donnèrent à un bataillon de grenadiers le temps d'arriver au secours des escadrons impériaux. Le combat fut alors trop inégal ; Fouquet eut son cheval tué sous lui ; l'infanterie fut enfoncée et culbutée sur son général ; les plus braves lui firent un rempart de leur corps. La mêlée était

horrible, Fouquet mutilé de trois coups de sabre, fut sauvé par le colonel de Lowenstein, à qui il rendit son épée.

De son côté, Schenkendorf se défendait avec bravoure, lorsqu'il reçut l'ordre de repasser le Bober. En effectuant sa retraite, il eut son cheval tué, et tomba aussi au pouvoir de l'ennemi. Le major Arnim, l'adjudant Treskow et d'autres officiers, se mirent à la tête des troupes, passèrent heureusement le Bober, formèrent un carré qui repoussa deux charges de cavalerie, et gagnèrent les hauteurs de Reisdorf; mais, lorsqu'ils aperçurent, dans le ravin, plusieurs bataillons déployés, prêts à les attaquer de concert avec la cavalerie, ils voulurent hâter leur marche pour gagner les bois de Reisdorf : ce mouvement causa un désordre dont les escadrons autrichiens profitèrent; ils se jetèrent impétueusement sur cette infanterie désunie, et en sabrèrent une grande partie. La cavalerie prussienne, qui avait aussi passé le Bober, se battit long-temps contre des forces supérieures; les plus braves se firent jour, le reste fut pris.

Ainsi finit la malheureuse affaire de Landshut, où Fouquet se battit avec tout le courage que l'on peut attendre d'un homme de cœur; près de 1,500 hommes parvinrent à s'échapper; 7,500, dont la moitié étaient blessés, furent pris. Les

Autrichiens eurent plus de 3 mille hommes hors de combat.

Le général Ziethen, informé de cet événement, quitta le Ziskenberg, se retira sur Breslau, et recueillit les débris du corps de son collègue.

Fouquet nous semble à l'abri de tout blâme, car il prévit son désastre, en prévint le roi, et ne l'essuya que par une obéissance trop aveugle. Cependant, il paraît que sa position était trop étendue : le camp de Landshut est une de ces positions militaires reconnues; Frédéric y attachait, il est vrai, autant d'importance que Léonidas aux Thermopiles; mais Fouquet devait sentir que l'occupation des hauteurs de Blasdorf, et du Mummelberg, le morcelait trop. La position, proprement dite, est celle du Galgenberg et du Kirchberg, encaissé entre les ravins qui coulent à droite par Hennersdorf, et à gauche par Ziéder. Puisqu'il se résignait à recevoir le combat, il valait mieux se concentrer, la gauche au Kirchberg, la droite à Hennersdorf, afin de raccourcir sa ligne. Sans doute, il courait risque d'être tourné; mais cela était inévitable de toute manière, et il le fut en effet, malgré l'occupation du Mummelberg. Du reste, il conserva assez de présenee d'esprit pour prendre l'initiative, et se jeter sur un des corps ennemis avant d'être serré de trop près. Mais il

est une vérité constante, c'est que ne voulant pas se retirer sans combattre, il eut beaucoup mieux fait de se jeter en masse, par Vogelsdorf, sur la colonne de Laudon; car il ne pouvait se faire illusion sur le sort réservé à ses détachemens disséminés. En manœuvrant de cette manière, il eût été certain de s'emparer de la route de Schweidnitz. Une faute plus positive et plus grave du roi, fut de laisser ce corps sans soutien, tandis que le prince Henri était dans l'inaction, avec 40 mille hommes, à trois marches de Landshut. Dans une position semblable, il fallait au moins laisser à Fouquet l'alternative de se jeter sous le canon des places fortes, qu'il avait à sa proximité, ou d'aller se réunir au prince. Nous développerons plus tard ces observations, en ajoutant les considérations qui résultent de la situation générale des affaires.

Laudon ne sut point tirer parti de cette importante victoire. La Silésie était ouverte, et si, pour l'envahir, on préférait attendre l'arrivée des Russes, on pouvait au moins s'emparer de quelques places; mais les Autrichiens ne commencèrent pas même le siége de Glatz, parce que leurs dispositions étaient si mal prises, qu'ils n'avaient aucun des approvisionnemens nécessaires.

Opérations en Saxe.

Tandis que l'armée du prince Henri demeurait oisive sur le Bober, et qu'à trois marches d'elle, le corps de Fouquet était accablé, le roi semblait indécis sur le parti qu'il voulait prendre.

Nous avons déjà dit qu'ayant fait un mouvement rétrograde, le 25 avril, il était venu camper, près de Meissen, avec une partie de l'armée, laissant le reste cantonné en arrière.

Tempelhof a présenté un tableau pompeux des combinaisons que Frédéric avait imaginées pour voler en même temps au secours de la Silésie, et couvrir une partie de la Saxe. Il prétend que son plan était d'entraîner Daun en Silésie, de peur qu'il ne formât sur la Saxe des entreprises dangereuses. Il est difficile de concevoir quel intérêt eût porté le roi à *concentrer la masse des forces ennemies sur le point où il se proposait d'opérer, en provoquant ainsi la jonction des armées autrichiennes et russes, qu'il devait craindre par-dessus tout.* Quel que soit le motif d'un tel jugement, nous verrons, au chapitre général des observations, que c'était par un système opposé, qu'il pouvait conjurer l'orage amoncelé sur sa tête.

Frédéric se prépara donc, le 4 juin, à marcher en Silésie. Il fit établir, le 6, une forte batterie

sur les hauteurs de Seidlitz, et détacha, le 11, le général Krokow, avec 30 escadrons, par Torgau à Kosdorf, afin de couvrir le passage, en observant le corps de Lascy campé sur les hauteurs de Boxdorf. Ce passage de l'Elbe fut exécuté, le 14 au soir, par la première ligne d'infanterie, sur des barques, et par la cavalerie, sur des ponts de bateaux : ces troupes campèrent à Broschof. La deuxième ligne, aux ordres du général Bulow, resta à Schlettau, et Hulsen à Katzenhauser, pour couvrir cette opération. Le pont fut transféré à Meissen, et l'on en établit un à Kohlhof.

Daun reçut promptement la nouvelle que l'ennemi avait passé l'Elbe avec une partie de ses forces seulement : il dépendait de lui d'en profiter pour accabler l'une de ces parties isolées, en portant son armée, le 15 au soir, par lignes et par la droite, de Grossenhain à Radebourg, pour arriver au point du jour à Gros-Dobritz, sur l'extrême gauche du roi; tandis que le corps de Lascy eût longé l'Elbe, pour attaquer la droite, vers Meissen. Le général autrichien avait tout l'intérêt possible à livrer bataille dans une position aussi avantageuse : il pouvait frapper un coup décisif, et ne courait pas le moindre risque, ayant une retraite assurée sur Dresde. Au lieu d'opérer ainsi, Daun craignit que Lascy ne fût attaqué, et porta la première ligne de l'aile droite à Wilsch-

dorf, pour le soutenir au besoin. Le 17, seulement, il vint avec le reste de l'aile droite, à Boxdorf, remplacer le corps de Lascy, qui se rendit à Bernsdorf. Ce mouvement fut suivi peu après par l'aile gauche, et par les détachemens répandus aux environs; le camp de Boxdorf fut retranché.

D'un autre côté, le général Bulow quitta aussi, le 17, le camp de Schlettau, où il était resté avec la deuxième ligne, et vint rejoindre le roi.

A l'ouverture de la campagne, Frédéric prévint ses généraux, qu'il serait plus nécessaire que jamais de faire des marches rapides et longues, et d'en supporter les fatigues avec constance et courage. Aussitôt qu'il fut informé du mouvement de Lascy, sur Radebourg, il s'y porta, le 18, sur trois colonnes, et campa, la gauche appuyée à la ville, la droite à Barbisdorf. Lascy paraissant tenir dans sa position, Frédéric ordonna au général Hulsen de le rejoindre à l'exception de 7 bataillons et 5 escadrons. Il assembla ses généraux, et leur donna les dispositions de l'attaque qui devait s'effectuer sur deux lignes d'infanterie, la cavalerie sur les ailes, et une troisième ligne comme réserve. Le 19 juin au matin, l'armée se mit en mouvement; mais les patrouilles annoncèrent que Lascy s'était retiré.

En effet, Daun ayant eu connaissance de la marche du roi, sur Radebourg, avait attiré toutes les troupes restées sur la rive gauche de l'Elbe, et ordonné à Lascy de prendre position à Laues, pour couvrir le flanc droit de l'armée autrichienne qui prit les armes, à une heure du matin, dans son camp de Reichenberg.

L'on ne pouvait rien tenter contre un ennemi si bien en mesure et dans une position presque inabordable; le roi rentra au camp, se borna à faire occuper Bernsdorf, posta Hulsen, vers Gros-Dobritz, pour soutenir le corps de Linden resté à Schlettau, et porta 9 bataillons sur les hauteurs de Beerwald.

Le 22 juin, l'armée des Cercles arrivant aux environs de Dresde, pour se lier à celle de Daun, campa au val de Plauen : ce renfort porta l'armée impériale à plus de 80 mille combattans. Daun ne profita pas de cette supériorité pour frapper des coups décisifs, et se borna à inquiéter les postes par le général Lascy.

Il paraît que le projet attribué au roi par Tempelhof, n'a existé que dans l'imagination de cet auteur; car il est vraisemblable que Frédéric ne serait pas resté huit jours à Radebourg, lorsque les momens étaient si précieux : dans le cas contraire, ce séjour serait une faute inexplicable.

Le 25, on reçut la nouvelle de la destruction du corps de Fouquet; les Autrichiens firent des

feux de joie. Le roi, d'abord anéanti par un coup aussi rude, recouvra bientôt sa sérénité : il fallait faire bonne mine à mauvais jeu, ou quitter la partie. C'est dans les circonstances difficiles, que Frédéric fut toujours un grand homme. Si son génie ne lui fit pas adopter constamment les combinaisons à grands résultats, il faut convenir que son caractère ne perdit rien de son élévation. Sa position devenait chaque jour plus critique : depuis dix-huit mois, il essuyait revers sur revers, et sans l'impéritie de ses adversaires, sa ruine eût été inévitable. Des plans justes, hardis et rapidement exécutés, pouvaient seuls le tirer d'embarras; mais dans cette circonstance décisive, ses talens brillèrent moins que son courage.

Frédéric renonçant à se porter en Silésie, résolut de tenter un coup de main sur Dresde. Si cette entreprise présentait une apparence de succès, il aurait dû la former dès le commencement de la campagne, comme nous le démontrerons incessamment; mais, le moment choisi était intempestif : d'ailleurs elle offrait des chances désavantageuses, puisqu'on avait tout à craindre, en cas d'échec.

Sans consulter les obstacles qu'une armée supérieure à la sienne opposerait à son projet, le roi envoya, à Magdebourg, l'ordre d'y préparer un équipage de siége. Il chercha aussi à arracher Daun de sa position, pour avoir l'occasion de lui

livrer bataille. A cet effet, il quitta, le 26 au matin, le camp de Radebourg, et se retira, sur trois colonnes, à Gros-Dobritz : mais ces manœuvres furent inutiles, le maréchal imperturbable, augmenta les retranchemens de son camp de Boxdorf; véritable Fabius, lorsqu'il fallait être Alexandre, il fit à contre-temps la guerre de positions; se bornant à pousser quelques détachemens sur Schœnfels, Blockwitz et Grossenhain, pour observer et éclairer la route d'Ortrand.

Le 29 au matin, le roi apprit que Lascy avait quitté Lause, renforcé par une partie de l'armée de Daun, et se portait, par Radebourg, sur Krakau : croyant d'abord qu'il aurait un engagement avec l'ennemi, Frédéric détacha le général Ziethen pour le suivre par Lampersdorf, et observer ses mouvemens; mais s'étant trompé de nouveau, il désespéra de lui faire accepter une bataille rangée. Tempelhof est ici en contradiction avec lui-même; tantôt il fait préparer au roi le siége de Dresde, tantôt il affirme que son intention *était de gagner encore une marche pour se porter en Silésie.* Dans le fait, Frédéric se porta, le 2 juillet, au camp de Quolsdorf, tandis que Hulsen retourna sur la rive gauche de l'Elbe, à celui de Schlettau.

Lorsque Daun fut instruit de la marche des ennemis sur Krakau, il ordonna à Lascy de ne les

point perdre de vue. En conséquence, ce général vint prendre position à Lichtenberg : l'armée autrichienne se dirigea, le 3, à Hartha. Frédéric séjourna à Quolsdorf, et porta seulement une avant-garde, sur Pulsnitz, où il apprit le mouvement de Lascy. Il résolut de l'attaquer, et afin de donner le change sur son projet, il répandit que l'armée marcherait à Hoyerswerda. Daun craignant que le roi n'eut le dessein de gagner la route de Silésie, se hâta de s'assurer de celle de Bautzen et de Gorlitz, en portant dans la nuit, dans la première ville, la seconde ligne sous les ordres du général, comte de Wied.

L'armée prussienne, au contraire, partit, à minuit, pour se former sur les hauteurs de Neuendorf; mais les postes de Lascy l'instruisirent à temps de ce mouvement, et ce général se retira sur l'armée de Daun : les Prussiens ne purent même atteindre son arrière-garde, à cause des obstacles multipliés du terrain. Le roi bivouaqua en-deçà de la Pulsnitz, vers Ohorn, et se mit en marche le 5 juillet au matin, pour aller camper près du couvent de Marienstern. Après le départ des Prussiens, Lascy se porta de nouveau en avant, et prit position à Bischofswerda.

Daun, toujours inquiet sur la route de la Silésie, était parti, le 4 à midi, avec le reste de ses troupes, pour suivre le comte de Wied à Bautzen. Il continua son mouvement le 6, vint camper à

Reichembach, et laissa, à Bautzen, un parti destiné à communiquer avec le corps de Lascy. L'armée autrichienne fit cette marche de huit lieues très-rapidement, malgré une chaleur si excessive, que plus de 200 hommes tombèrent morts sur les routes.

De son côté, Frédéric se proposait de passer la Sprée sur trois colonnes, et de camper vis-à-vis de Leichnam; mais lorsqu'il arriva vers Pannevitz, avec la tête de la première, il apprit que Daun était en marche sur Reichembach, et que, loin de l'y prévenir, il aurait de la peine à l'atteindre; ce qui l'engagea à profiter de l'isolement du corps de Lascy, pour tenter de nouveau de l'attaquer. Au lieu de marcher sur Leichnam, il changea de direction à droite, passa la Sprée à Jurke, et vint camper, vers Doberschutz, sur les hauteurs qu'il avait occupées après la bataille de Hohenkirch. Le 7 au matin, à la tête d'un parti de cavalerie, il poussa les postes ennemis; emporté par sa chaleur, il fut bientôt engagé, avec toute la cavalerie de Lascy, et ne se tira de ce mauvais pas que par l'arrivée d'un bataillon de grenadiers, qui protégea le ralliement de ses escadrons.

Le lendemain était fixé pour l'attaque du corps de Lascy. Malgré toutes les petites ruses dont le roi se servit pour répandre le bruit qu'il se rendrait à Reichembach, il ne put empêcher Lascy

d'apprendre qu'il avait passé la Sprée, le 6 au soir. Le général autrichien se mit en marche vers une heure du matin, et se retira heureusement de Bischofswerda sur Weissenhirsch. Le roi lança vainement la cavalerie à la poursuite, et prit position à Barthe, où il fit au commandant de l'artillerie la première ouverture de son projet sur Dresde.

Le 10, Lascy passa l'Elbe et campa à Gros-Sedlitz; le roi à Durrenbuhlau. Le 12, la première ligne vint détruire les retranchemens de Boxdorf, que Daun avait élevés avec tant de peine; la deuxième ligne resta à Weissig, sous le duc de Holstein; le général Hulsen campa à Mohschatz, sur la rive gauche de l'Elbe, et couvrit le passage qui eut lieu le 13 au matin. Le roi voulait marcher par Dippodiswalde, pour forcer l'armée des Cercles à combattre ou à quitter le camp de Plauen; mais elle lui épargna les fatigues de ce mouvement étendu, et se retira, dans la nuit du 12 au 13, sur Dohna, où elle joignit Lascy après avoir jeté dans Dresde un renfort de 10 mille hommes, qui en porta la garnison à 15 mille combattans. Le roi apprenant cette nouvelle en route, se dirigea sur Dresde par Plauen et Leubnitz: le duc de Holstein quitta Weissig, et investit la place sur la rive droite.

Le 14 au matin, le commandant fut sommé: sa réponse, suivant l'usage, fut négative. Les

Prussiens se logèrent dans le faubourg de Pirna, et construisirent des batteries de mortiers, et à ricochets, derrière les masures des maisons brûlées dans les siéges précédens. Pendant la nuit on éleva une batterie de 8 pièces de canon et 2 obusiers dans le jardin de Mozinsky; durant celle du 15 au 16, on creusa une petite parallèle contre la ville neuve, et dressa une batterie de 10 pièces de canon pour battre le pont de l'Elbe.

Daun qui attendait le roi aux passages de la Silésie, fut fort surpris lorsqu'il reçut, le 10 juillet, la nouvelle qu'il s'était rabattu sur Dresde : il détacha le général Ried, pour le suivre, porta son avant-garde sur Bautzen, et avant de rien entreprendre, attendit des renseignemens plus certains sur les projets des Prussiens. Enfin, informé, le 13, que Frédéric avait passé l'Elbe et marchait contre la place, il fit partir le lendemain, à deux heures du matin, le corps des carabiniers, et porta sur Dresde celui de Buccow qui était resté si long-temps à Gorlitz; lui-même suivit, le 15, avec l'armée, et vint s'établir près de cette dernière ville.

De son côté, le roi pressait les travaux de siége avec toute l'activité possible. Le 18, les batteries de mortiers et de brèche furent achevées, et le bombardement commença le 19 au matin. Il apprit, le même jour, que Daun s'avançait au secours, et se trouvait déjà près de Weissig : il en-

voya un régiment de renfort au duc de Holstein, que les Autrichiens auraient pu attaquer avec avantage. Les Croates ayant emporté le poste de Weissenhirsch, le duc pensa que l'avant-garde de Daun les soutenait; et craignant un engagement sérieux, il repassa l'Elbe sans délai, laissant le général Tettenborn avec une brigade pour protéger son mouvement; ce général, engagé de front avec les Croates, fut sur le point d'être pris à revers par un régiment sorti de la place, et se retira avec perte de 700 hommes : le duc de Holstein effectua son passage sans être inquiété par la nombreuse garnison. Néanmoins le général Maquire fit faire quelques sorties les jours suivans. Dans la nuit du 20 juillet, la cavalerie autrichienne surprit les postes, et pénétra jusqu'au quartier du roi, qui faillit être enlevé.

Frédéric ayant réuni ses forces sur la rive gauche de l'Elbe, présumant que Daun voulait l'attaquer, résolut de le prévenir. Mais cette campagne semblait devoir se passer en projets : l'ennemi resta tranquille, et les Prussiens se bornèrent à occuper les hauteurs de Rupchen et Gopeln, avec 8 bataillons et 18 escadrons. Daun prit poste, le 21, entre Boxdorf et Dresde.

Le bombardement continua; les Autrichiens firent une grande sortie à minuit, surprirent le régiment de Bernbourg dans les tranchées et emportèrent une batterie : des renforts arrivèrent,

et les repoussèrent. Le roi, mécontent du régiment surpris, lui enleva ses sabres.

Convaincu enfin de l'inutilité de ses efforts, il se décida à lever le siége; l'évacuation du matériel commença le 27, le roi partit avec l'armée le 29 à dix heures du soir : la garde des tranchées formant l'arrière-garde. Le 30, le général Hulsen fut détaché avec une division à Kesselsdorf, et Wedel à Kienast près Meissen, afin de protéger la construction d'un pont. Le roi campa à Unkendorf. Le 31, il se porta à Meissen; Hulsen à Schlettau. Après le départ des Prussiens, Lascy alla s'établir, le 30, au val de Plauen. Daun vint, le 31, à Bischofswerda. Lascy passa l'Elbe et prit poste vers Ubigau.

Le général autrichien ne pouvait douter que le roi ne marchât alors en Silésie; mais comme l'opération sur Dresde lui avait donné une leçon, il attendit que les projets des Prussiens fussent mieux développés, et se borna à prendre toutes les mesures convenables pour harceler leur marche. Brentano et Ried, avec une nuée de troupes légères, brûlèrent les ponts de la Rader et de la Sprée, et gâtèrent toutes les routes. Beck en fit autant sur la Sprée, la Neiss et la Queiss, et couvrit d'abattis les grandes forêts de Pribus, Muska, etc.

Prise de Glatz.

Nous avons déjà dit que Laudon, après la destruction du corps de Fouquet, ne conçut aucune opération hardie, et que devant Glatz même investi depuis long-temps, on n'ouvrit la tranchée qu'un mois après. Cette inaction est d'autant plus blâmable, que, dès le 26 juin, le général Stampa était parti de la grande armée avec un renfort, et que le corps de Beck devait aussi rejoindre l'armée de Laudon. Avec des forces aussi considérables, on aurait pu couvrir le siége contre l'armée du prince Henri, ou même opérer vigoureusement contre le roi, de concert avec Daun.

Aux mouvemens précurseurs de la marche du roi en Silésie, Daun fut déconcerté; et les craintes pusillanimes qui l'assiégeaient, le portèrent à laisser Laudon en observation à Landshut, et à le diriger ensuite sur le Bober pour s'emparer des communications de Breslau. Le 5 juillet, ce général campa vers Lahn, où il apprit que Daun se trouvait à Bautzen, et que le roi était en route pour la Silésie; alors il se hâta de gagner par une marche forcée les hauteurs de Hochkirch (à deux lieues de Lignitz), où il craignait que Frédéric ne le prévînt. Le maréchal campa le

m me jour à Ottendorf; Laudon alla s'aboucher avec lui, et le siége de Glatz fut enfin résolu. Le corps resta à Hochkirch pour le couvrir, la division de blocus renforcée de 12 bataillons et 5 escadrons, passa sous le commandement du général Harsch.

L'artillerie arriva d'Olmutz le 16, et la tranchée fut ouverte le 21. Laudon se rendit lui-même, le 25, au corps de siége, et fit jouer les batteries le lendemain. La lenteur des Autrichiens fut réparée par la négligence des Prussiens. Les vedettes des assiégeans ayant occupé une flèche abandonnée, crurent s'apercevoir qu'il n'y avait pas de garde dans le chemin couvert, s'y glissèrent et trouvèrent les sentinelles endormies. Laudon y envoya aussitôt trois bataillons qui mirent en déroute ceux qui le gardaient, et pénétrèrent avec eux dans la vieille ville, sans que l'officier qui y commandait en eût connaissance. La nouvelle forteresse aurait bien pu se défendre encore, mais le colonel Oo la rendit, sans capitulation. Ainsi tomba cette importante clef de la Silésie. Frédéric, dans ses œuvres, assure que Laudon avait su s'y ménager des intelligences par le moyen du clergé catholique, et surtout des Jésuites, ennemis jurés du nom prussien. Quoi qu'il en soit, cet événement l'un des plus singuliers des annales militaires, pro-

cura aux ennemis du roi une base d'opérations en Silésie, comme Dresde leur en avait donné une pour leurs entreprises en Saxe.

CHAPITRE XXIII.

Premières opérations du prince Henri et des Russes. Siége de Breslau. Le théâtre de la guerre se concentre en Silésie. Bataille de Lignitz.

Tandis que plongé dans l'apathie, Frédéric essuyait tous les revers de la fortune, sans songer à prendre aucune des grandes résolutions qui la fixent, l'armée russe faisait ses préparatifs d'entrée en campagne, et le prince Henri, qui l'observait à une distance de cent lieues, restait, comme nous l'avons dit, cantonné vers Sagan.

Ce prince voyant enfin que les opérations ne tarderaient pas à commencer, réunit ses troupes près de Francfort, et les porta le 19 juin à Landsberg, sur la Wartha. Il avait 37 bataillons et 66 escadrons, dont 7 bataillons et 20 escadrons sous Forcade, couvraient la Poméranie, et s'étaient avancés jusqu'à Drambourg pour couper le général Tottleben, qui ravageait les environs de Belgarde et Koslin avec des Cosaques.

Le 12 juillet, le prince Henri passa la Wartha, et campa à Gleissen, le 14, formant un long

cordon, afin de mettre le pays à couvert des incursions de l'ennemi.

L'armée russe complètement réunie à Posen, le 17 juillet, comptait 60 mille hommes de troupes réglées et 7 mille Cosaques. Après beaucoup de difficultés, aplanies par le marquis de Montalembert, Soltikof se décida à partir, le 24, directement pour Breslau; et afin de mettre les dépôts à couvert, on les établit sur la ligne de Siradin et de Kalisch.

La mésintelligence qui avait eu une si grande influence sur les affaires de la campagne précédente, vint de nouveau diviser les généraux dans celle-ci. Laudon ayant fait demander au maréchal russe le jour auquel il comptait arriver sur l'Oder, afin de régler ses mouvemens en conséquence, Soltikof se crut offensé par cette question bien naturelle, et répondit avec emportement; il n'eût peut-être plus fait un pas, si l'infatigable et adroit Montalembert n'avait su le décider à partir enfin le 26.

L'armée russe marcha sur six colonnes à Moszinna; l'avant-garde, sous Czernischef, resta à Winkowitz où elle se trouvait depuis le 20. Le 28, l'armée campa à Dollevo, l'avant-garde à Korkow; elle se porta en trois marches, le 1er août, à Kobelin, d'où l'avant-garde poussa jusqu'à Rawitz, frontière de Silésie. Ici Soltikof fit séjour-

ner ses troupes, quoiqu'elles n'eussent fait que des marches de 4 à 7 lieues au plus.

Le prince Henri ayant appris que les Russes devaient partir, le 24, pour la Silésie, se porta, le 26, à Starpel, ordonna aux corps détachés de le suivre, et poussa celui de Werner à Meseritz; Goltz se porta, le 28, du couvent de Parades à Riedschutz. Toute l'armée fut réunie, le 29, au camp de Padligar, où elle séjourna le lendemain. Le prince y reçut l'avis que les Russes se porteraient par Polnisch-Lissa sur Glogau, ce qui le décida à détacher le général Werner à Slawe, avec 9 bataillons et 22 escadrons, et à marcher lui-même sur trois colonnes à Linden. Il sut avec certitude alors, que le corps de troupes légères de Tottleben s'était seul dirigé par les plaines de Lissa, et que l'armée poursuivait sa route par Gosthyn sur Breslau. Cette nouvelle et celle de la prise de Glatz, faisant juger au prince qu'il devait tout craindre d'une entreprise de Laudon sur Breslau, et de la réunion des Russes avec ce corps, il se décida à passer l'Oder à Glogau, le 1er août, et à prendre position à Gramschutz où il apprit le même jour que Laudon avait déjà investi la place.

En effet, ce général eut à peine emporté Glatz, qu'il dirigea, le 26, le général Draskowitz sur Breslau, et ordonna à Nauendorf, qui était à Neumarck, de passer la Schweidnitz à Lissa, et

de compléter l'investissement de la place; ce qui fut exécuté le 31. Le même jour, Laudon fit sommer inutilement le général-major de Tauenzien, et lui adressa, le lendemain, un long mémoire pour lui prouver qu'il aurait tort de se défendre dans une mauvaise place, contre une armée de 55 bataillons qui allait être jointe par 70 mille Russes, et qui lui ôtait tout espoir d'être secouru. Il le menaçait de la responsabilité de cette défense, qui compromettrait les habitans d'une ville florissante, qu'on ne devait point considérer comme place de guerre, et qu'on pouvait rendre sans manquer à l'honneur. Cette sommation fut appuyée, dès le soir même, par le feu de trois batteries qui causèrent plusieurs incendies.

En effet, Tauenzien n'avait que 3 mille hommes pour garder une enceinte immense, des ouvrages délabrés, et contenir une population nombreuse, faiblement disposée en faveur des Prussiens. Toutefois, il répondit avec fermeté, que n'étant pas chargé de la défense des maisons, mais de celle des remparts, si le général Laudon jugeait devoir commencer une attaque par brûler les malheureux habitans, il serait lui-même responsable d'un procédé aussi barbare, qui d'ailleurs n'aurait aucune influence sur sa résolution. Il prit toutes ses mesures de défense et excita le courage de sa garnison.

Le 2 août, les Autrichiens s'efforcèrent de nouveau et vainement encore d'émouvoir le commandant. Laudon ayant été informé que le prince Henri reparti le 2 août, avait bivouaqué aux environs de Parchwitz, se décida à lever le siége, repassa l'Oder, le 4, et alla prendre position à Kanth, derrière la Schweidnitz-Wasser.

Le prince, de son côté, marcha dans la nuit du 4 au 5 août à Neumarck, et envoya le général Werner, avec un bataillon et 15 escadrons, dans la direction de Kanth; ce détachement donna inopinément à Romolkawitz sur le corps de Caramelli, qui devait se réunir à celui de Nauendorf, pour observer vers Neumarck; les Autrichiens perdirent, presque en entier, le beau régiment de dragons de l'archiduc Joseph, et furent forcés de s'arrêter. Werner se porta à Lissa où il se réunit au prince; l'armée prussienne vint camper, le 6, sous le canon de Breslau (1).

Sur ces entrefaites, Soltikof ayant appris l'investissement de cette place, et la marche du prince pour la secourir, partit, le 4, de Koblin et campa à Militsch, où il reçut l'avis de la levée du siége et du mouvement de Laudon sur Kanth. Il se dirigea le 5 à Kolcharka, et le 6 à Grosweigeldorf, à deux lieues de Breslau : Czernischef,

(1) Tempelhof dit le 8; mais ce doit être une erreur.

avec l'avant-garde, se porta à Leubus. A son arrivée, il fut fort étonné de ne trouver ni pont pour communiquer avec les Autrichiens, ni renseignemens sur leur armée; il revint prendre poste à Auras. Laudon s'était retiré le 6 à Sacwitz, et le 7 à Strigau.

Aussitôt que le prince eut avis de l'approche des Russes, il fit traverser Breslau à 5 bataillons et 15 escadrons qui campèrent, sous les ordres du général Platten, entre la place et le vieux Oder, afin de mettre la ville à l'abri d'un bombardement. Ainsi le prince Henri, par un mouvement combiné sur de bons principes, et exécuté à propos, se tira d'un pas difficile, sauva la Silésie et peut-être le roi; car il est impossible de calculer les résultats que pouvait avoir cette réunion des armées ennemies à une époque aussi décisive.

Surpris de voir des Prussiens là où il comptait trouver une armée alliée, Soltikof en témoigna son mécontentement; en effet le premier plan d'opérations manqué, il fallait perdre beaucoup de temps pour en former un nouveau qui eût l'ensemble nécessaire, et passer la saison favorable à faire des projets; d'ailleurs les Russes comptaient sur la prise de Breslau pour avoir une nouvelle base et des magasins. Cependant, graces à l'ascendant qu'avait pris Montalembert sur leur général, il se décida à conserver la position de Weigeldorff, ce qui obligea le prince à rester à

Breslau, et l'empêcha de manœuvrer pour faciliter la jonction du roi qui était arrivé, le 7 août, à Buntzlau, et avait contre lui toutes les forces autrichiennes, comme nous allons le voir.

Frédéric marche de Saxe en Silésie.

La fermeté du roi fut violemment ébranlée par la nouvelle de la prise de Glatz; cet événement, en consolidant l'établissement de l'ennemi sur les deux grands points de ses frontières, semblait devoir mettre le comble aux malheurs qui l'accablaient depuis 20 mois. Néanmoins la force de caractère qui paraît avoir été la plus grande de ses qualités, lui rendit bientôt ce front serein qui inspirait la confiance. *Nous recouvrerons Glatz au traité de paix*, dit-il alors : *Marchons en Silésie, afin de ne pas tout perdre.* Qu'on se rappelle pourtant les défaites de Kay, de Kunersdorf; la prise importante de Dresde, la ruine des corps de Finck, de Dierke et de Fouquet; enfin la perte de Glatz, et l'on jugera de l'état actuel de ses affaires. Ses partisans tremblaient pour lui, mais loin que la force morale et l'audace de ses ennemis s'en accrussent, on eût dit qu'ils n'agissaient plus que pour ramener la fortune sous ses drapeaux.

Nous avons laissé Daun à Bischofswerda couvrant tous les passages de la Silésie, et le roi

campé, le 31 juillet, à Meissen : Wedel passa l'Elbe, le même jour, afin de couvrir le passage de l'armée, qui le suivit le lendemain, 1er août, et vint camper à Wantewitz. Le roi séjourna le 2, pour attendre ses parcs; il arrêta une instruction relative à l'ordre qui devait être suivi dans la marche pendant toute l'expédition. En voici l'extrait :

« L'armée marchera toujours sur trois colon-
» nes par lignes. La première sera composée de
» la première ligne; la deuxième, de la seconde
» ligne; la troisième, de la réserve.

» Les caisses et ambulances de régimens sui-
» vront leurs corps. Les batteries de gros canon
» suivront les brigades d'infanterie auxquelles
» elles sont affectées.

» Lorsqu'on traversera des bois, les régimens
» de cavalerie marcheront entre deux corps d'in-
» fanterie.

» Chaque colonne aura un bataillon franc et
» 10 escadrons de hussards ou de dragons pour
» avant-garde.

» Elle sera aussi précédée de trois chariots,
» portant des ponts de madriers.

» Les arrière-gardes sont chargées du soin de
» retirer ces ponts, lorsque l'armée aura défilé.

» Les parcs seront divisés dans les colonnes,
» pour éviter les embarras qu'occasionne une
» grande réunion de chariots.

» S'il arrive quelque événement aux deuxième » et troisième colonnes, on en rendra sur-le-» champ compte au roi, qui sera à la tête de la » première. S'il survient quelque chose aux ar-» rière-gardes, on en préviendra le lieutenant-» général Ziethen, qui se trouvera à l'arrière-» garde de la première colonne.

» Les officiers auront soin que les soldats mar-» chent d'un pas égal, et ne courent pas à droite » et à gauche pour se fatiguer inutilement et » perdre les distances.

» Lorsque l'armée sera appelée à se former, » les voitures sortiront des colonnes à gauche, » et fileront pour aller parquer, etc., etc. »

Le 3 août, l'armée marcha dans l'ordre sus-mentionné, et campa à Konigsbruck.

Aussitôt que Daun fut informé que l'ennemi avait passé l'Elbe, il fit partir ses équipages le 2, et se porta, le 3, de Bischofswerda sur Bautzen. Lascy se porta à Lichtenau, et fit harceler la marche du roi par les troupes légères de Ried.

Je vais présenter, le tableau, des marches des deux armées, pour gagner la Silésie.

Prussiens.	Autrichiens.
Le 3 août, *Le roi*, à Konigsbruck.	Le 3 août, *Daun*, à Bautzen.
Le général *Hulsen* res-	*Lascy*, à Lichtenau.

Prussiens.	Autrichiens.
ta en Saxe contre l'armée impériale.	
Le 4 août, *L'armée*, à Ratibor et Lugau.	Le 4 août, *Daun*, à Reichembach. *Ried*, de Bautzen à Weissenberg. *Lascy* près de Bischofswerda.
Le 5. . . . . . *Le roi*, à Dobschutz.	Le 5 . . . . *Daun*, à Neukretscham. *La réserve*, sous le prince de Lowenstein, reste à Reichembach. *Ried*, à Lobau. *Lascy* suit les Prussiens et campe à Geblitz.
Le 6. . . . . . A Ober-Rothwasser.	Le 6. . . . . *Daun* passe la Queiss, et occupe le fameux camp de Schmotseifen. *La réserve* à Haugsdorf, derrière la Neiss. *Lascy* à Gorlitz. *Ried* à Bernstadel.
Le 7. . . . . . *Le roi*, à Buntzlau.	Le 7. . . . . *Daun* séjourne. *La réserve* se rapproche de lui. *Ried* à Haugsdorf. *Lascy* à Marclissa, et laisse *Brentano* à Steinkirch sur la Queiss.

Prussiens.	Autrichiens.
	Beck, qui avait jusqu'alors observé le prince Henri entre Buntzlau et Glogau, se réunit à l'armée, et forme avant-garde.
Le 8 août, Séjour.	

Enfin, après avoir fait quarante lieues en cinq jours, passé l'Elbe, la Sprée, la Neiss et la Queiss, par une chaleur excessive et avec un train considérable, l'armée prussienne séjourna, le 8, à Buntzlau. Cette marche présenta un spectacle nouveau; le roi paraissait être escorté par le maréchal Daun, qui se trouvait devant lui; par Lascy, qui le suivait; et par les troupes légères, qui longeaient ses flancs. C'était une promenade militaire plutôt qu'une marche de guerre; on allait néanmoins décider du sort de la Prusse.

Le roi apprit, à Buntzlau, que Daun campait vers Lowenberg : les deux armées étaient alors à une égale distance de Lignitz et de Breslau. Le maréchal craignant par-dessus tout la réunion de Frédéric avec le prince Henri, résolut de prendre, sur la Katzbach, une position pour couper le roi, en même temps de Schweidnitz et de Breslau, et ordonna à Laudon de venir le joindre. Ce général, partit de Strigau, le 8 août, et vint cam-

per à Seichau; le général Beck occupa les hauteurs de Goldberg : les Prussiens perdant ainsi leur communication directe avec Schweidnitz, il ne leur resta que celle de Lignitz ; encore Laudon priant le maréchal Soltikof de jeter un pont sur l'Oder, à Leubus, afin de joindre au besoin Czernischef, elle ne tarda pas à être inquiétée.

Le roi voulant continuer sa marche, par Adelsdorf, sur Lignitz ou Jauer, fit partir, le 8 au soir, ses équipages pour Haynau. Le 9 au matin, il se mit en mouvement, sur trois colonnes, pour Adelsdorf : l'avant-garde arrivait près de cet endroit, lorsqu'il découvrit le corps de Beck, et la grande armée autrichienne, débouchant sur trois colonnes de Pilgramsdorf. Frédéric trop faible pour l'arrêter, ne put repasser la Katzbach pour gagner Jauer, ni songer à rester à Adelsdorf, puisque Daun, en prolongeant sa droite, lui aurait aussi coupé la route de Lignitz. L'armée prussienne changea donc de direction, et alla camper, vers Kroitsch, sur la gauche de la Katzbach, face à Goldberg. Daun, de son côté, longea la rive droite de cette rivière, et prit position, la gauche sur les hauteurs de Goldberg, la droite, prolongée par le corps de Brentano, vers Conradsberg. Laudon s'établit à Arnoldshof, le général Lascy à Lowenberg.

Le 10, l'armée autrichienne se mit en mouvement. Laudon ouvrit la marche, alla camper près

de Greibnig, et poussa Nauendorf sur Parchwitz. Daun passa la Wuthende-Neiss en trois endroits et campa entre Wahlstadt et Hochkirch. Beck et Ried firent l'arrière-garde, et prirent poste à Cossendau et Dohnau. Le général Uhyazi flanqua la marche du côté de la Katzbach. Lascy remplaça l'armée au camp de Goldberg. Daun espérait ainsi empêcher le roi de franchir la Katzbach; mais dans la crainte que le prince Henri n'arrivât de Breslau sur lui, et ne l'attaquât à revers, il fit part de sa position à Soltikof et du dessein qu'il avait de combattre le roi, le priant de s'opposer aux mouvemens du prince.

Soltikof, était parti, le 9 août, du camp de Grosweigeldorf, pour prendre celui de Kunzendorf, près d'Auras. Ce général fut fort mécontent du départ de Laudon, car il lui semblait que Daun devait avoir assez de forces pour tenir tête à Frédéric. *Puisqu'il a laissé venir le roi jusqu'à Buntzlau*, disait-il, *il ne l'empêchera pas de passer l'Oder, de m'attaquer de concert avec le prince Henri, et sera dans l'impossibilité de me soutenir, étant séparé de moi par ce fleuve.* Toutefois le général russe se décida à rétablir le pont de Leubus, à en jeter deux autres, près d'Auras, et à détacher le corps du général Plemenikow sur la rive gauche de l'Oder, afin d'empêcher la réunion du roi avec le prince Henri.

Aussitôt que Frédéric sut que Daun s'était mis

en marche, il partit sur quatre colonnes, afin de le prévenir au passage de la Katzbach et à Lignitz, et campa près de cette ville, sur quatre lignes, la gauche au faubourg de Goldberg, la droite à Schimelwitz; il n'avait que 30 mille combattans, tandis que les corps autrichiens réunis, en comptaient près de 90 mille. Forcé d'exécuter tous ses mouvemens sous leurs yeux, il changea journellement de positions, afin d'empêcher Daun d'arrêter une attaque combinée, sans perdre néanmoins son premier point de vue, c'est-à-dire sa réunion avec le prince Henri. Ignorant encore que Lascy fût entre Seichau et Goldberg, le roi résolut de tourner la gauche des Autrichiens, pour recouvrer ses communications avec Schweidnitz; en conséquence, l'armée partit le 10 août au soir. Lorsque son avant-garde arriva au point du jour, aux environs de Hohendorf, il fut informé de la position de Lascy à Prausnitz, et on vit effectivement, ce corps s'étendre sur les hauteurs, au-delà de la Katzbach, depuis Goldberg jusqu'à Niedergrain. Le roi ordonna aux têtes de colonnes de changer de direction à droite, afin de déborder la gauche de l'ennemi par Goldberg : le long trajet que ce mouvement nécessita, donna à Lascy le temps de se retirer à Kolbnitz, près de Jauer : les Prussiens passèrent la Katzbach sous le feu de l'artillerie, et enlevèrent la majeure partie de ses équipages ; cependant il fut impos-

sible d'atteindre ses colonnes. L'armée prussienne campa à Seichau le 11, et Bulow, avec 9 bataillons et 13 escadrons, sur les hauteurs de Prausnitz, pour en couvrir les défilés en cas de retraite.

Daun ayant reconnu la position du roi à Lignitz, et la trouvant abandonnée, partit pour Arnoldshof, où il comptait se réunir au corps de Lascy; mais informé que ce général battait en retraite, il fit halte, forma son armée derrière la Wuthende-Neiss, fit passer cette rivière au corps de carabiniers et à la réserve; le premier occupa le Breitenberg, l'autre prit poste sur les hauteurs de Hermsdorf et de Hennersdorf. Ce qui ferma aux Autrichiens la route de Schweidnitz et fit échouer le projet du roi. Daun campa ensuite à Peterwitz, sa gauche couverte par Lascy. Laudon vint le remplacer derrière la Neiss, Beck s'établit vers Buschmüle; Ried à Weinberg.

Frédéric, convaincu de l'impossibilité d'exécuter son premier dessein, résolut de gagner le lendemain, 12 août, Landshut, en passant par Pombsen et les montagnes; mais la position du général Beck, qui gardait le défilé, lui en ôta les moyens: outre cela, Daun, qui craignait une entreprise sur Landshut y avait détaché Lascy; Frédéric inférant de ces mouvemens que les Autrichiens voulaient l'attaquer, se fit joindre par le général Bulow, ordonna de lever le camp et de prendre les armes; peu après reconnaissant son

erreur, le camp fut retendu. Le roi se reprocha lui-même, comme une grande faute, d'avoir exécuté ces trois dernières marches, sur Goldberg et Seichau, au lieu de s'être dirigé par Lowenberg et Hirschberg, attendu que Daun avait tous ses dépôts dans cette dernière ville, et que leur perte l'aurait forcé à se retirer en Bohême. Tempelhof pense différemment, parce que Lascy qui était alors à Lowenberg pouvait empêcher ce mouvement. Dans le fait, Frédéric était toujours assez mal instruit de la position de ses ennemis, parce qu'il ne faisait pas de grands frais d'espionnage.

Cependant il n'avait plus de temps à perdre; ses approvisionnemens tirant à leur fin, il songea à se rapprocher de Glogau ou de Breslau, et repassa la Katzbach, durant la nuit pour éviter l'ennemi. Le général Bulow partit dans la soirée pour reprendre sa position au défilé de Prausnitz, et partit à huit heures et demie avec tous les équipages. Le général Ziethen ferma la marche.

Le 12, à huit heures et demie du soir, la cavalerie des ailes s'ébranla sur deux colonnes; l'infanterie, à neuf heures et demie dans le même ordre; 20 escadrons de hussards entretinrent les feux et garnirent les postes jusqu'à une heure. Toutes les troupes furent établies le matin derrière la Katzbach. Cette marche épineuse, fut heureusement exécutée, à l'égarement d'une colonne de cavalerie près. Si Daun en avait su pro-

fiter, l'armée était perdue; mais il resta tranquille, quoique instruit dès le même soir, que le roi avait déjà fait partir ses équipages.

Le 13, l'armée prussienne continua sa route et campa à Lignitz. (*pl. XXIII, n° 4*). A peine les tentes furent-elles dressées, que l'on vit arriver l'armée autrichienne à Hochkirch. Lascy s'établit entre Goldberg et Niedergrain; Laudon vers Jeschkendorf; Nauendorf à Parchwitz.

Tandis que les armées prussienne et autrichienne exécutaient tous ces mouvemens, le prince Henri demeura constamment sous Breslau; enfin lorsqu'il apprit que Soltikof avait marché, le 9, à Kunzendorf, il fit suivre son arrière-garde par les généraux Goltz, Platten et Thadden, qui prirent position derrière la Weida. Les Russes lui opposèrent le général Tottleben, renforcé de 10 bataillons et de 10 escadrons, lequel n'osa cependant rien entreprendre contre eux. De son côté, le prince ne voulant pas laisser ses détachemens exposés, passa l'Oder le 12 août, pour s'établir entre Mahlen, et Hunern, où il se retrancha.

Le 13, Laudon se rendit près du maréchal Soltikof, et le décida à porter le corps de Czernischef, renforcé à Grosbresa, de l'autre côté de l'Oder, route d'Auras à Lissa.

Bataille de Lignitz.

Le roi informé, dès le 13 au soir, que le corps de Czernischef devait passer l'Oder, jugea que Daun voulait l'attaquer. Comme la position de Lignitz n'était pas favorable à la défensive, il résolut de repasser la Katzbach, d'envoyer prendre des approvisionnemens à Glogau, de marcher à Parchwitz, et de s'ouvrir ensuite une communication avec le prince Henri.

En conséquence, il ordonna que l'armée partît le lendemain de bonne heure, mais cette disposition ne put avoir lieu, à cause de la grande proximité de l'ennemi, qui découvrant la direction des colonnes, eût facilement accablé l'arrière-garde; il fallut donc attendre la nuit. Daun fit une reconnaissance qui donna une alerte aux Prussiens; il paraît que son projet était de faire déborder le camp du roi par Lascy, tandis que l'armée principale l'attaquerait de front, et que Laudon s'emparerait des hauteurs de Pfaffendorf, pour couper sa retraite sur Glogau; mais ces belles combinaisons échouèrent par le départ subit des Prussiens.

Frédéric, sentant la nécessité de quitter une position où les Autrichiens pouvaient l'accabler, jugea, avec raison, qu'il fallait prendre l'initiative du mouvement, afin de mettre de son côté

les avantages, et s'assurer les moyens de porter sa masse contre une partie de l'armée ennemie: il alla reconnaître les hauteurs de Pfaffendorf, ordonna que l'armée partît à l'entrée de la nuit, marqua les ponts sur lesquels les colonnes traverseraient la Schwarz-Wasser, et assigna les points où elles se formeraient en attendant le jour.

L'armée se mit en marche, par lignes et par la gauche; quelques escadrons de hussards entretinrent les feux, et firent les patrouilles pendant la nuit. Les colonnes passèrent la rivière et atteignirent les hauteurs de Pfaffendorf, sans que les Autrichiens s'aperçussent de leur départ. La réserve se forma sur les hauteurs en arrière de ce village, face à Lignitz: 5 escadrons de hussards, furent poussés en reconnaissance sur Polschildern.

Lorsque l'aile gauche arriva sur le Wolfsberg, près de Binowitz, le roi découvrant mieux la position de l'ennemi par les feux des gardes avancées, changea ses premières dispositions: la première ligne, reçut ordre de se diriger plus à droite et en arrière du bois de Humel, de manière que sa gauche fut en arrière de Panten.

Sur ces entrefaites le roi se coucha près du bivouac des grenadiers de Rathenow. A peine était-il assoupi que le major Hund accourut au galop, demandant où était le roi? Frédéric éveillé en

sursaut, s'étant informé de quoi il s'agissait, le major lui dit d'un air animé : *Sire, l'ennemi est là, il a repoussé mes vedettes et ne se trouve qu'à quatre cents pas d'ici.* Le roi ordonna avec sang-froid à cet officier d'arrêter, autant que possible, la marche des Autrichiens, indiqua au général Schenkendorf, qui commandait la brigade de l'extrême gauche, une colline près de Binowitz, où il devait se former, prescrivit à la seconde ligne de se prolonger à gauche pour empêcher l'ennemi de déborder l'armée; enfin porta sur-le-champ quelques régimens de cavalerie en avant, afin de l'amuser assez de temps pour l'exécution de toutes ces mesures. Le général Schenkendorf gagna la colline par une marche de flanc, y établit une batterie de dix pièces de douze, au moment où les Autrichiens en étaient déjà si près, que l'on tira sur eux à mitraille, ce qui causa un grand ravage dans leurs colonnes et les empêcha de se former.

Laudon s'était mis en marche à l'entrée de la nuit, et avait passé la Katzbach sur trois colonnes, près de Polschildern. Comme il ignorait le mouvement du roi et qu'il se flattait de surprendre les équipages parqués près du Topferberg, il marcha sans avant-garde, à la tête du corps de réserve, qui donna sur le détachement du major Hund. Le général autrichien confirmé dans son opinion, et craignant de laisser échapper sa proie,

ordonna à ses colonnes de doubler le pas. Qu'on juge de son étonnement, en trouvant les hauteurs sur lesquelles il voulait se former, garnies d'infanterie et de canon; cependant il jugea d'un coup-d'œil exercé qu'il n'était plus temps de retirer la troupe engagée, sans risques; il déploya le corps de réserve, aussi promptement que la faible lueur du jour et le rétrécissement du terrain le permirent, plaça plusieurs batteries et attaqua la hauteur avec beaucoup de courage. Les grenadiers de Rathenow et Nimchefsky, avec le régiment de vieux Brunswick, repoussèrent cette attaque et culbutèrent la réserve sur les colonnes qui n'avaient pu suivre sa marche rapide (1). Ces colonnes furent également surprises du feu violent de mousqueterie et d'artillerie qui se faisait entendre, principalement celle qui devait traverser Panten, qui fit halte et se borna à occuper le village; cette hésitation donna le temps à l'infanterie prussienne de se former. Les régimens de Bernbourg et du prince Ferdinand, se rangèrent à gauche des bataillons dont nous venons de parler : la réserve accourut; trois de ses bataillons se lièrent à gauche de la ligne; celui des grenadiers de Falkenhein remplit à

(1) Il faut se rappeler que le corps de réserve marchait en tête de Laudon, et qu'il avait devancé les colonnes.

droite l'intervalle laissé entre la brigade Bernbourg et les premiers régimens engagés. La cavalerie se forma derrière la première ligne, à l'exception d'un régiment de dragons qui couvrait le flanc gauche. Une réserve, de trois bataillons, fut placée en arrière du centre. Le reste de l'armée était en bataille sur les hauteurs qui longent la Schwarz-Wasser, depuis Humeln, en suivant le cours de la rivière, jusqu'à Binowitz, en arrière de Lignitz, faisant potence vers cette ville, du côté du maréchal Daun, et vers Panten et Polschildern du côté de Laudon.

Sur ces entrefaites, le général autrichien ayant reformé quelques bataillons de ses colonnes du centre, s'était de nouveau porté contre les hauteurs, mais ne pouvant déployer plus de 5 bataillons, il avait toujours été repoussé. Sa cavalerie de la droite culbuta d'abord les dragons de Krokow vers Schonborn; mais les cuirassiers de margrave Frédéric la chargèrent en flanc et la jetèrent dans les marais de ce village. Laudon rassembla ses bataillons, en fit avancer de nouveaux, et chercha à déborder la gauche des Prussiens; ceux-ci par une manoeuvre semblable, mirent de rechef son infanterie en désordre. La cavalerie prussienne en profita, chargea les trois régimens de l'aile droite, et les détruisit presque en entier. Pendant ce temps, Laudon avait ordonné une

charge de cavalerie sur le flanc gauche de l'infanterie prussienne, dont les premiers bataillons souffrirent d'abord un peu; mais le régiment de Bernbourg avança à rangs serrés contre les escadrons ennemis, leur fournit un feu meurtrier, les attaqua ensuite à la baïonnette, et les rejeta sur la droite de leur infanterie, qu'ils mirent en déroute vers Binowitz, où elle repassa la Katzbach.

Tandis que ces choses se passaient, l'aile droite des Prussiens, sous les ordres de Ziethen et Wedel, resta tranquille dans sa position, face à Lignitz, où de fortes batteries enfilaient les deux routes, et se tint prête à recevoir l'ennemi. Un assez grand intervalle séparait les deux ailes vis-à-vis de Panten. Si la colonne autrichienne qui se trouvait sur ce point, en avait su profiter, la gauche eût couru de grands risques, mais les chefs perdirent leur temps en délibérations.

Les généraux prussiens n'eurent pas plutôt aperçu cet état de choses, que les 7 bataillons de la gauche de l'aile droite, se prolongèrent vers Panten pour se mieux lier à l'aile gauche. Le colonel Mollendorf, voyant que l'ennemi faisait mine de déboucher du village, y marcha avec un bataillon de la garde, y mit le feu, força ainsi les Autrichiens à prendre la fuite, et s'empara d'une grande quantité d'artillerie.

Après cinq attaques successives, contre autant de lignes différentes, Laudon se détermina, vers

cinq heures du matin, à céder le champ de bataille : cette affaire coûta aux Autrichiens plus de 10 mille hommes, dont 6 mille prisonniers et 86 pièces de canon; la perte des Prussiens n'excéda pas 2 mille hommes, parce qu'ils avaient tous les avantages du terrain.

Le roi prévoyant avoir besoin des troupes victorieuses pour soutenir son aile droite contre Daun et même contre Lascy, ne poursuivit pas Laudon. Cependant le maréchal s'était mis en marche dans la soirée du 14, sur six colonnes pour s'approcher des bords de la Katzbach. Les partisans de Ried passèrent la rivière à onze heures du soir, pour déloger les Prussiens du village de Schimelwitz, qu'on fut fort étonné de trouver abandonné. Daun n'apprit cet incident qu'à deux heures du matin, et ordonna que l'armée passât sur-le-champ la rivière; mais cette opération, retardée par la construction des ponts et la fausse direction prise dans l'obscurité par quelques colonnes, ne fut effectuée qu'à cinq heures. Déjà il il était trop tard : Laudon était hors de combat : tout contribua dans cette journée à assurer sa défaite; car le vent empêcha le maréchal Daun d'entendre la canonnade et d'accélérer sa marche.

Il était cinq heures, lorsque l'avant-garde autrichienne parut en arrière de Lignitz : l'aile droite des Prussiens se trouvait alors sur les hauteurs en arrière de Pfaffendorf; mais il fallait

pour l'atteindre, passer la Schwarz-Wasser et traverser Lignitz. Le maréchal fit occuper la ville et le faubourg par les troupes légères de Ried, et passer le ruisseau à une trentaine d'escadrons, qu'il se proposait de suivre avec l'armée. Lascy reçut ordre de remonter la Schwarz-Wasser, et de la passer où il le pourrait, afin de tomber sur les derrières du roi. Le résultat d'une telle conception ne pouvait être douteux; la cavalerie n'osa déboucher devant l'infanterie prussienne, qui protégeait toutes les batteries de la droite, et Lascy chercha vainement un pont ou un gué pour traverser ce ruisseau : ses rives marécageuses en rendaient l'abord tellement difficile, qu'on n'aurait pu se servir d'un pont de chevalets, sans ouvrir des communications pour y parvenir. Son corps resta donc dans sa position. Le maréchal s'était déployé entre Weishof et Dornigt, mais lorsqu'il apprit la défaite de Laudon et vit la contenance des Prussiens, il se retira dans sa première position, entre Neudorf et Cosendau.

Cette victoire tira le roi du pas le plus difficile où il se fût trouvé; et il importait d'en profiter promptement, car on n'avait battu qu'un détachement de l'ennemi; son armée, intacte, tenait toujours la route directe de Lignitz à Breslau, et un corps nombreux de Russes avait pris position à Gros-Bresa. Frédéric, après avoir fait tirer plusieurs salves en réjouissance, prit donc ses mesures

pour emmener avec lui les blessés et les prisonniers : de peur que Daun ne le prévînt à Neumarck, ne s'y réunît aux Russes, et ne lui coupât de nouveau la route de Breslau, il partit à dix heures du matin, avec 6 bataillons et 30 escadrons, passa la Katzbach et prit position sur les hauteurs de Parchwitz : le margrave Charles suivit de près, avec le reste de l'aile qui avait combattu; la droite, sous Ziethen y marcha dans la soirée. Le général autrichien Nauendorf se retira de Parchwitz sur Mottigt.

Frédéric informé à Parchwitz, que le général Czernischef campait vers Lissa, en conçut de nouvelles inquiétudes : l'armée n'avait que pour un jour de vivres, et n'en pouvait tirer que des magasins de Breslau. Il s'agissait donc de détourner les Russes de Neumarck; le roi eut recours à la ruse, et feignit d'envoyer un espion, porteur d'une dépêche au prince Henri, dans laquelle il l'informait de sa victoire, et lui annonçait qu'il allait se réunir à lui pour attaquer Soltikof. Sans savoir quel serait le résultat de ce stratagème, l'armée se mit en route le lendemain, 16 août, sur trois colonnes; le roi conduisit celle de droite, composée de l'aile gauche, et couvrant la marche du côté des Autrichiens; la seconde colonne fut précédée d'une forte avant-garde, après laquelle marchaient les prisonniers et les blessés; la troisième composée de cavalerie légère, aux ordres

du duc de Holstein et soutenue de quelques bataillons, la flanquait à gauche contre les Russes et les Cosaques, qui pouvaient passer l'Oder au gué de Leubus. Ziethen, avec l'aile droite, forma l'arrière-garde.

Cependant Daun, sortant de son état de stupeur, avait envoyé le 16 au matin, deux officiers au maréchal Soltikof, pour l'informer de ce qui s'était passé, et des mouvemens qu'il allait faire pour gagner Neumark; les corps de Lowenstein et de Beck s'y dirigèrent aussitôt, afin de s'y réunir avec Czernischef, que l'on espérait trouver encore sur la rive gauche de l'Oder; Laudon devait suivre de près cette avant-garde, et Daun, avec l'armée, se proposait de côtoyer sans cesse celle du roi, pour arriver en même temps que lui.

Sur ces entrefaites, l'avant-garde de Frédéric donna, près de Mottigt, sur le corps de Nauendorf, qui se retira aussitôt : les hussards prussiens rencontrèrent ensuite les éclaireurs du corps de Beck, et les repoussèrent. Ce corps parut bientôt après sur les hauteurs de Kumernig, et à une forte lieue en arrière, toute la grande armée autrichienne en pleine marche sur plusieurs colonnes, sans qu'on pût distinguer la direction qu'elle tenait. La position du roi était très-embarrassante : il se voyait au moment de perdre les fruits de sa victoire, et d'être coupé de ses dépôts; car il ignorait que

Czernischef se fût retiré. En effet, soit qu'il eût reçu la lettre supposée, soit qu'il se fût déterminé par le rapport d'un officier de cosaques, qui lui apprit, le 15 au soir, la défaite de Laudon, ou qu'au lieu d'Autrichiens, il eût rencontré à Parchwitz le corps commandé par le roi même; ce général n'ayant aucune nouvelle de Daun, s'était retiré le même soir, et avait repassé l'Oder à Auras. Soltikof approuva cette conduite irréfléchie, et fit même détruire le pont.

Frédéric dévoré d'inquiétudes, dans l'ignorance de ce mouvement, prit les devants avec quelques hussards, et se glissa par la forêt, assez près de Neumarck, pour découvrir tous les environs; là, ses craintes se dissipèrent, et l'armée s'établit tranquillement à Neumarck, communiqua avec Breslau et le prince Henri, auquel on dépêcha un courrier pour l'informer de la victoire de Lignitz. Le général Krokow, avec l'avant-garde et les prisonniers, partit pour Breslau, et se porta ce jour-là jusqu'à Borna. Le général autrichien voyant son but manqué, se retira vers Strigau.

D'un autre côté, Soltikof avait quitté le même jour le camp d'Obernig, pour celui de Peterwitz, afin de se rapprocher du flanc droit du prince Henri, et de mieux communiquer avec Militsch. Il répondit à l'officier envoyé par Daun, qu'il consentait à pousser Czernischef sur Neumarck, pour se réunir à Laudon, et se disposait en effet

à jeter un pont, vers Auras, lorsqu'il apprit, dans la nuit du 16 au 17, que le roi occupait Neumarck. Cette nouvelle mit le comble au mécontentement du maréchal russe, qui n'ayant aucun renseignement positif sur la position des armées autrichiennes, ignorait encore ce qui s'était passé. D'abord, il voulut se retirer sur les frontières de Pologne, attendu que le plan de campagne se trouvant renversé, rien n'empêchait le roi de se réunir au prince Henri, et qu'il n'écrasât l'armée russe avec toutes ses forces, avant qu'il fût possible de concerter de nouvelles entreprises avec Daun. Néanmoins, il ne refusa pas de concourir encore aux opérations des Autrichiens, mais il jugea prudent de ne pas attendre que le roi passât l'Oder, et se retira, le 18 août, sur Militsch. Ces petites contestations entre les généraux alliés, leurs mauvais plans, le défaut de confiance et d'accord, la lenteur, la pusillanimité, le disséminement des forces, furent les seules causes qui sauvèrent Frédéric. S'il avait eu affaire à un général vigoureux, quoique médiocre, et à des ennemis qui s'entendissent, il aurait succombé dans une seule campagne.

Le prince Henri le suivit le 19, et campa vers Trebenitz : le roi partit le même jour de Neumarck, passa la Schweidnitz, et prit position à Hermansdorf; un pont fut jeté à Auras, pour communiquer avec le prince.

L'armée autrichienne se porta, le 17, sur trois colonnes, à Conradswalde, et prit poste à Hohenposeritz. Laudon s'établit à Strigau, et Lascy à Kratzau; le corps de Brentano sur le Zoptenberg, celui de Beck à Buckau, et Ried à Arnsdorf.

Tandis que Frédéric courait de Saxe en Silésie, triomphait à Lignitz, et rétablissait la direction intérieure de ses lignes d'opérations, en se liant avec le prince Henri, le général Hulsen, avec 17 bataillons et 25 escadrons, devait couvrir la Saxe et le Brandebourg, contre l'armée des Cercles, réunie au corps de Haddick. Cette armée, forte de 35 mille combattans, resta enterrée sous les retranchemens du célèbre camp de Plauen, aussi long-temps que le roi fut en Saxe; mais, dès qu'il eut mis le pied en Silésie, et prononcé par-là son plan d'opérations, elle se mit en mouvement pour chasser Hulsen de la Saxe. Le combat de Strehla, livré le 20 août, fut le seul événement remarquable de cette période; il força Hulsen à se replier sur Torgau. Mais avant de rendre compte de ces opérations, il convient de suivre celles du roi en Silésie, afin de ne pas mettre de confusion dans les mouvemens.

CHAPITRE XXIV.

Les armées prussiennes forment une ligne d'opérations intérieures, et manœuvrent avec succès. Daun est isolé et rejeté dans les montagnes de la Haute-Silésie. Opérations en Saxe, depuis le départ du roi.

Frédéric, en se liant avec l'armée du prince Henri, acquit une supériorité décidée, qu'on ne pouvait désormais lui arracher que par une longue série de mouvemens bien combinés, et une attaque vigoureuse et simultanée. En effet, la position de l'Oder lui donnait l'immense avantage de rassembler sa masse sur une seule rive, et de paralyser une des deux armées ennemies, en mettant le fleuve entr'elle et lui, tandis qu'il marcherait vivement contre l'autre.

Les alliés firent tout l'opposé de ce que leurs intérêts leur dictaient; et il paraît que, cette fois, Montalembert leur rendit un mauvais service, en contribuant, avec le général Blonquet, à faire adopter le plan d'une invasion dans la marche de Brandebourg, qui isolait totalement leurs armées. Tempelhof justifie ce projet par des

considérations politiques ; il prétend que le ministre français engagea Soltikof à marcher vers Glogau, et à descendre l'Oder, afin de donner des inquiétudes au roi sur sa capitale, et de l'empêcher d'exécuter cette jonction redoutable. Mais le nom de *diversion*, que Tempelhof donne à ce projet, porte avec lui sa réfutation. Une diversion est toujours *un accessoire*, et tandis que Frédéric opérait avec toutes ses forces *sur le point principal*, on ne pouvait rien faire qui lui convînt mieux, que de donner aux armées ennemies une direction divergente, qui lui procurât le temps de frapper des coups décisifs contre une d'elles; il aurait bientôt retrouvé les points secondaires, après la défaite successive des grandes armées.

Malgré le défaut d'artillerie, on résolut de faire en même temps le siége de Glogau, et de porter un détachement jusqu'à Berlin, pour forcer le roi à se séparer du prince Henri ; mais comme l'approvisionnement de l'armée était fort difficile, on crut obvier à cet inconvénient en marchant à petites journées, vers le flanc droit, jusqu'à une certaine hauteur; afin de préparer dans cet intervalle les magasins nécessaires, et de tomber ensuite rapidement sur la Marche de Brandebourg. L'armée russe se porta, le 24, à Trachenberg, et, le 28, à Hernstadt.

Plusieurs circonstances se réunirent pour contrarier les vues du marquis de Montalembert.

Soltikof tomba malade, et ne voulut pas confier le commandement à un autre; outre cela, Daun renvoya le général Blonquet pour annoncer que le conseil aulique demandait deux plans d'opérations, et qu'il fallait en conséquence attendre sa réponse. Le maréchal avait l'intention d'assiéger Schweidnitz, et faisait préparer l'artillerie nécessaire à Glatz.

Frédéric apprenant la marche des Russes vers la Pologne, conjectura que leurs opérations tiraient à leur fin, et fut affermi dans cette opinion par la maladie de leur général en chef. Il se contenta donc de les faire observer par une division de 12 mille hommes de l'armée du prince Henri, d'attirer à lui le reste de cette armée, et de pousser Daun en Bohême : en conséquence, le prince Henri, qui était malade, se retira à Breslau; 24 bataillons et 38 escadrons, sous les ordres du général Forcade, passèrent l'Oder le 29 août à Pannewitz, et rejoignirent l'armée.

Le général Goltz se porta, le 27, à Sophiental avec 17 bataillons et 33 escadrons qui devaient observer les Russes, couvrir Glogau, et se jeter à la dernière extrémité dans cette place. Ce général eut l'imprudence de laisser une arrière-garde de cavalerie trop en l'air, et séparée des troupes par les équipages. Les Cosaques l'attaquèrent près de Gimmel, la dispersèrent et firent quelques centaines de prisonniers, ce qui n'au-

rait pas eu lieu s'il y avait eu là un seul bataillon avec ses pièces. Le corps passa l'Oder à Koben, le 28, et campa près de Glogau.

Le roi arrêta un nouvel ordre de bataille, et organisa son armée comme il suit :

Avant-garde.	10 bat. de grenadiers.	
1re ligne	25 —	48 esc. sur les deux ailes.
2e ligne	16 —	50 —
Réserve.	9 —	18 —
Total. . .	60 bat.	116 esc.

Une batterie de dix pièces, fut affectée à chaque brigade; l'avant-garde eut une batterie d'artillerie à cheval, d'un pareil nombre de pièces.

C'était avec ces forces, qu'il fallait chasser Daun de la Silésie : celui-ci campait sur le Pitschenberg, entre les ruisseaux de Schweidnitz et de Strigauer-Wasser; son flanc droit couvert par Lascy, la gauche par Laudon, le front par les hauteurs retranchées de Zoptenberg qu'occupait le corps de Brentano. Cette position, un peu étendue, barrait la route de Schweidnitz, et chaque corps pouvait néanmoins être promptement soutenu.

Le roi voulant s'ouvrir les communications avec cette place, se mit en marche, le 30, par la grande route de Breslau, mais lorsqu'il arriva près d'Albertsdorf, il s'aperçut que Daun l'avait déjà prévenu, en prolongeant sa ligne à droite sur

Domanze, et en portant Lascy au Zoptenberg. Il résolut, alors, de tourner cette montagne pour gagner les plaines de Reichenbach. Les têtes de colonnes changèrent donc de direction à gauche pour venir camper à Grunau et Knigwitz. Le roi ordonna de dresser les tentes, et de faire les démonstrations d'une attaque de front, afin de fixer l'attention de l'ennemi, et de l'empêcher d'occuper les montagnes entre Nimptsch et Langenseifersdorf; tandis que, pour le prévenir dans cette position importante, il repartit avec l'armée à sept heures du soir : l'avant-garde occupait déjà à dix heures les hauteurs de Langenseifersdorf, où l'armée arriva au point du jour. Frédéric croyant que Daun avait pris position derrière les hauteurs de Koltschen, avança avec la tête de l'avant-garde pour s'en assurer et couvrir la marche; mais le maréchal s'était porté le 31 sur les hauteurs de Bogendorf, derrière Schweidnitz, en s'étendant sur les hauteurs jusqu'à Hohenfriedberg. Le roi put alors communiquer librement avec cette place, s'établit à Koltschen, et porta son avant-garde à Endersdorf.

Par cette marche savante, il renversa les espérances de ses adversaires, et leur inspira des craintes sur leurs communications avec la Bohême et leurs dépôts; non-seulement ils renoncèrent au siége de Schweidnitz et à leurs projets d'inva-

sion, mais ne songèrent plus qu'à couvrir leurs propres frontières.

Le roi marcha, le 1er septembre, à Pulzen, et le 3, à Buntzelwitz, la droite sur les hauteurs de Zedlitz, le centre vers le Nonenbusch, et la gauche sur la direction de Jauernick à Buntzelwitz : l'avant-garde sous les ordres du général Ziethen, se prolongea sur la droite vers Strigau. Quelques petits combats eurent lieu sur le centre; vu la proximité des postes autrichiens, on fit des abatis dans le Nonenbusch pour le couvrir.

Les armées restèrent jusqu'au 11 septembre dans ces positions que l'art rendait encore plus redoutables. Cependant, l'incohérence et l'incertitude régnaient toujours dans les projets des armées coalisées. La cour de Vienne en formait tous les jours de plus bizarres que l'on n'exécutait point. Daun avait proposé aux Russes d'assiéger Glogau, conjointement avec un corps de 40 mille hommes que leur mènerait Lascy. Soltikof, l'accepta avec empressement, et envoya un officier à Daun pour l'en prévenir; mais à peine était-il parti qu'il arriva un second message du maréchal autrichien, qui changeait tout, à cause des mouvemens du roi contre lui. On cacha ce changement à Soltikof, et le marquis de Montalembert parvint à obtenir que son armée passerait l'Oder et qu'on détacherait 30 mille hommes

sur Berlin, tandis que le reste camperait entre Francfort et Crossen pour couvrir l'expédition : l'armée se porta, le 11, à Guhrau. Mais il fallait attendre la réponse de Daun, et les courriers étaient forcés de passer par la Pologne : dans cet intervalle, le premier officier envoyé par Soltikof revint avec un nouveau plan, absolument différent, proposé par Laudon, le 5 septembre; il s'agissait de passer l'Oder avec une partie de l'armée russe et de prendre position sur la Katzbach, où Laudon la joindrait par Peterwitz. Cette incertitude éternelle ne pouvait que déplaire. Fermor, qui avait pris le commandement par *interim*, déclara qu'il s'en tenait à la première résolution, au siége de Glogau, et qu'il se dirigerait sur Carolath, puisque les magasins étaient déjà établis pour opérer de ce côté-là. En effet il se remit en marche, le 13, et y arriva, le 19.

De tels hommes ne pouvaient manquer d'échouer dans toutes leurs entreprises contre un roi qui commandait ses armées en personne, et dont les projets étaient exécutés sans entraves ni retards.

Pendant que les alliés échangeaient leur correspondance verbeuse, le roi songeait aux moyens de chasser Daun; il pouvait y parvenir en gagnant une bataille, ou en menaçant ses communications avec la Bohême d'où les Autrichiens tiraient leurs subsistances; il préféra ce

dernier parti, comme moins chanceux. A cet effet il marcha, le 11, avec l'armée, par lignes et par la droite, afin de tourner la gauche de Daun par la route de Strigau, sur Bolckenhain et Landshut. Mais cette guerre ne pouvait le mener à rien. Daun était son égal dans ce genre de tactique; personne, mieux que lui, ne disputait un pays rempli de fortes positions.

Le maréchal et Laudon, instruits à temps, déjouèrent ce projet en prévenant les Prussiens à Reichenau; le roi convaincu de l'impossibilité d'employer la force pour les déloger, prit le parti de rester en position jusqu'au 16, et de revenir par sa gauche en défilant devant le front de l'ennemi, pour tenter la même manœuvre sur son extrême droite. Daun lui opposa le même obstacle, en portant vivement ses réserves de grenadiers sur les hauteurs de Kunzendorf, et en les suivant de près avec toute son armée. Déjoué, de rechef, le roi prit la résolution de s'ouvrir une route, vers les défilés, par Buckendorf et Hohengiersdorf; et afin que l'ennemi ne pût l'y prévenir, il s'y porta, sans s'arrêter, avec l'avant-garde. Ce mouvement précipité occasionna un intervalle dans les bataillons, dont les grenadiers à cheval ennemis profitèrent avec audace : ils chargèrent le régiment de Bernbourg, et prirent une grosse batterie; mais les bataillons voisins s'étant formés, firent payer cher cette tentative, en fournissant un feu nourri

sur cette cavalerie, qui rebroussa bientôt chemin. Sur ces entrefaites, l'avant-garde atteignit le pied des montagnes de Hohengiersdorf, et commençait à les gagner par plusieurs sentiers, lorsque le général Ferrari y parut avec 8 bataillons. La position était embarrassante, toutefois le général Neuwied réussit, par ses bonnes dispositions, à déloger les Autrichiens avec perte : pendant ce temps, le roi avait rangé son armée en bataille; lorsqu'il apprit la réussite du combat, il alla camper sur les hauteurs de Hohengiersdorf, avec une partie de ses forces; le reste demeura dans la plaine, entre Schweidnitz et le pied des montagnes.

Par ces deux marches hardies, exécutées à la vue d'une armée supérieure, Frédéric tourna l'ennemi, intercepta ses communications avec Glatz, mais s'exposa lui-même à une ruine qui eût été certaine, s'il avait eu affaire à des généraux qui l'eussent attaqué dans son camp de Reichenau : il faut la connaissance parfaite du caractère et des principes de Daun, pour justifier une entreprise semblable. Par sa nouvelle position de Hohengiersdorf, l'armée prussienne fut du moins en état de communiquer avec Schweidnitz et avec la base de ses opérations; elle eût été en état de prendre cette position, dès le 3 septembre, en faisant, par la gauche, le mouvement qu'elle

exécuta par sa droite d'une manière plus longue et plus dangereuse.

Le 18, le roi voulut prolonger un peu son mouvement par la gauche, afin de gagner Waldenbourg, où était la boulangerie autrichienne, et où aboutit la route de Friedland et de Glatz; mais Laudon avait déjà occupé en forces les hauteurs et les débouchés de Neu-Reusendorf. Frédéric établit alors sa gauche sur la colline de Schenkendorf, la droite sur les hauteurs de Nieder-Bogendorf; la cavalerie resta dans la plaine, entre Schweidnitz et le pied des montagnes : les Prussiens couvrirent cette position redoutable de retranchemens.

Daun avait établi son armée, la droite vers la Schweidnitz-Wasser, à Tanhausen, le centre vers Seitendorf, d'où la ligne se prolongeait jusqu'aux environs de Freibourg : Lascy était à Langen-Waltersdorf, en seconde ligne de la droite.

Les armées restèrent quelques semaines à s'observer dans ces postes avantageux, où elles ne pouvaient s'attaquer sans risques : elles étaient si rapprochées qu'elles pouvaient échanger des boulets. Le roi cherchait à gagner du temps jusqu'à l'approche de l'hiver, et son adversaire espérait s'en débarrasser par la diversion de l'armée russe. Cependant, les généraux coalisés ne parvenaient pas à s'entendre; Daun voulait que les

Russes marchassent sur la Katzbach; ceux-ci s'y refusèrent, de peur que le roi ne les écrasât avec toutes ses forces, et insistèrent tant pour une diversion sur Berlin, qu'elle fut résolue. Le général Tottleben, avec ses Cosaques, renforcés de 2 mille grenadiers, 2 régimens de dragons, et de toutes les troupes légères, devait se porter avec rapidité sur cette capitale, en passant par Guben et Beeskow; l'avant-garde, sous Czernischef, eut ordre de prendre pour le soutenir, position sur la Sprée; une partie de l'armée, en troisième échelon, à Guben; tandis que le reste, sous Romanzow, demeurerait en observation sur la droite de l'Oder, aux environs de Crossen.

Daun, informé de ces dispositions, détacha le général Lascy, avec 15 mille hommes, pour se réunir aux Russes par la Lusace.

Avant de donner la relation de cette entreprise, je vais rapporter succinctement les opérations du général Hulsen en Saxe, après le départ du roi.

Opérations en Saxe pendant l'absence du roi; le général Hulsen en est chassé.

Pendant que Frédéric triomphait à Lignitz, et séparait les armées qui menaçaient de se réunir sur l'Oder, le général Hulsen devait tenir tête à l'armée des Cercles, renforcée par un corps nom-

breux d'Autrichiens, ainsi qu'on l'a vu à la fin du chapitre précédent.

Le duc de Wurtemberg vint la joindre quelque temps après à la tête de ses troupes, qui formèrent un corps séparé.

Dès que le roi eut mis le pied en Silésie, cette armée crut pouvoir sortir de sa souricière et vint camper, le 13, à Wilsdruf.

Je ne m'étendrai pas sur les opérations insignifiantes de cette armée, qui pouvant envahir en huit jours la Saxe et le Brandebourg, se borna à de misérables entreprises.

Après de lentes démonstrations contre le petit corps de Hulsen, elle le força à se retirer dans le même camp de Strehla que le prince Henri avait occupé l'année dernière. Ce camp était beaucoup trop étendu pour un corps aussi faible, et on résolut de l'attaquer, le 20 août. Les corps de Stollberg et de Kleefeld devaient aborder et tourner la droite des Prussiens, tandis qu'ils seraient soutenus en échelons par les grenadiers aux ordres du général Guasco, et que l'armée des Cercles attaquerait le front de l'ennemi. Les mouvemens ne se firent pas avec ensemble : Kleefeld attaqua seul le flanc des Prussiens, disposés à le recevoir; le prince de Stollberg ne prit aucune part au combat, et l'armée des Cercles n'en fit que le simulacre.

Kleefeld fut donc repoussé avec perte de 1200

prisonniers, et beaucoup de blessés. Cette affaire, conduite contre tous les principes, ne pouvait avoir d'autres résultats; les suites n'en furent pas, au reste, très-importantes. Le duc de Wurtemberg, étant arrivé le 21 septembre à l'armée des Cercles, lui assura une supériorité décisive. Hulsen fut alors forcé à se retirer jusques sous Wittenberg, et ensuite jusqu'à Belitz : la Saxe entière tomba ainsi au pouvoir des Impériaux, à l'exception de la place de Wittenberg, qu'ils serraient de près.

Nous allons nous reporter, maintenant, à la course des alliés sur Berlin, et aux opérations des Prussiens pour sauver leurs provinces envahies.

CHAPITRE XXV.

Les Russes assiégent Colberg et prennent Berlin. Le Roi et Daun marchent en Saxe. Bataille de Torgau.

Tandis que Frédéric manoeuvrait contre Daun, en Haute-Silésie, que Hulsen luttait en Saxe contre l'armée des Cercles, et que la grande armée russe restait dans l'inaction, une flotte de cette nation avait débarqué, vers Colberg, 8 mille hommes pour assiéger cette ville, et se procurer ainsi une bonne base d'opérations. La place fut investie le 29 août, par terre et par mer, et le bombardement commença de suite; mais on avait affaire au major Heyden qui l'avait si vaillamment défendue dans la campagne de 1758. Les bourgeois rivalisèrent de courage avec la garnison et avec son gouverneur, qui était inébranlable. Enfin le roi, détacha le général Werner avec un petit corps de 4 bataillons et 10 escadrons au secours de Colberg. Ce général arriva le 18 septembre, si inopinément, qu'il surprit le détachement de garde au pont de la Persante, le sabra ou fit prisonnier, traversa la ville avec sa cavalerie, re-

connut le camp des Russes sur la plage, et résolut de les attaquer le lendemain; mais ils avaient été si fort surpris de l'arrivée de ce secours, qu'ils avaient abandonné leur camp et renoncé à leur projet. Une partie de l'armée de siége s'était embarquée, et le reste s'était retiré sur Koslin : la flotte même mit à la voile le 23.

Ainsi finit cette entreprise pour n'avoir pas été combinée avec les mouvemens de l'armée principale qui opérait loin de là, ou plutôt qui n'opérait pas; il est vrai que le général Olitz fut détaché avec 12 bataillons sur Drossen, afin de soutenir au besoin le corps de siége; *mais il partit de l'armée le jour même où la place fut délivrée.*

Après une expédition aussi glorieusement terminée, le général Werner marcha par Stettin sur Passewalk contre les communications des Suédois; ceux-ci s'étaient mis en campagne au milieu d'août seulement, et satisfaits de l'occupation de Prenzlow et de Passewalk, étaient restés dans la plus profonde inaction devant les petits corps qui les observaient.

Werner, après avoir culbuté leurs postes, enleva, le 3 octobre, toutes les redoutes en avant de Passewalk; mais le général Ehrensward, qui y commandait, fit mettre le feu aux granges dans le faubourg, et menaça d'en faire autant à la ville: Werner se retira sur Stettin avec 600 prisonniers Suédois et 8 pièces de canon. Le reste des

opérations de cette armée, qui n'entra en campagne que le 16 août, ne mérite pas d'être rapporté.

Invasion des Russes dans la Marche.

Conformément au plan que nous avons annoncé, Tottleben s'était mis en marche sur Berlin, et parut, le 3 octobre, devant cette capitale qui fut aussitôt sommée. Le général Rochow qui y commandait, assisté du général Seidlitz, qui n'était pas encore entièrement remis des blessures reçues à Kunersdorf, fit tous les préparatifs d'une vigoureuse défense et repoussa deux attaques de vive force aux portes de Halle et de Cottbus. Le corps de Czernischef campa le même jour à Furstenwalde; la principale armée russe ne se porta que le 5, vers Francfort sur l'Oder.

L'arrivée successive du corps prussien aux ordres du prince de Wurtemberg, qui avait été occupé contre les Suédois, et du général Hulsen venant de Saxe, déconcerta un instant les ennemis du roi: mais le général Lascy, détaché comme on sait avec 15 mille hommes de l'armée de Daun, ayant aussi paru devant la capitale, au moment où Czernischef se canonnait avec le prince sur les hauteurs de Lichtenberg, les généraux prussiens trouvèrent la chance trop inégale. Persuadés que s'ils étaient battus, Berlin serait mis

au pillage, et qu'il convenait de conserver intact un corps de 16 mille hommes, plutôt que de l'exposer à une ruine certaine; ils se retirèrent sur Spandau et abandonnèrent la capitale à son sort; le commandant capitula. La mésintelligence entre les Autrichiens et les Russes parut en cette occasion dans tout son jour; les premiers la poussèrent jusqu'au point de forcer les gardes russes et d'en venir aux mains avec elles; les troupes de Lascy pillèrent la ville et commirent des dégâts immenses à Charlottenbourg. Tottleben fit entrer tous les grenadiers dans Berlin, et leur ordonna de faire feu sur les Autrichiens, s'ils maltraitaient encore les gardes. Ainsi cette capitale dut son salut, à la fermeté qu'un chef de Cosaques déploya contre des soldats pour ainsi dire compatriotes. Elle en fut quitte pour la ruine de ses établissemens militaires.

Le séjour des alliés dans la capitale de la Prusse ne fut d'ailleurs pas de longue durée; on apprit, le 11, que le roi approchait : tous les généraux eurent peur d'être coupés. Lascy partit dans la nuit du 11 au 12, et se dirigea sur Torgau; Czernischef prit la route de Francfort le 12 au matin, et Tottleben le suivit après-midi.

Frédéric marche en Saxe et Daun le suit.

Nous avons laissé le roi au camp de Hohengiersdorf, en face de l'armée de Daun. Aussitôt qu'il fut informé de l'invasion de ses états, Frédéric ordonna au comte de Wied de jeter 6 bataillons dans Breslau pour en renforcer la garnison, et d'arriver avec toute sa cavalerie à Schweidnitz (1). Il débarrassa ensuite l'armée de ses équipages et se mit en marche, le 7 octobre, à trois heures du matin, dans le plus grand silence, pour Buntzelwitz, d'où il poussa sur Strigau son avant-garde, composée de 10 bataillons de grenadiers et de 25 escadrons aux ordres de Ziethen. Le projet du roi paraît avoir été d'abord de se porter contre l'armée russe, pour l'attaquer et couper le corps qui était à Berlin, mais il apprit dans sa marche que la capitale était évacuée; il se dirigea alors sur l'Elbe, Daun le suivit.

Voici le tableau des mouvemens des deux armées :

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
Le 8 octob. *L'armée du roi* à Brochelshof.	Le 8 octob. *Daun* marche à Lauterberg.
Hulsen et *le prince de*	*Laudon* reste en Silé-

(1) Le comte de Wied commandait alors le corps de Goltz dont nous avons fait mention.

Prussiens.	Autrichiens.
Wurtemberg quittent Berlin dans la nuit du 8 au 9 et se retirent à Spandau. Les Cosaques enlevèrent leur arrière-garde.	sie, vers Kunzendorf. *L'armée des Cercles* devant Wittemberg. *Lascy* et *Czernischef* devant Berlin. *L'armée russe* marche vers Francfort.
Le 9 octob. *Le roi* à Conradsdorf, près de Haynau.	Le 9 octob. *Daun* à Schonewald et Wiesenthal, en avant de Lahn.
Le 10.... A Prinkenau.	Le 10.... A Neulande, au-delà de Lowenberg.
Le 11.... A Sagan.	Le 11.... Séjour. *Les troupes combinées* évacuent Berlin.
	Le 12.... *Daun* à Longau, sur la Queiss.
Le 13.... A Sommerfeld.	Le 13.... A Pansig, derrière la Neiss.
Le 14.... A Guben. *Fréderic* voulait attaquer l'armée russe, afin de couper la retraite aux corps qui étaient à Berlin; mais il apprit l'évacuation de cette ville, et marcha.	Le 14.... A Ullersdorf. *Czernischef* joint l'armée russe qui se retire sur Drossen, n'ayant personne devant elle. L'*armée des Cercles* prit Wittenberg. *Lascy* se retire sur Torgau.
Le 15.... A Gros-Mockerau. *Le prince de Wurtemberg* s'avance trop tard au secours de Wittemberg; se	

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
retire de Belzig à Ziesar.	
Le 16 octob. *Le roi* à Sikadel, entre Liberose et Lubben.	Le 16 octob. *Daun* à Mikel, sur la Sprée. *L'armée des Cercles* repasse l'Elbe à Bernsdorf, à moitié route de Konisbruck, à Hoyerswerda.
Le 17.... *Frédéric*, à Lubben. *Le prince de Wurtemberg* à Treuenbritzen, se portant sur Magdebourg.	
Le 19.... *Le roi* détache *Golz* en Silésie avec 16 bat. et 38 escad. pour secourir Kosel menacé par Laudon.	Le 19.... *Daun* à Hermsdorf, près de Ruhland.
Le 20.... *Le roi* à Dahme.	Le 20.... *Daun* à Frauenheim. *Les Russes* cantonnent entre l'Oder et la Wartha, depuis Soldin jusqu'à Landsberg.
	Le 21.... *Daun* à Martinskirch.
Le 22.... A Jessen.	Le 22.... A Tritewitz, vis-à-vis de Torgau. *Lascy* se réunit à l'armée.
Le 23.... *Le roi* avec l'aile droite, à Wittemberg. *Ziethen*, avec la gauche, reste vers Jes-	Le 23.... *Daun* fait jeter un pont sur l'Elbe, près de Torgau, et fait passer la réserve et les grenadiers qui

Prussiens.	Autrichiens.
sen et Schweidnitz.	campent à Dommitsch.
Le 24 octob. *Le roi*, fait jeter un pont à Roslau. *Le prince de Wurtemberg* était à Calbe, et marcha ensuite sur Dessau.	Le 24 octob. *Le maréchal* passe avec l'armée, et campe à Groswig. *Lascy* reste à Tschekau. *Ried*, avec les troupes légères, à Pretsch.
Le 25.... *Le roi*, joint par 10 bat. du corps de Ziethen, marche le long de l'Elbe vers Coswig.	
Le 26.... Il passe le fleuve à Roslau, et campe à Janitz. *Le prince de Wurtemberg* et *Hulsen* se réunissent à lui.	
Le 27.... *L'armée* marche à Kemberg.	Le 27.... *Daun* se porte à Eulenbourg, afin de soutenir l'armée des Cercles. Celle-ci se retire près de Duben sur Leipzig. *Ried* est attaqué près de Granischen et repoussé sur Duben.
	Le 28.... *Lascy* passe l'Elbe, et campe à Siptitz.
Le 29.... *Le roi* campe, la droite à Duben, la gauche à Gorschelitz, pour empêcher la réu-	Le 29.... *Daun* reprend son camp de Torgau, la droite à Zinna, la gauche vers Groswig.

Prussiens.	Autrichiens.
nion de Daun avec l'armée des Cercles.	*Lascy* en arrière de Schilda. *Brentano* à Betaune. *Les grenadiers* en arrières de Groswig. *L'armée des Cercles* vers Leipsig. *Les Russes* toujours vers Landsberg sur la Wartha.
Le 30 oct. *Frédéric* marche à Eulenbourg, campe vers Talwitz, entre Kultschau et Morbitz. *Hulsen* passe la Mulde, et campe à Gostevitz, afin d'éloigner un peu l'armée des Cercles; il détache Linden avec 9 bat. 15 escad. sur Leipzig.	Le 30 oct. *Lascy* se retire à Mokrena. *Ried* à Strehlen. *Les grenadiers* à Weidenhain.
Le 2 nov. *Linden* laisse 2 bat. dans cette ville, et revient à l'armée. *Le roi* se met en mouvement pour tâter les intentions de l'ennemi, et campe vers Schilda.	Le 2 nov. *L'armée des Cercles* à Vexelbourg. *Ried* à Mockrena.
Le 3.... *Bataille de Torgau.*	Le 3.... *Bataille de Torgau.*

On voit, par ce tableau, que les Russes restaient dans l'inaction derrière l'Oder, sans avoir

d'ennemis devant eux; que Frédéric, prenant une direction centrale, dans l'intention d'attaquer une des deux armées, les isola de manière à ce qu'elles ne pussent se réunir sans combattre. L'apathie de ses adversaires ne lui donna pas la peine d'en venir à cette extrémité. Il n'exista jamais d'ensemble entre le général en chef de l'armée des Cercles et Daun, malgré que rien ne les empêchât de se lier le 27 octobre; et c'est à ce défaut d'union qu'il faut attribuer la première cause de la bataille de Torgau. L'armée des Cercles ne reparut plus sur la scène durant cette campagne.

Bataille de Torgau.

On a établi une grande controverse pour décider, si le roi avait eu tort ou raison d'attaquer Daun, dans la redoutable position de Torgau. Warnery, dans son *Histoire des campagnes de Frédéric*, l'a blâmé de l'avoir fait, prétendant qu'il pouvait forcer l'ennemi à la retraite en menaçant Dresde, ou en interceptant ses communications avec cette place, et que d'ailleurs cette bataille n'assurait pas de grands résultats à cause de la proximité de cette capitale. Tempelhof relève le gant, et cherche à détruire cette opinion; en effet, il eût été dangereux pour le roi de venir, avec une armée inférieure, se

camper entre Daun et la place de Dresde, mettant ainsi à la merci du premier ses communications avec ses états. Mais, si Warnery s'est trompé, il me paraît aussi que Frédéric négligea de plus belles occasions d'attaquer Daun, et que son apologiste est tombé dans l'erreur opposée, en avançant qu'une bataille était indispensable, et soutenant que les Prussiens se trouvaient hors d'état de tenter une entreprise sur Dresde, *parce qu'ils ne traînaient que pour quinze jours de vivres avec eux.*

Quel que soit le fondement de ces différentes assertions, il paraît que Frédéric a légitimé sa résolution en nous disant, dans ses œuvres, *qu'il avait appris de très-bonne source, que les Russes cantonnés entre la Wartha et l'Oder, se proposaient de passer l'hiver au cœur de ses états, si les Autrichiens se maintenaient à Torgau :* alors il ne lui serait resté aucun moyen de recruter son armée. Dans tous les cas, puisque les Prussiens avaient perdu de si belles occasions, et que les Autrichiens occupaient une position si forte, la prudence conseillait d'attendre jusqu'au milieu de novembre; car il eût été possible que Daun se retirât en Bohême, ou les Russes en Pologne, suivant leur usage.

Pour remplir en partie cet objet, le roi laissa la brigade Roebel vers Eulenbourg, et s'ébranla, le 2 novembre, en quatre colonnes, sur Schilda;

Ordre de bataille de l'armée prussienne à Torgau.

AVANT-GARDE.

Généraux majors . . . . SYBOURG, STUTTERHEIM.

Sybourg :
- 1 — Jeune Billerbeck.
- 1 — Schwarz.
- 1 — Karlowitz.
- 1 — Bu lr.
- 1 — Falkenhaim.

Stutterheim :
- 1 bat. de gren. Anhalt.
- 1 — Haake.
- 1 — Vieux Billerbeck.
- 1 — Nimchefski.
- 1 — Ratenow.

PREMIÈRE LIGNE.

MARGRAVE CHARLES. — *Le général* ZIETHEN.

Lieutenans généraux . . . . PRINCE DE HOLSTEIN, BULOW, NEUWIED, PRINCE DE WURTEMBERG.

Généraux-majors . . . . Achersleben, Meinecke, Ramin, Gablenz, Butzke, Saldern, Zeunert, Bandemer, Schwerin.

Achersleben :
- 5 — Schmettau.
- 5 — Cuirass. du corps.

Meinecke :
- 5 esc. Margr. Frédéric.
- 5 — Spaen.
- 5 — Schlaberndorf.

Ramin :
- 1 — Vieux Stutterheim.
- 2 — Manteufel.
- 2 — Goltz.

Gablenz :
- 2 — Jeune Stutterheim.
- 2 — Queiss.
- 1 — Vieux Stutterheim.

Butzke :
- 1 — Forcade.
- 2 — Wedel.
- 2 — Vieux Brunswick.

Saldern :
- 1 — Prince de Prusse.
- 2 — Gardes.
- 1 — Saldern.
- 1 — Forcade.

Zeunert :
- 2 bat. Sybourg.
- 2 — Zeunert.
- 1 — Prince de Prusse.

Bandemer :
- 5 — Carabiniers.
- 5 — Prince Henri.
- 3 — Seidlitz.

Schwerin :
- 3 esc. Gardes-du corps.
- 5 — Gendarmes.

DEUXIÈME LIGNE.

Lieutenans-généraux . . . . FINKENSTEIN, CANITZ, FORCADE, PLATTEN.

Généraux-majors . . . . Mohring, Meyer, Spaen, Queiss, Grumbkow, Tettenborn, Krokow.

Mohring :
- 10 — Ziethen, huss.
- 10 — Mohring.
- 10 — Dingelstedt.

Meyer :
- 10 — Bareith, drag.

Spaen :
- 5 esc. Wurtemberg, dragons.
- 5 — Platten.

Queiss :
- 1 bat. Margr. Charles.
- 2 — Prince Henri.
- 2 — Ramin.

Grumbkow :
- 1 — Hulsen.
- 1 — Sidow.
- 2 — Dierke.
- 1 — Margr. Charles.

Tettenborn :
- 2 bat. Lestwitz.
- 2 — Wied.
- 1 — Hulsen.

Krokow :
- 5 esc. Zetteritz, drag.
- 5 — Norman.
- 1 — Krokow.

RÉSERVE.

Généraux-majors. . . . . *Général* HULSEN.

Kleist :
- 10 — Kleist, huss.
- 4 — Dragons francs.
- 2 — Hussards francs.

Schlaberndorf :
- 5 esc. Plettenberg, dr.

Rœbel :
- 1 — Grabow.
- 2 — Dohna.
- 1 — Hesse-Cassel.
- 1 — Salenmon.

Kleist :
- 2 — Lehwald.
- 2 — Kanitz.

Linden :
- 2 bat. Bevern.
- 2 — Vieux Schenkendorf.

Braun :
- 1 bat. Grenad. Lubath.
- 1 — Bourgdorf.
- 1 — Beyer.
- 1 — Nessel.
- 1 — Lossow.

Schlaberndorf :
- 10 esc. Schorlemmer, dragons.

DÉTACHÉS.

La brigade Rœbel de la réserve	5 bat.	5 esc. Plettenberg.
Le second bataillon de Kanitz.	1 —	0 —
Les hussards de Mohring, Dingelstedt et Schorlemmer avec les parcs. . . .	0 —	30
TOTAL.	6 bat.	35 esc.

Sous les ordres du roi	42 bat.	55 esc.
Sous les ordres de Ziethen.	20 —	52
Détachés.	6 —	35
TOTAL.	68 bat.	142 esc.

se tenant, pendant la marche, à l'avant-garde, afin de connaître la direction que prendraient les postes ennemis : tous se repliant sur Torgau, il jugea que Daun se préparait à l'y recevoir, et qu'il n'y avait pas d'autre moyen de l'en déloger, que de l'y attaquer. On donna, près de Schona, sur les Croates de Brentano, dont on prit 400 hommes. L'armée prussienne campa, la droite sur les hauteurs en avant de Schilda, la gauche au-delà de Lang-Reichenbach : dans l'ordre de bataille ci-contre.

L'armée autrichienne changea alors de front et fit face en arrière, portant sa gauche sur les hauteurs de Zinna; la droite sur les vignes en arrière de Siptitz (*Voyez pl. XXIV*) : le corps de réserve, près de Groswig; la division de grenadiers de l'aile gauche, à Weidenhain; celle de grenadiers et carabiniers de la droite, en arrière de Neiden. Lascy se retira de Schilda sur Loswig et Torgau; Ried, avec les troupes légères, sur l'extrême droite, vers Mokrena.

Cette position était redoutable; la gauche appuyait à l'Elbe; le grand étang de Torgau, et cette ville fermée, la mettaient à l'abri de toute entreprise; le front, presque inabordable, était couvert par le ruisseau de Rohrgraben, encaissé et marécageux, et par des hauteurs escarpées, en partie garnies de vignobles; la droite, appuyée à la forêt de Dommitsch, avait son flanc couvert

par cette forêt, et des abatis considérables; le front de cette aile était à l'abri d'insulte sur les hauteurs de Groswig.

S'il fallait en juger par le résultat des attaques, et ce que Tempelhof nous dit, le roi aurait conçu un projet aussi hardi que savant. Le front des Autrichiens était inattaquable, les flancs ne pouvaient être débordés; mais comme leur camp était peu profond, et que les lignes étaient l'une sur l'autre, Frédéric calcula qu'il pourrait mettre leur centre facilement en désordre, en le prenant entre deux feux, au moyen d'une double attaque de front et à revers. Ce plan n'était pas des plus prudens, et nous observerons dans le chapitre suivant, qu'il eut plus de succès qu'on n'avait droit de l'espérer.

Pour exécuter son dessein, le roi partagea son armée en deux parties; il devait tourner les ennemis avec la gauche et déboucher sur leurs derrières, à la faveur de la forêt de Dommitsch, qui lui permettait de cacher son mouvement. Ziethen, avec l'aile droite, devait vraisemblablement faire des démonstrations sur le front, et attaquer ensuite le centre des Autrichiens, dans l'instant où Frédéric l'attaquerait à revers. Il fallait un concours d'événemens bien rares pour assurer la réussite d'un mouvement sujet à manquer, soit par le retard d'une des colonnes, soit par les difficultés du terrain, soit par la position

même de l'ennemi, qui avait l'avantage d'être centrale. Mais au lieu d'anticiper sur les observations que nous aurons à faire, revenons à la relation de la bataille.

Frédéric après avoir dicté à Ziethen des instructions particulières, rassembla ses généraux, et leur donna l'ordre suivant :

« L'armée partira demain, 3 novembre, à six
» heures et demie, sur quatre colonnes par la
» gauche; les dragons de Schorlemmer, les hus-
» sards de Mohring, de Dingelstedt, et les dra-
» gons francs resteront en observation à Wei-
» denhain. Comme il doit exister un corps en-
» nemi vers Pretsch, ils auront soin de prendre
» position de manière à faire face partout. Notre
» aile gauche attaquera les Autrichiens : en con-
» séquence, les généraux veilleront à ce que les
» bataillons marchent serrés, et puissent s'en-
» gager à temps pour se soutenir. Les lignes se-
» ront éloignées de deux cent cinquante pas.

» Aussitôt que l'ennemi sera chassé des vignes,
» on y établira des batteries de gros canon, et
» les bataillons se reformeront. Si l'on demande
» de la cavalerie, l'on ne fera avancer que le
» nombre d'escadrons qui pourrait agir. Sa Ma-
» jesté se repose sur la bravoure des officiers, et
» ne doute pas qu'ils ne fassent tous leurs efforts
» pour remporter une victoire complète. »

En conséquence de ces dispositions, qui subi-

rent néanmoins plusieurs changemens, l'armée partit le lendemain. La première colonne, forte de 10 bataillons de grenadiers et de toute la première ligne d'infanterie, éclairée par les hussards de Ziethen, devait passer entre les moulins de Mokrena, prendre le chemin de Weidenhain, et se prolonger ensuite sur la direction de Neiden.

La deuxième colonne consistant dans 7 bataillons de la réserve de Hulsen, suivis de toute la seconde ligne d'infanterie, côtoya la première à gauche, prit le chemin de Losnitz, se dirigeant ensuite sur Elsnig.

La troisième colonne, composée de toute la cavalerie des deux ailes et du reste de l'infanterie de Hulsen, marcha par Robershain, Schona et Strollen. Son mouvement était beaucoup plus étendu que celui des deux autres; elle passa par la maison de Chasse, laissant à gauche le village de Roitsch, et changea de direction à droite, pour se porter vers Vogelgesang, à l'extrémité d'Elsnig.

La quatrième colonne formée des équipages escortés de 30 escadrons, devait d'abord rester à Weidenhain, mais se porta par Roitsch à Trossin.

Lorsque la tête des colonnes arriva à la grande route de Leipzig, on fit halte, et ce corps se sépara de l'armée : il était composé des 4 brigades d'infanterie de l'aile droite, forte de 20 bataillons; de la cavalerie de l'aile droite, et de la bri-

Ordre de bataille de l'armée du maréchal Daun à Torgau.

PREMIÈRE LIGNE.

Généraux . . . . ODONELL, SINCERE, AHREMBERG, BUCCOW.

Lieutenans-généraux . . . . PELLEGRINI, DOMBASLE, ANGERN, SCHALLEMBERG.

Généraux-majors . . . .

- Lobkowitz,
  - 5 esc. Zerbst.
  - 3 — Arch. Ferdinand.
  - 3 — Darmstadt.
- Mighazzi,
  - 2 — Hildbourghausen.
  - 2 — Arch. Charles.
- Ellmendorff,
  - 2 — Dourlac.
  - 2 — Kollowrath.
- Pellegrini,
  - 2 — Puebla.
  - 2 — Wied.
- Hartenegg,
  - 2 — de l'Empereur.
  - 2 — Neuperg.
  - 2 — Geisruck.
- Voghera,
  - 5 esc. Savoie.
  - 3 — Léopold.
  - 3 bat. Daun.

DEUXIÈME LIGNE.

Généraux . . . . ODONELL, WIED, BUCCOW.

Lieutenans-généraux . . . . PELLEGRINI, HERBERSTEIN, OKELLY, BERLICHINGEN.

Généraux-majors . . . .

- Zollern,
  - 5 esc. Odonell.
  - 3 — Portugal.
- Brinken,
  - 2 — Sincère.
  - 2 — Harsch.
  - 2 — Léopold Daun.
  - 2 — Harrach.
- Phil Broune,
  - 2 bat. Charles Lorraine.
  - 2 — Botta.
  - 2 — Merci.
  - 2 — Ahremberg.
- Wiese,
  - 5 esc. Bathyani.
  - 5 — Buccow.

CORPS DE LASCY.

ZESCHWITZ, MEYER, BUTTLER, ZESCHWITZ.

- Renard,
  - 6 — Schiebel.
  - 5 — Rudoicke.
  - 6 — Hulans.
  - Croates.
- Grœswitz,
  - 5 esc. Carabin. saxons.
  - 5 — Bruhl.
  - 5 — Albert.
  - 5 — Courlande.
- Pful,
  - 2 — L. Wolfenbutel.
  - 2 — Thierheim.
  - 2 — Bethlem.
  - 2 — Haller.
- Ziegan,
  - 2 bat. Henri Daun.
  - 2 — Ligne.
  - 2 — Lascy.
  - 2 — Vieux Colloredo.
- Pr. Lichtenstein,
  - 5 — Lichtenstein.
  - 6 — Birkenfeld.
- Brentano.
  - 6 esc. Hussards de l'Empereur.
  - 6 — Esterhazy.
  - 4 — Dragons.
  - Croates.

CORPS DE GRENADIERS.

Général . . . . AYASASSE.

Brigadiers . . . .

- Normann,
  - 3 — Grenadiers.
  - 5 esc. Carabiniers.
- Ferrari.
  - 5 esc. Carabiniers.
  - 3 bat. Grenadiers.

Daun.	34 bat.	50 esc.
Lascy.	16 —	66 —
Autres corps.	14 —	25 —
TOTAL.	64 —	141 —

Les Croates et le corps de Ried non compris.

CORPS DE RÉSERVE.

PRINCE DE LOWENSTEIN.

Lieutenant-général . . . . STAMPA.

Généraux-majors.

- Daumbach,
  - 2 — Bareith.
  - 2 — Giulay.
- Bibow,
  - 2 bat. C. Colloredo.
  - 2 — Tillier.
- Bettoni,
  - 5 — Serbelloni.
  - 5 — Lanpach.
- Saint Ignon.
  - 5 esc. Saint Ignon

gade Kleist de l'aile gauche, en tout 52 escadrons. Ce corps ayant moins de chemin à parcourir, attendit dans le bois que les colonnes du roi fussent arrivées à leurs points d'attaque; il continua ensuite son mouvement.

Le roi suivit les routes indiquées; ses avant-postes poussèrent successivement le corps de Ried, de Mokrena sur Wildenhain et Groswig. On fit quelques prisonniers, qui apprirent que les dragons de Saint-Ignon s'étaient embusqués dans la forêt, de sorte qu'ils devaient se trouver entourés par les première et deuxième colonnes: les hussards de Ziethen reçurent l'ordre de fouiller le bois, et ne tardèrent pas à donner sur l'ennemi qui se formait; il fut chargé, pris ou sabré.

Aussitôt que Daun apprit par Ried, que le roi traversait la forêt, et qu'il avait déjà dépassé la hauteur de Groswig, il jugea qu'il allait être attaqué à revers, fit faire une contremarche par la droite, et porta sa ligne, la droite vers Zinna, la gauche en potence sur les hauteurs de Siptitz. L'armée autrichienne était organisée conformément au tableau ci-joint. Lascy s'était formé entre Zinna et le faubourg de Torgau; la réserve resta sur les hauteurs de Groswig; les grenadiers sous Ferrari se reployèrent sur Zinna; ceux du colonel Normann se postèrent devant l'aile gauche contre le bois; toute la ré-

serve d'artillerie fut répartie sur le front de l'armée. Un long abatis, dont nous avons déjà parlé, couvrait la nouvelle position de l'aile gauche en potence; cet abatis commençait près de Groswig, longeait le cours du ruisseau de Rohrgraben, et s'étendait jusqu'en avant de Neiden; les Autrichiens en avaient enlevé du bois sec pour l'usage de leur camp, de manière qu'il était praticable en plusieurs endroits.

La tête des 10 bataillons de grenadiers de la première colonne prussienne, déboucha de la forêt vers une heure : le roi ordonna une halte pour faire serrer les bataillons, qui, obligés de marcher par le flanc, se trouvaient tout-à-fait rompus : les deuxième et troisième colonnes étaient encore en arrière, surtout la dernière que commandait le duc de Holstein. Le roi comptait néanmoins qu'elle arriverait en même temps que les autres, puisqu'elle était composée en majeure partie de cavalerie, et qu'il lui avait fait prendre un peu l'avance; par une fatalité inconcevable, elle ne se trouvait, à une heure, qu'à la maison de Chasse, à la hauteur de Weidenhain, ayant encore beaucoup de chemin à faire (1).

(1) Le comte de Retzow dit que cette colonne, appuyant trop à droite, rencontra la deuxième, et que le général Hulsen, pressé de soutenir le roi qui s'engageait, pria le duc de Holstein de s'arrêter

Le corps de Ziethen arrivé à dix heures sur la route de Leipzig, se trouva à une heure au pont qui coupe la chaussée à droite de Graffendorf: un détachement autrichien canonna et fusilla vivement son avant-garde; Ziethen présumant de cette défense que le corps devait être soutenu, le fit attaquer par plusieurs bataillons, et ordonna à une batterie de lui répondre. Ce détachement se retira alors sur la cavalerie que Lascy avait fait avancer au soutien.

Quand Frédéric entendit la canonnade et le feu de mousqueterie, il crut que Ziethen était pleinement engagé, et s'écria : *Mon Dieu, Ziethen attaque déjà, et mon infanterie n'est pas encore arrivée!* En effet, il n'avait encore sous la main que les 10 bataillons de grenadiers, la brigade Ramin et un seul régiment de hussards. Il envoya aussitôt ses aides-de-camp pour hâter la marche; et comptant sur la bravoure de ses grenadiers, il résolut de commencer l'attaque, dans l'espoir que les autres troupes ne tarderaient pas d'arriver. Les deux batteries, de 20 pièces de 12, qui suivaient l'avant-garde, passèrent le ruisseau

---

jusqu'à ce que les bataillons eussent filé. Si ce fait est vrai, il semble alors que le duc aurait mieux fait de déboucher avec cette colonne, que de se détourner de deux lieues.

de Stribach sur le pont de la route, et les troupes sur de petits ponts qu'elles jetèrent ou que les Autrichiens avaient établis eux-mêmes pour leurs communications.

Après avoir franchi ce ruisseau, les grenadiers se formèrent sur deux lignes, comme on le voit sur le plan; la brigade Ramin se plaça en troisième, et fut successivement jointe par les autres de la première, à mesure qu'elles arrivaient la gauche en tête. Cette formation entraîna quelque désordre; plusieurs régimens firent face par le troisième rang; d'autres se trouvaient *par inversion en bataille* : le plus grand mal de ce désordre, fut que les batteries de gros calibre, attachées aux brigades, ne purent suivre dans le bois.

Les grenadiers s'étant formés sous le feu de mitraille, à huit cents pas de l'ennemi, ils franchirent les abatis, et attaquèrent le centre de l'aile gauche autrichienne, avec une bravoure extraordinaire; mais ils furent reçus par une salve à mitraille de l'artillerie qui garnissait le front de toute la ligne. Ce feu fut si meurtrier, que la brigade de Stutterheim fut, en peu de temps, presque entièrement couchée sur le carreau. Son général fut blessé; le colonel prince d'Anhalt et un grand nombre d'officiers furent tués, presque tous les autres blessés. Les batteries qui avaient voulu

s'établir à gauche du bois, furent bientôt anéanties : hommes, pièces, chevaux, disparurent dans un clin-d'œil.

La brigade Sybourg, qui avança ensuite, eut le même sort; le feu était si terrible, que le roi se retourna vers le général Sybourg, et lui dit : *Avez-vous entendu une semblable canonnade? pour moi je n'en ai jamais vu de pareille.* Il se trouvait à la droite, entre les deux lignes, et fut ainsi spectateur de la destruction de ses grenadiers, l'élite de son armée. Il montra, dans cet instant critique, autant de courage que de sang-froid : lorsqu'on lui annonça la mort du prince d'Anhalt, il se retourna vers son frère, qui était aide-de-camp de service, et lui dit : *Tout va mal aujourd'hui : mes amis me quittent ; on vient de m'annoncer la mort de votre frère.* Expression sublime, où est peinte toute entière l'ame d'un héros, et qui, prononcée au milieu de l'horreur d'un tel combat, démontre la grandeur de son caractère mieux que tous les éloges et les mémoires apologétiques.

Les carabiniers autrichiens, voyant le désordre où se trouvaient les grenadiers, les chargèrent vivement, en sabrèrent quelques-uns, et forcèrent le reste à chercher son salut dans le bois. Les régimens d'infanterie de Dourlach, Wied et Puebla, croyant la victoire certaine,

quittèrent les hauteurs de Siptitz pour poursuivre les Prussiens.

Sur ces entrefaites, la brigade Ramin, soutenue d'une partie de la première ligne, s'était déployée ; elle attaqua les Autrichiens victorieux avec une grande vivacité, les culbuta, et s'avança auprès de la hauteur de Siptitz. S'il y avait eu là une forte division de cavalerie, la victoire eût été décidée; mais le roi n'avait que 800 hussards. Daun eut le temps d'accourir au secours de ses bataillons rompus. Il se mit à la tête de deux régimens d'infanterie de la réserve avec 10 escadrons de cuirassiers, et attaqua les Prussiens, qui chargés et débordés à gauche, au même instant, par 2 autres régimens de cavalerie furent entamés, et sabrés en grande partie et rejetés dans le bois : c'est à cette attaque que le maréchal Daun reçut un coup de feu.

Toute la première ligne du roi était donc battue et dispersée; mais les Autrichiens n'étaient guères en meilleur état, surtout leur cavalerie. Cependant la seconde ne se laissant point ébranler par des revers aussi sanglans, s'était formée dans cet intervalle et vint leur disputer la victoire. Le régiment du prince Henri fit des prodiges; mais, entouré par une cavalerie nombreuse, il fut presque entièrement détruit : chargeant ensuite les autres bataillons de la division, elle les chassa dans le bois.

Enfin, vers trois heures et demie, la cavalerie du duc de Holstein déboucha de la forêt. Sa destination était d'abord de soutenir les premières attaques; mais, dans l'état actuel des affaires, rien n'était plus pressé que de rétablir un peu le combat. Le duc marchait lentement vers Elsnig, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui; heureusement que le roi envoya l'ordre de charger (1). Les cuirassiers de Spaen, qui venaient de déboucher, se prolongèrent à droite et tombèrent sur les régimens de Wied et Puebla, qu'ils entamèrent et firent prisonniers presqu'en totalité. Dix escadrons de cuirassiers autrichiens accoururent au secours de l'infanterie, et les continrent un peu; mais le régiment du margrave Frédéric, qui les suivait, donna si à propos, qu'il les enfonça, et se jeta à son tour sur les bataillons autrichiens. Les dragons de Bareith, qui formaient la queue de la colonne, ayant aussi vivement débouché, débordèrent le flanc droit de l'ennemi, culbutèrent successivement les régimens de l'empereur, de Neuperg, Geisruck et Bareith, dont ils prirent la plus

(1) D'autres prétendent que ce fut le colonel Dallwig qui chargea de son propre mouvement avec les cuirassiers de Spaen qu'il commandait.

grande partie. (L'armée impériale avait aussi un un régiment de Bareith infanterie.)

La première ligne des Autrichiens fut alors délogée, et la cavalerie du roi maîtresse du champ de bataille.

Sur ces entrefaites, le duc de Holstein, avec les 15 escadrons de la tête, avait suivi sa route entre le ravin de Zeischken et Wolsau, dans la vue de déborder la droite de l'ennemi, mais le ravin sépara les deux partis et on se borna à tirailler : Daun fit avancer du canon, et le duc se retira vers Neiden.

A quatre heures, les 5 bataillons de la réserve, qui se trouvaient à la colonne de cavalerie, avaient débouché avec une batterie de douze : les escadrons autrichiens se retirèrent alors et ne reparurent plus; cette infanterie s'établit sur le terrain de la première attaque, vers le petit mamelon en avant de Neiden; la cavalerie se forma sur les deux ailes : on resta dans cette position jusqu'à la nuit. A cinq heures et demie, le régiment de Vieux-Schenkendorf, de cette réserve, reçut l'ordre de déloger quelques bataillons autrichiens, qui paraissaient sur le plateau de Siptitz : de concert avec les restes de quelques bataillons de la brigade Butzke, l'ennemi fut chassé de cette hauteur, qui était la clef du champ de bataille. Il paraît qu'on est redevable du succès

de cette attaque décisive fut dû principalement à l'arrivée des colonnes de Ziethen, dont nous allons reprendre les opérations.

Ce général avait d'abord formé son corps sur deux lignes, la droite au grand étang; mais lorsqu'il entendit le feu des attaques du roi, il fit étendre la seconde à gauche de la première, sans doute pour attirer l'attention de l'ennemi en montrant plus de forces. Lascy voyant ce mouvement, appuya à droite vers Zinna; Daun fit faire face en arrière à sa seconde ligne, qui se trouva ainsi opposée à Ziethen, et dirigea sur lui un feu très-vif de toutes les batteries, auquel les Prussiens répondirent, jusqu'à trois heures.

Lorsque Ziethen s'aperçut que le feu du roi diminuait et s'éloignait, il résolut de marcher par sa gauche au-delà de Siptitz pour communiquer avec lui. Les colonnes étant vis-à-vis de ce village, le général ordonna au régiment de Dierke, d'attaquer un petit retranchement qui couvrait le moulin à vent; il fut emporté, mais les Autrichiens s'étant établis derrière le village, ce succès fut sans résultat. La brigade Saldern tenta, plus à gauche, de passer le taillis et de s'emparer des hauteurs couvertes de vignes; mais la résistance des Autrichiens et les obstacles du terrain rendirent tous ses efforts inutiles.

Ziethen prolongeait le mouvement à gauche, quand le colonel Mollendorf s'aperçut que l'en-

nemi n'avait point occupé la digue qui sépare les deux étangs, et que les hauteurs en face se trouvaient dégarnies. Il était cinq heures; Daun avait en effet tiré des renforts de ce point, pour soutenir la droite que le roi menaçait de nouveau avec les restes de la brigade Butzke et le régiment de Vieux-Schenkendorf, comme nous l'avons déjà dit. Le général Saldern forma alors deux bataillons en colonne double, par le flanc droit et le flanc gauche, leur fit passer vivement la digue, gravir les hauteurs, et marcher sur Siptitz, où il les suivit avec le reste de ses troupes.

Ziethen fit ensuite passer tout son corps en partie par la digue, en partie par le taillis à gauche de Siptitz : quelques corps autrichiens reparurent pour s'opposer à cette opération, et causèrent même une perte sensible aux deux bataillons que nous venons de citer; mais ils furent enfin chassés. Ce combat se prolongea fort avant dans la nuit; il en résulta un peu de confusion, et quelques bataillons prussiens tirèrent sur les leurs. La brigade Saldern résista à tous les efforts de Lascy pour reprendre le village et la hauteur de Siptitz; d'un autre côté, le général Ziethen se liant au corps du roi, et aux 5 bataillons de la réserve, termina ainsi la journée. Ces troupes formant environ 28 bataillons, étaient en bon état, rangées sur la position qui était la clef du champ de bataille; outre cela, on reforma, pen-

dant la nuit, environ 10 bataillons avec les débris de l'aile gauche; de manière qu'on aurait pu renouveler l'affaire le lendemain avec succès.

En face de ces troupes, se trouvaient les régimens autrichiens de Lorraine, Mercy, Botta et Staremberg : le corps de Lascy avait en quelque sorte changé de front, et avancé vers Siptitz; le reste de l'armée était en désordre, et avait considérablement souffert.

Daun, quoique blessé, ne quitta que fort tard le champ de bataille, pour se faire transporter à Torgau, et laissa le commandement au général Odonell. Lorsque le maréchal apprit à neuf heures l'occupation des hauteurs de Siptitz par Ziethen, il réunit ses lieutenans-généraux, et leur demanda des détails; les renseignemens qu'il en reçut, lui donnant à craindre pour les suites d'une nouvelle bataille, il ordonna de repasser l'Elbe après minuit, ce qui s'effectua dans le plus grand silence et avec tant d'ordre, que l'armée prussienne ne s'en aperçut point. Le corps de Lascy longea la rive gauche de l'Elbe jusqu'à Loswig, d'où il se dirigea sur Dresde.

Cette journée fut remarquable par les scènes singulières qu'occasionna le désordre des deux armées dans la nuit. Le champ de bataille était semé de pelotons égarés; l'escorte qui accompagna le roi à Elsnig, donna sur un bataillon de Croates appartenant au corps de Ried, et l'enleva

presqu'en entier; un instant après, elle tomba encore au milieu des carabiniers autrichiens. Cette seconde troupe fut chargée, prise ou dispersée. Toute la nuit on entendit un tiraillement occasionné par des scènes semblables; on a même avancé que des bataillons ignorant l'issue du combat et s'étant reconnus à leurs feux, convinrent que celui dont l'armée aurait été battue, se rendrait prisonnier, lorsqu'il en aurait la certitude, au point du jour.

Enfin ce moment si désiré arriva; le roi était déjà revenu à son armée; on eut la satisfaction de voir que l'armée autrichienne avait cédé le champ de bataille : mais le jour en découvrit toute l'horreur; les cris des malheureux baignés dans leur sang et mourant de froid, étouffèrent bientôt tous les sentimens d'orgueil qu'inspirait la victoire. Le roi campa à dix heures, la droite à Siptitz, la gauche à Neiden. Hulsen fut détaché avec 10 bataillons et 25 escadrons sur Torgau, qu'il occupa sans coup férir.

On séjourna le 5 novembre.

Tel fut le résultat de la célèbre et sanglante journée de Torgau. Les Autrichiens y perdirent environ 11 mille tués ou blessés, 8 mille prisonniers et 45 pièces de canon. La perte des Prussiens fut égale en tués et blessés; ils eurent 4 mille prisonniers.

L'armée impériale se retira par la rive droite

de l'Elbe, repassa, le 8, sur la gauche, où elle joignit Lascy, se fit renforcer par le corps de Maquire, qui était à l'armée des Cercles, et vint prendre son camp favori du val de Plauen.

Le roi la suivit de près, et vint, le 12, à Grumbach et à Reitsch. Le général Queiss passa l'Elbe sur un pont à Meissen, et se porta avec 9 bataillons et 8 escadrons à Tschaila, en face du corps de Beck. Le prince de Wurtemberg partit avec 8 bataillons et 5 escadrons, pour arrêter les courses des Cosaques dans la Nouvelle-Marche.

Pendant que ceci se passait, l'armée des Cercles s'était successivement retirée, le 7 novembre, sur Chemnitz. Le roi détacha contre elle le général Hulsen, ce qui la détermina à se retirer, vers la fin du mois, derrière la Saale, où elle entra en quartiers d'hiver.

Les deux grandes armées, après s'être observées jusqu'à cette époque, conclurent enfin, le 11 décembre, un armistice pour prendre de bons cantonnemens. Ainsi, à l'exception d'une petite partie des environs de Dresde, le roi recouvra toute la Saxe, et eut l'espoir de recommencer une campagne avec succès.

Nous avons dit que Laudon menaçait Kosel, et que le roi avait détaché Goltz avec un corps assez nombreux pour sauver cette place et couvrir cette province. Ce général arriva, le 25 octobre, aux environs de Glogau : Laudon instruit

de son approche, bombarda vivement, mais inutilement Kosel, en leva le siége le 30; évacua la Silésie vers le milieu du mois de novembre, et prit ensuite des quartiers d'hiver.

Tandis que toutes ces choses se passaient, les Russes cantonnaient toujours dans la Nouvelle-Marche et une partie de la Poméranie. Le général Tottleben, avec ses Cosaques, passa même l'Oder, et vint ravager la Marche-Ukeraine. Werner arriva à la fin d'octobre, et le força à repasser ce fleuve. Le maréchal Butturlin vint enfin, le 6 novembre, remplacer Soltikof, dont la santé n'était pas encore rétablie; il jugea, après la nouvelle de la bataille de Torgau, qu'il était impossible de se maintenir dans ce pays, d'ailleurs dévasté, et prit le parti de ramener l'armée en Pologne, laissant Tottleben en Poméranie avec ses troupes légères; mais lorsque le duc de Wurtemberg y fut arrivé de l'armée du roi, avec le détachement dont nous avons parlé, et qu'il se fut réuni à Werner, les partisans ennemis furent forcés à se retirer avec quelque perte.

Le prince se dirigea alors par Prenzlow sur le Mecklenbourg, où il prit ses cantonnemens.

Telle fut l'issue d'une campagne où Frédéric, sur le point de tout perdre, reconquit non-seulement tous ses états, mais encore une partie de la Saxe par ses habiles manœuvres. Dès-lors il eut pour lever des hommes, les payer et les ap-

provisionner, les mêmes ressources qu'au commencement de la guerre. Le moral de son armée ébranlé par dix-huit mois de revers, fut retrempé par deux victoires, et devint garant de nouveaux succès.

CHAPITRE XXVI.

Observations sur la campagne de 1760.

La guerre se composant de trois combinaisons, sa théorie peut être divisée en trois branches, qui ont chacune leurs principes; d'où il suit que l'heureuse application des maximes de ces trois combinaisons réunies, constitue une bonne opération.

La première, de ces combinaisons, est *l'art d'embrasser les lignes d'opérations de la manière la plus avantageuse*, qu'on nomme improprement *plan de campagne.* Je ne vois pas en effet ce que l'on entend par cette dernière définition, car il est impossible dans un plan général d'opérations, de prévoir au-delà du second mouvement.

La deuxième, est *l'art de porter ses masses le plus rapidement possible au point décisif de la ligne d'opérations primitive ou accidentelle;* c'est ce qu'on entend ordinairement sous la dénomination de *stratégie*, qui n'est que le moyen d'exécution.

La troisième, est *l'art de combiner l'emploi simultané de ses masses sur le point important d'un champ de bataille.* C'est celui *du combat*, que

plusieurs auteurs ont appelé *ordre de bataille*, et que d'autres ont présenté sous le nom de *tactique*.

On voit par l'exposé de ces combinaisons, qu'un général peut avoir le talent d'en appliquer une, sans réussir dans l'emploi des deux autres. Jusqu'à Frédéric, on n'avait guère connu que la dernière : des systèmes, des préjugés, contribuèrent à les laisser dans l'oubli. Frédéric, lui-même, ne put en secouer le joug. S'il manœuvra avec habileté à Hohenfriedberg, à Soor; s'il commanda l'admiration à Rosbach, à Leuthen, à Kunersdorf; s'il déploya enfin un grand caractère dans presque toutes les circonstances de sa vie, on ne saurait disconvenir qu'il n'y eût au moins de l'exagération à le présenter aux yeux de ses contemporains, comme le plus profond tacticien et le plus habile homme de guerre qui ait existé. En effet, il ne fit faire que de faibles progrès à l'art; et s'il en perfectionna la seconde partie, l'histoire de ses campagnes prouve qu'il méconnut entièrement la première. Il porta quelquefois, il est vrai, sa plus grande masse aux points décisifs; mais il ne sut jamais embrasser sa ligne d'opérations, de manière à mettre toutes les chances favorables de son côté.

On se convaincra de la vérité de ces assertions, en se rappelant ce que nous avons déjà dit des avantages que possédait le roi, en occupant

avec une masse suffisante, une ligne centrale contre des armées isolées, qui n'opéraient que successivement à trois ou quatre mois d'intervalle, et dont les chefs irrésolus et pusillanimes, n'étaient jamais d'accord. Quinze mois de revers ne lui apprirent cependant pas, que c'était une faute majeure de passer dans l'inaction les six mois les plus favorables, au lieu d'écraser l'armée qu'il avait devant lui, quand les autres étaient à cent lieues, en quartiers d'hiver. Et depuis la première campagne, jusqu'à la dernière, il ne débuta jamais par un mouvement hardi et vigoureux, pour frapper le coup qui lui offrait les plus belles chances de succès.

Ce reproche, que nous lui avons fait pour la campagne de 1759, est encore plus fondé au commencement de celle de 1760. Le roi avait été accablé à Kunersdorf et à Maxen; il devait s'attendre que les coalisés chercheraient à opérer de concert, et peut-être même à se réunir en-deçà de l'Oder, comme ils avaient déjà tenté de le faire avant ses désastres. Les renforts portés au corps de Laudon donnaient la mesure de ce que l'ennemi entreprendrait sur cette ligne, le seul moyen de le prévenir était de profiter du morcellement des Autrichiens pour rassembler son armée, celle du prince Henri, et le corps de Fouquet, entre Daun et Laudon, d'accabler avec la rapidité de l'éclair celui des deux qui lui offrirait

les chances les plus favorables, de pousser ensuite l'autre assez loin pour n'avoir rien à en craindre le reste de la campagne, afin de venir tenir tête à Soltikof sur la Wartha. Le système suivi par les généraux russes dans les trois campagnes précédentes, indiquait assez qu'ils n'eussent jamais dépassé Posen, si les armées autrichiennes avaient essuyé un grand échec avant d'avoir levé leurs cantonnemens.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit à cet égard au chapitre XX; j'observerai seulement, que les circonstances l'exigeaient d'autant plus impérieusement dans cette dernière campagne, qu'on ne pouvait espérer de succès que par une conduite vigoureuse, et qu'il était dangereux de laisser aux ennemis le temps de concerter leur réunion et la mise en action de toutes leurs forces : sous un autre rapport, l'occasion semblait encore plus propice, car les troupes autrichiennes se trouvaient partagées sur une ligne double, et qu'elles ne l'étaient pas en 1759.

Par suite du système sur lequel reposent toutes mes observations, je crois donc que Frédéric aurait dû donner à ses trois corps une direction rapide et concentrique sur Lobau ou Zittau, pour opérer ensuite, suivant les circonstances, contre celui des corps autrichiens qu'il eût été bientôt en mesure d'accabler et de couper de ses frontières. J'ai entendu Napoléon dire, à Varsovie, qu'il

ne connaissait que trois choses à la guerre : *faire dix lieues par jour, combattre, et cantonner ensuite.* Cette grande vérité, appliquée à la position du roi, montre l'inconcevable négligence de ce prince sous son véritable jour, et permet de calculer le fruit qu'aurait obtenu l'application du système moderne en pareille occurrence. En se rappelant, par exemple, que les mêmes troupes, dont l'attitude menaçante en Bavière et en Souabe contenait l'Autriche à la fin de septembre 1806, entrèrent victorieuses à Berlin un mois après, on pourra juger si Frédéric eut vingt fois le temps et les occasions de se débarrasser des Autrichiens, dans les six mois qui s'écoulèrent chaque année avant que leurs alliés parussent sur la scène. Je ne veux pas dire par-là que le roi aurait dû faire la guerre d'invasion au loin; il se trouvait, depuis 1757, dans une position qui le lui défendait, ainsi que je l'ai observé dans le chapitre XIV; mais c'était une raison de plus pour profiter de sa position centrale afin de se débarrasser du plus importun de ses ennemis, pendant qu'il avait les moyens de le faire avec toutes les chances de succès. Quels que soient les motifs allégués pour sa justification, on l'excusera difficilement de n'avoir pas livré bataille aux Autrichiens tandis que les Russes cantonnaient encore derrière la Vistule, et d'avoir accepté le combat à Torgau lorsqu'ils étaient sur le théâtre de la guerre, éloignés

de quelques marches seulement : il commit la même faute à Kunersdorf, quand Daun pouvait aisément se joindre à Soltikof.

Mais s'il n'est pas exempt de reproches dans ces combinaisons, que dira-t-on de sa conduite dans l'affaire de Fouquet? On se rappelle que, durant les mois d'avril et de mai, ce général cantonnait vers Landshut et le prince Henri sur le Bober, entre Lowenberg et Sagan, au moment où Laudon renforcé se préparait à entrer en campagne. Comment le roi laissa-t-il 30 mille hommes sur le Bober, afin d'observer une armée dispersée derrière la Vistule et à laquelle il fallait trois mois et demi avant d'arriver à Posen? quatre jours suffisaient au prince pour se joindre à Fouquet et mettre Laudon hors de cause pour toute la campagne. Je renvoie encore une fois mes lecteurs aux affaires de Lonato et de Castiglione, à celles de Roveredo et de Bassano; elles démontreront ce que peuvent l'initiative et la rapidité des mouvemens, jointes à l'emploi successif d'une masse contre des corps isolés; ces exemples valent les plus longs argumens; ils prouveront si mon reproche est fondé (1).

---

(1) Abensberg, Eckmuhl et Ratisbonne nous ont fourni depuis des preuves plus frappantes encore : il faut souhaiter qu'elles ne soient pas perdues pour l'art comme celles qui les ont précédées.

Cependant les Prussiens firent l'inverse de ce qu'ils devaient; Laudon manœuvrait depuis treize jours contre Fouquet, lorsque le prince Henri se mit en marche; on croira, peut-être, que c'était pour aller accabler le général autrichien et le punir de ses démonstrations offensives; pas du du tout : c'était pour s'éloigner davantage de l'infortuné Fouquet, afin d'observer, de Landsberg, une armée russe qui ne se rassembla à Posen que cinq semaines après.

L'inaction de Frédéric aux environs de Dresde est aussi inconcevable que son entreprise sur cette ville. Comment espéra-t-il assiéger tranquillement une place qui avait 16 mille hommes de garnison, en présence d'une armée supérieure à la sienne? Pour cela, il fallait une grande bataille, et il eût été fort dangereux d'en livrer une sous le canon de Dresde. De plus, en la gagnant, on n'avançait pas les affaires, puisque la réunion de Laudon avec les Russes en Silésie, aurait bientôt fait payer cher la victoire. Une défaite, au contraire, entraînait la perte de la Silésie et de la Saxe, pour ne pas dire plus.

L'armée qu'il importait avant tout de détruire était celle de Laudon; c'était contre elle que les Prussiens devaient agir de concert; qu'il fallait frapper un coup décisif; car une fois ruinée, les Russes restaient sur la Wartha et les Autrichiens

sur l'Elbe. Mais, pour obtenir ce beau résultat, il fallait des marches rapides et combinées entre les trois corps d'armée du roi, afin que Daun nè pût manœuvrer pour empêcher leur jonction. Si le maréchal fût resté sur l'Elbe, l'opération se trouvait assurée; s il avait suivi Frédéric, celui-ci, qui se dirigeait concentriquement vers ses autres masses, les eût réunies pour lui livrer bataille avec une telle supériorité que la victoire ne pouvait être douteuse. Or, les suites d'une victoire remportée sur une armée en marche, éloignée de sa base d'opérations, sont incalculables; elles auraient dans celle-ci forcé Laudon à quitter la Silésie, et les Russes seraient certainement restés sur la Wartha. Ce système présentait un autre avantage : Daun, pour suivre la marche rapide et concentrique du roi, n'aurait pu séjourner, ni s'établir à loisir dans des camps inattaquables; ainsi il eût été facile de le contraindre à accepter bataille ou à tout abandonner.

Le roi voulut bien ensuite faire une opération à peu près semblable lorsqu'il se porta en Silésie; mais quelle différence, il y avait alors 60 mille Russes dans cette province! quoique exécutée dans un moment peu opportun, je dirais même dangereux, elle le tira cependant d'embarras; trois mois plutôt, elle aurait eu des résultats bien plus brillans, sans exposer aux mêmes dan-

gers, car alors les Russes étaient à cent lieues de cette province.

Tempelhof a prétendu que l'intérêt du roi exigeait d'attirer Daun en Silésie; mais ne confondons pas les époques : cette opération eût été fort bonne au commencement de la campagne, quand les Russes ne se trouvaient pas sur l'Oder; après leur arrivée, elle eût été dangereuse. Sans doute, il convenait à Frédéric de se lier avec l'armée de son frère pour former une masse centrale; mais il n'entra jamais dans ses convenances, que l'ennemi manœuvrât dans le même sens; ce qui pouvait arriver de plus heureux au roi était que Daun restant en Saxe, lui laissât opérer cette concentration sans le serrer de trop près. Au reste, le général prussien qui prétend que le duc de Brunswick ne s'est pas opposé, en 1792, à la réunion de Kellermann et de Dumouriez, *afin de les battre en même temps*, paraît avoir calqué son raisonnement erroné sur celui-ci.

Tempelhof a aussi admiré les premières manœuvres du roi; nous avons déjà observé qu'il n'en connaît pas le véritable but, puisqu'il les rapporte tantôt à une marche en Silésie, tantôt au siége de Dresde. Dans le fait, il me paraît que ces manœuvres ne marquaient que de l'irrésolution : on n'y trouve aucun indice caractéristique d'un plan vastement conçu; ce qui vient

à l'appui de cette assertion, c'est qu'il n'y avait aucun préparatif réellement ordonné pour le siége de Dresde, avant le commencement de juillet.

Après avoir reproché à Frédéric la manière dont il embrassa la ligne générale d'opérations et le mauvais emploi de sa masse sur les points décisifs, il faut lui rendre la justice qu'il mérite, pour l'exécution de quelques opérations partielles de cette campagne. Sa résolution de rétablir une ligne intérieure avec le prince Henri, et de se réunir au besoin à lui, pour frapper un coup décisif, est surtout digne d'éloges : c'était exécuter dans une circonstance critique, ce qu'il eût pu faire plutôt sans danger; mais enfin c'était le seul parti convenable, et Daun n'y mit aucun obstacle. Frédéric montra une grande habileté dans les marches du 9 au 13 août sur la Katzbach; je lui reprocherai seulement d'avoir perdu une marche en séjournant inutilement le 8 août, à Buntzlau : on sait maintenant qu'il est facile de marcher sept à huit jours consécutifs, et il importait assez de gagner une journée sur Daun, pour supprimer ce séjour.

La marche de nuit, qu'il exécuta à Lignitz, pour sortir d'embarras, est un des mouvemens les mieux combinés de ses campagnes; il devait nécessairement lui réussir : un critique sévère lui reprocherait peut-être d'avoir d'abord engagé

trop peu de troupes contre Laudon, au lieu de profiter de l'absence de Daun pour décider les premières attaques, en y employant une partie des forces inutiles de sa droite, qui faisaient face à Pfaffendorf: mais il est excusable, parce qu'il fut presque surpris; néanmoins cette faute pouvait être irréparable, car Laudon aurait pu se maintenir jusqu'à l'arrivée de Daun, et alors la position du roi eût été désespérée. C'était du premier moment que tout dépendait; Frédéric avait trop de coup-d'œil pour ne pas le sentir, et on ne conçoit pas comment il ne se décida pas sur-le-champ à jeter sa plus forte masse sur le corps qui le menaçait. Au reste, ce monarque, assoupi à son feu de bivouac, réveillé par le major Hund, qui lui apprend que l'ennemi est à 400 pas de lui, commande une juste admiration, par son sang-froid, et l'à-propos des ordres qu'il donna. Ce trait est un des plus beaux de sa vie.

La bataille de Lignitz offre un grand rapprochement avec les opérations de Bonaparte, lorsqu'il assiégeait Mantoue, et que Wurmser, débouchant en même temps sur Véronne et sur Brescia, voulait envelopper l'armée française : la seule différence qui existe, c'est que Bonaparte combina son mouvement rapide sur les deux parties isolées, et que Frédéric surpris n'eut point l'initiative de la combinaison (1).

(1) L'affaire de Lignitz offre encore plus de ressemblance avec les

Le roi lié avec le prince Henri, eût pu réparer en un instant, par sa jonction avec lui, toutes les fautes de la campagne ; cette opération valait une victoire, et néanmoins il n'y songea pas. Les Russes ayant commencé à s'éloigner, Frédéric chercha à pousser Daun; cela était fort bien, il convenait qu'ils prissent une direction divergente si prononcée, que tout accord dans leurs opérations devînt impossible : mais pour cela, il fallait risquer une bataille. Les circonstances étaient plus impérieuses qu'à Torgau, et beaucoup plus avantageuses; le roi avait pour lui, sur ce point, toutes les places et la ligne de l'Oder; en Saxe, au contraire, il n'avait rien entre Dresde et Berlin, et la première ville était entre les mains des Autrichiens. Les Prussiens pouvaient réunir 70 bataillons et 120 escadrons, et tomber sur Daun à Domanze, le 30 août, au lieu de marcher sur Schweidnitz. Jamais le roi n'eut une plus belle armée; la victoire de Lignitz lui avait rendu toute sa force morale; en cas d'échec, on ne perdait rien, puisqu'on pouvait se reformer sous la protection de huit places fortes; un demi-succès aurait donné de plus grands résultats qu'une victoire

batailles qui ont eu lieu, depuis que ceci a été écrit, à Abensberg et à Eckmuhl ; on y a vu la défaite successive de parties isolées par une masse intérieure.

complète à Torgau. Enfin, sortait-on victorieux de la lutte? Daun, rejeté dans les défilés de la Bohême, sans autre retraite que Prague, ou Kœnigsgratz, perdait la moitié de son armée. Les Russes avaient déjà prouvé, qu'un revers essuyé par leurs alliés les eût ramenés sur la Vistule.

Je n'ai pas saisi le but des marches et contremarches de Frédéric, lorsqu'il voulut rejeter Daun en Haute-Silésie; il fallait, comme je viens de le dire, l'attaquer à Domanze, en masquant le Zoptenberg. Puisque le roi jugea préférable de menacer ses communications, la marche pour tourner le Zoptenberg par Langenseifersdorf était fort bien, mais les suivantes ne sont pas faciles à motiver. Frédéric cherchant à menacer les communications des Autrichiens avec la Bohême, devait manœuvrer par sa gauche, afin de s'établir sur leur extrême droite : de Pulsen, il pouvait en une marche se porter sur Hohengiersdorf, et s'appuyer à Schweidnitz; alors la position de Daun étendue jusqu'à Hohenfriedberg, eût pu être attaquée avec succès à Bogendorf, et le voisinage de Schweidnitz offrait des avantages d'autant plus précieux pour combattre, que le champ de bataille se trouvait en liaison avec les places de Brieg, Neiss et Breslau.

Le mouvement que le roi fit sur Buntzelwitz, son séjour dans ce camp, et la marche par Strigau sur Reichenau, en débordant la gauche des Au-

trichiens, sont des opérations dont Tempelhof s'est plu à exagérer le mérite : si le but de Frédéric était de gagner les communications de son adversaire, par Landshut, pourquoi consumer alors treize jours dans deux camps? D'ailleurs, il n'eût rien gagné à cela, le maréchal ayant une communication directe et naturelle avec la Bohême, par Friedland, Braunau, Glatz ou Politz; enfin, en se postant à Landshut, entre Daun et la Bohême, le roi aurait couru de grands risques, si le général autrichien l'avait attaqué; en effet sans dépôts, sans communications, le moindre échec l'eût acculé aux défilés du Riesengebirge, tandis qu'il ne pouvait faire aucun mal aux Autrichiens : le gain ne valait pas la mise au jeu. En opérant de Pulzen sur Hohengiersdorf, et en attaquant les Autrichiens à Bogendorf, le 1er ou le 2 septembre, Frédéric, au contraire, pouvait faire son effort par la gauche, de manière à gagner Freybourg, à mesure des progrès des attaques; il se serait ainsi établi sur la route de Glatz à Hohengiersdorf, et sur celle de Landshut à Freybourg. Notez bien qu'après avoir perdu quinze jours, il fut contraint d'en revenir à cette marche sur Hohengiersdorf; mais alors les affaires avaient changé de face, les Autrichiens s'étaient resserrés dans une position redoutable qui assurait leurs communications.

Enfin me voici arrivé aux observations sur la bataille de Torgau.

Je ne reviendrai plus sur la question déjà discutée de savoir si Frédéric eut tort de livrer cette bataille. Il est de fait que, par la position redoutable où se trouvait l'ennemi, il avait peu à espérer et tout à craindre; il devait donc différer l'attaque jusqu'au milieu de novembre; alors, si Daun avait persisté dans sa résolution, il fallait bien l'empêcher de passer l'hiver en Saxe. J'examinerai donc seulement les dispositions du combat.

D'après les définitions que nous avons données au commencement de ce chapitre, les meilleures dispositions d'une bataille sont *celles qui ont mis en action, au même instant et au point décisif, toutes les masses présentes, à l'exception neanmoins de celles qui doivent servir de réserve.* Selon ce principe, toutes les doubles attaques qui s'exécutent par des mouvemens étendus, et sur une multitude de points, me paraissent dangereuses; et si elles réussissent c'est que l'ennemi leur oppose de mauvaises manœuvres, ou que toutes les circonstances se réunissent pour opérer un miracle; comme ce cas est rare, on fera fort bien de les éviter, car leurs suites sont presque toujours funestes.

En lisant la relation de la bataille de Torgau,

on trouvera à chaque ligne la vérité de ces assertions.

Au premier coup-d'œil, on voit que la position de Daun n'était attaquable que par le bois et du côté de Neiden, entre le village et la forêt, c'est-à-dire, vers le crochet formé par la ligne autrichienne : en s'établissant donc en masse sur ce point, on gagnait le champ de bataille; mais ce n'était pas une chose facile à exécuter (1).

1° On ne pouvait y arriver que par des défilés, et sous le feu de batteries formidables.

2° En formant une seule attaque, la tête de la colonne eût été écrasée avant que le reste des troupes eût été à même de prendre part à l'action.

3° En opérant sur deux ou plusieurs points, on risquait de ne pas agir simultanément, et l'on s'exposait à tous les inconvéniens des attaques doubles.

Il est permis de douter que Frédéric ait fait tout ce qu'il fallait pour établir sa ligne sur le

---

(1) Le point stratégique le plus avantageux était bien celui entre Zinna et le grand étang; la réussite d'une attaque, sur ce point, aurait peut-être fait tomber Torgau et les ponts de l'Elbe au pouvoir des Prussiens, qui se trouvaient déjà avant la bataille sur les communications de Daun : l'armée autrichienne aurait couru risque d'une ruine complète; mais cette attaque aurait placé l'armée de Frédéric entre celle de Daun et le grand étang qui eût empêché les colonnes prussiennes de se mouvoir, et ne leur aurait laissé, en cas d'échec, qu'un gouffre où elles seraient venues se précipiter.

point mentionné; le sort le favorisa beaucoup ; nous allons démontrer cette vérité.

Pour bien juger ses combinaisons, il faudrait connaître les instructions réelles qu'il donna à Ziethen; mais si les premiers mouvemens de celui-ci ont été faits en exécution des ordres du roi, il n'est pas vraisemblable que le monarque ait voulu réunir ses troupes sur les hauteurs de Siptitz, comme cela eut lieu dans le fait; car Ziethen n'en prenait guère la route en allant se déployer vers le grand étang. Il est bien plus naturel de penser que Frédéric, ayant avec lui autant de forces qu'il le jugeait nécessaire pour décider la bataille, avait posté Ziethen sur ce point, pour tenter un coup de main sur Torgau, et ruiner entièrement l'armée ennemie, en la faisant charger dans sa retraite par 52 escadrons, dans le terrain uni qui sépare la ville du Rhorgraben : car dans une supposition contraire, la position de Ziethen n'avait aucun but raisonnable. Aussi long-temps que les Autrichiens tenaient les hauteurs en forces, le corps de ce général, contraint à rester derrière le ravin, doit être considéré comme une masse non agissante, et c'eût été dans tous les cas, une grande faute que de lui faire jouer ce rôle.

Si Ziethen devait attaquer à gauche de Siptitz, il fit une parade maladroite en venant se déployer vers le grand étang, parce que le mouvement qu'il exécuta ensuite par sa gauche, fut fait en

vue de l'ennemi, qui lui en opposa un semblable, et qui porta ses plus grandes forces entre Zinna et Siptitz; d'ailleurs, il en résulta que son attaque fut retardée de trois heures.

Pour bien atteindre le but qu'on se proposait, il aurait fallu porter quelques escadrons avec du canon dans la position, afin de faire prendre le change au corps de Lascy, et de le tenir un peu en échec, entre l'étang et Torgau; le reste de l'aile de Ziethen devait alors filer entre Groswig et Siptitz, pour opérer, le long de la forêt, le même effort que Frédéric y faisait du côté de Neiden: c'était le seul moyen d'établir unité d'action ou d'effet entre les deux attaques, et je suis persuadé que l'affaire n'eût pas été long-temps douteuse.

Il n'exista, au contraire, aucun concert dans les attaques, comme on le voit facilement par la relation: la précipitation de la première tentative des grenadiers en fut une des principales causes. Dans l'état où se trouvaient les affaires, il n'y avait aucun inconvénient à ce que Ziethen canonnât et commençât l'action une demi-heure avant le roi; il lui fallait au moins ce temps pour être pleinement engagé. Frédéric devait donc attendre l'arrivée de ses colonnes d'infanterie, plutôt que de faire écraser ses grenadiers seuls; car s'il n'eût pas débouché aussi inconsidérément, il se fût bientôt convaincu que cette première canonnade

de Ziethen ne durerait pas long-temps, et ne pouvait être qu'une affaire de poste. Cette résolution, d'attendre au moins un instant, aurait pu changer la face des affaires; car le roi alors ne se serait pas engagé partiellement et successivement, comme il le fit pour réparer sa première faute.

D'après ce qu'on vient de lire, et même d'après les termes de la relation de Tempelhof, il parait que Ziethen n'avait pas ordre de se lier au roi; *car il prit sur lui d'en faire l'essai lorsqu'il entendit le feu s'éloigner;* alors les combinaisons de Frédéric étaient dangereuses : Ziethen, par ce seul mouvement, sauva l'armée prussienne, et lui donna la victoire.

Enfin, si le roi ne fut pas dans son plan de bataille le tacticien inimitable qu'on nous a dépeint, il faut néanmoins lui rendre justice, il déploya un courage admirable, et sa grande ame ne parut jamais avec plus d'éclat; le sang-froid et la persévérance avec lesquels il sut maintenir les débris de son armée jusqu'à l'arrivée de Ziethen, sont d'un héros. Il courut de grands dangers personnellement, et l'on assure que dans cette occasion, il eut la poitrine effleurée d'une balle.

Nous terminerons ces réflexions par un rapprochement entre la bataille de Torgau et celle de Preussich-Eylau, qui offre assez de ressemblance dans ses résultats, quoiqu'il y ait une

grande différence dans les dispositions antérieures et l'ordonnance du combat.

A Eylau comme à Torgau, une division fut engagée seule et accablée. Dans l'une et l'autre de ces batailles, une grande charge de cavalerie rétablit un peu l'équilibre; le concert des attaques se remit vers la fin, et les parties des deux armées victorieuses se lièrent sur le champ de carnage. A Eylau, l'arrivée de Davoust fit le même effet que l'arrivée de la colonne du duc de Holstein, et la marche du maréchal Ney sur Schloditten fit l'effet de celle de Ziethen; l'une et l'autre eurent lieu au déclin du jour, et furent décisives. Dans les deux journées, la lutte fut sanglante, le carnage terrible, et l'artillerie joua un grand rôle; enfin les armées victorieuses restèrent maîtresses du champ de bataille sans le savoir; car les Russes à Eylau, comme les Autrichiens à Torgau, ne le quittèrent que fort avant dans la nuit.

Mais ces batailles diffèrent en bien d'autres points; celle d'Eylau était amenée par un grand mouvement nécessité par celui des Russes sur la Basse-Vistule. Beningsen, en prenant une ligne d'opérations resserrée entre la mer et l'armée française, risquait par une manœuvre de celle-ci contre sa gauche, d'être jeté sur Elbing, et se mit dans l'alternative de se faire jour ou de capituler. Il s'en tira avec courage et honneur, mais

par la prise fortuite du plan de son adversaire adressé au prince de Ponte-Corvo.

Frédéric ne cherchait pas un aussi grand résultat; il voulait déloger Daun avec le moins de risque possible. Le roi fut la partie assaillante, et le général français, au contraire, fut surpris dans un mouvement. Frédéric pouvait éviter l'engagement successif et partiel de ses forces, tandis qu'il l'ordonna lui-même. Napoléon, attaqué pendant que les corps de Ney et de Davoust étaient en marche, prit toutes les mesures pour rétablir l'unité d'action; il avait, dès le matin, renvoyé un aide-de-camp du maréchal Ney, pour lui donner l'ordre de se rabattre sur sa droite, afin de venir se lier à la gauche de l'armée. Lorsque le corps d'Augereau eut été accablé par des forces supérieures, Napoléon réussit, par le sang-froid et le courage qu'il déploya, ainsi que par ses bonnes dispositions, à soutenir le combat avec très-peu de forces agissantes. Il passa ainsi le moment critique, et gagna le temps d'attendre l'engagement du maréchal Davoust. Frédéric, au contraire, après la destruction de ses grenadiers, persista dans ses engagemens partiels; il ne prit aucune mesure efficace pour réunir ses efforts, et le hasard seul amena Ziethen à son secours.

Enfin, si le maréchal Ney n'arriva pas plutôt que Ziethen, il n'y eut aucune faute de la part de Napoléon : l'aide-de-camp qui avait été envoyé

s'était égaré, et arriva fort tard, lorsque le maréchal, voyant la lueur des coups de canon, et ne les entendant pas, marchait déjà de lui-même pour se lier aux forces agissantes, après avoir été malheureusement forcé d'attendre une brigade qui se trouvait engagée sur la première direction de Creuzbourg. Si l'officier envoyé avait remis l'ordre à temps, le maréchal serait arrivé sur le champ de bataille à deux heures, simultanément avec l'engagement de Davoust; mais il en serait résulté un autre avantage, c'est que le maréchal Ney aurait traversé la direction du corps de Lestocq, qui ne serait point arrivé au soutien; ainsi, l'ennemi aurait eu 15 mille hommes de moins, lorsque 40 mille hommes frais, des deux corps susdits, seraient entrés en action.

Au reste ces deux sanglantes journées prouvent également combien le succès d'une attaque est douteux, lorsqu'elle est dirigée sur le front et le centre d'un ennemi bien concentré; en supposant même qu'on remporte la victoire, on l'achète toujours trop cher pour en profiter. Autant il convient d'adopter le système de forcer le centre d'une armée divisée, autant il faut l'éviter quand ses forces sont rassemblées : car si l'ennemi n'est pas réuni, le centre devient alors la partie faible; en l'occupant on sépare et accable isolément les divisions qui ne peuvent ni se rejoindre ni concerter un effort. Dans une armée

en ligne serrée le centre est, au contraire, le point où se trouvent ordinairement les plus grandes forces, puisqu'on y place le plus souvent les réserves, et qu'il peut en outre être secouru très-promptement des deux ailes, non-seulement par un envoi de leurs forces inutiles, mais encore par un mouvement qu'elles feraient pour se rabattre de droite et de gauche sur l'assaillant.

Aucune bataille ne peut mieux donner une idée de ces vérités que celle de Cannes : Annibal engageant d'abord son centre le replia par une fuite simulée, jusqu'à ce que les Romains eurent dépassé ses ailes, alors celles-ci se rabattant sur eux, tandis que le centre faisait volte-face, les prirent de tous côtés; ils furent accablés de traits, chargés par la cavalerie dans leur déroute, et entièrement détruits. Si les ailes de l'armée d'Annibal se fussent trouvées hors de portée d'attaquer simultanément, on pense bien que l'affaire aurait pris une tournure toute différente.

Il faut donc tirer de là les maximes suivantes :

1° *Lorsqu'on veut suppléer à l'infériorité du nombre en mettant toutes ses forces en action sur un seul point de la ligne ennemie, il faut, si cette ligne est contiguë, que ce point soit aussi éloigné du centre que cela pourra se faire. En effet le centre d'une ligne contiguë peut être immédiatement soutenu par les deux ailes, qui donneraient simultanément avec lui; tandis qu'un point choisi sur*

une des extrémités de la ligne, ne peut être soutenu que très-lentement et successivement par les seules divisions du corps le plus voisin.

2° Une attaque sur le centre ne peut convenir que dans le cas où la ligne de l'ennemi serait trop étendue et occupée par des divisions isolées; alors elle doit réussir par le même principe. Les résultats en sont même beaucoup plus brillans, parce que les corps de l'ennemi se trouvent séparés à une grande distance, et souvent hors d'état de se réunir, tandis que le succès d'une attaque sur les extrémités ne peut procurer un avantage aussi grand que dans quelques circonstances seulement.

Observations sur les opérations des armées combinées.

Je ne m'étendrai pas autant sur les opérations de Daun et de Soltikof; il suffit d'en lire la relation pour y découvrir la mésintelligence, le défaut d'ensemble, l'irrésolution et tout ce qu'il faut enfin pour mal faire la guerre. Le Fabius autrichien qui, au lieu d'attaquer le roi lorsqu'il était devant Dresde, se perchait sur des montagnes, et s'y enterrait sous des retranchemens devant une armée battue depuis vingt mois, et inférieure en nombre, n'est sans doute pas un modèle à proposer à ceux qui veulent apprendre à bien concerter le choix d'une ligne d'opérations, à

l'embrasser de la manière la plus avantageuse, et à porter des masses, par des mouvemens hardis et rapides, sur les points les plus importans de cette ligne.

Quelques parties du plan primitif des alliés étaient bonnes; l'exécution fut pitoyable, comme les projets qui résultèrent ensuite de ces premières dispositions.

Laudon et les Russes devaient réunir 90 mille hommes sur l'Oder: c'était fort bien. Ils ne se réunirent pas, à cause d'un simple mouvement du prince Henri vers Breslau; et rien ne les eût empêchés de le faire en prenant une marche concentrique par la rive gauche, ou, au pis aller, par la rive droite du fleuve. Laudon montra beaucoup de faiblesse en prenant une direction absolument divergente: on ne reconnaît pas là le vainqueur de Landshut, de Belgrade, l'homme que Frédéric craignait tant d'avoir en face.

Le général autrichien vint se réunir avec Daun; cela serait dans le fond revenu au même, si les alliés avaient su tirer parti de leurs avantages et agir de concert. Nous avons dit que les premiers mouvemens du roi auraient dû être de réunir sa masse par une ligne intérieure, et qu'il ne le fit pas. Daun devait profiter de cette faute, et l'attaquer, soit devant Dresde, soit dans sa marche pour la Silésie. Frédéric, isolé, et de plus, éloigné alors de ses deux bases d'opérations, aurait

pu perdre une bataille décisive : je laisse au lecteur à prononcer quelles en eussent été les suites nécessaires.

Dès que Laudon l'eut joint, le maréchal aurait dû sur-le-champ attaquer le roi; il avait deux fois plus de forces qu'il n'en fallait; il tâtonna pendant sept à huit jours, et finit par laisser engager Laudon tout seul à une demi-marche de lui.

Si les alliés avaient voulu concerter un plan hardi et vigoureux, ils auraient dû faire passer l'Oder par l'armée russe à Stadtleubus, du 10 au 12 août; la diriger vivement vers Lignitz pour s'y joindre à Daun, établir ainsi la masse de leurs forces au centre, isoler le roi du prince Henri, et livrer sur-le-champ bataille à l'un d'eux, en l'accablant par une supériorité irrésistible. Le roi surtout pouvait être attaqué avec succès; il n'avait aucun refuge, et peu de munitions. Dresde était au pouvoir de l'ennemi, le chemin de la Silésie lui était fermé; il ne lui serait resté d'asile que Berlin, où on eût encore pu le prévenir en exécutant, dans la bataille même, un mouvement prolongé par la droite. Les alliés avaient un avantage immense pour faire des entreprises grandes et hardies; c'est que leur ligne d'opérations étant divergente, l'une des deux armées pouvait mettre ses communications à découvert pour opérer des mouvemens décisifs; elle aurait tou-

jours trouvé au besoin un point de retraite sur les frontières de son alliée.

Quant à la bataille de Lignitz, Daun avait conçu un assez bon plan, mais il s'y prit mal pour l'exécution; il changea en accessoire la principale attaque, et de l'accessoire fit le principal. Laudon était chargé de prévenir Frédéric et de lui couper la route de Parchewitz : comme le projet du roi était de gagner cette route pour se lier avec son frère, il était clair qu'il ne resterait pas dans son camp de Lignitz, mais qu'il attaquerait Laudon; on devait donc soutenir ce général en se liant avec lui; il était inutile que toute la grande armée demeurât sur le front des Prussiens. Au reste, le général autrichien commit une faute lorsqu'il arriva sur le terrain, et qu'il s'aperçut que Laudon était repoussé, de ne pas marcher sur-le-champ vers Royn sur la Leisebach, pour y prévenir l'armée prussienne; la victoire n'aurait eu aucun résultat, et le roi eût été hors d'état de communiquer avec le prince Henri, car Daun aurait tenu la position centrale, qui lui assurait en même temps les deux routes de Parchewitz, à droite, et de Neumarck, à gauche (1).

(1) Depuis que ce chapitre est écrit, j'ai vu la position de Royn, que j'avais indiquée pour son importance stratégique. Cette position est extrêmement forte; Daun n'aurait pu trouver en Silésie de champ de bataille plus avantageux.

Frédéric étant parvenu, par la bataille de Lignitz, à rétablir une ligne intérieure avec l'armée de son frère, les généraux alliés devaient adopter un tout autre plan d'opérations, et porter un coup terrible à ce prince en transportant le théâtre de la guerre générale au cœur de ses états. La possession de Dresde assurait à Daun celle des deux rives de l'Elbe, et une retraite certaine sur la Bohême. Les alliés pouvaient donc opérer, de concert, un de ces mouvemens dont Napoléon nous a donné de si nombreux exemples : les armées combinées auraient dû marcher vivement et concentriquement, celle des Russes vers Peitz ou Guben, celle de Daun à Lüben, tandis qu'une petite division russe, en descendant la rive droite de l'Oder, se serait portée sur Francfort, simplement pour assurer une communication directe. Cent trente mille hommes, ainsi établis au cœur des états du roi, maîtres dans le fait de Potsdam et de Berlin, eussent bien forcé Frédéric à venir combattre sur ce point désavantageux, et à y jouer son tout, presque sans espoir de succès. En effet, si ce prince avait combattu entre l'Oder et l'armée ennemie, il était perdu sans ressource et jeté sur le fleuve ou sur la Pologne, tandis qu'au besoin, l'ennemi pouvait se retirer sur l'Elbe vers Dresde. Si le roi prenait le parti opposé, et qu'il s'engageât avec l'armée combinée, de manière à la placer entre lui et

l'Oder; elle aurait eu alors sa retraite par Crossen, sur la rive droite de ce fleuve, et une défaite pouvait au contraire accomplir la ruine de Frédéric, car les armées russes et autrichiennes auraient été en possession de tous ses états; il ne lui serait resté aucune retraite que celle sur l'Elbe, et aucune ressource pour lever des hommes et de l'argent. Il n'aurait pas même fallu jusqu'à l'hiver pour parcourir ses états dans toutes les directions, et pour achever la défaite d'une armée sans alliés, sans soutien, sans autre refuge que Magdebourg ou Stettin.

Pour entreprendre des opérations semblables, je sais bien qu'il ne faut pas, comme Tempelhof, compter la quantité de boisseaux de farine et d'avoine nécessaires à une armée aussi nombreuse pendant deux mois, et conclure, comme lui, à l'impossibilité de l'affaire, parce que l'on n'aurait pas tous ces boisseaux à l'avance. Il y avait six ou sept marches à exécuter pour ce mouvement, et le pays pouvait amplement fournir à la subsistance des troupes; l'expédition devait réussir dans huit à dix jours; en cas contraire, on revenait sur Dresde sans aucun danger.

Nous avons vu, dans le cours de la relation, que Tempelhof avait reproché à Daun de s'être laissé tourner au Zoptenberg, au lieu d'étendre sa position un peu plus à droite; il me paraît, comme je l'ai déjà dit, que ce reproche est mal

fondé. Si Frédéric voulait tirer parti de la direction divergente qu'il venait de donner aux opérations de l'ennemi, il fallait qu'il profitât de leur isolement et de la réunion de ses forces, pour assaillir les Autrichiens seuls. Nous avons observé plus haut qu'il aurait eu une belle occasion d'attaquer leur centre vers Domanze, si le maréchal avait étendu sa droite vers Langenpeile et Reichenbach, et sa gauche vers Strigau, comme le dit Tempelhof, plus il aurait porté de forces vers ces deux points, moins il en aurait eu au point décisif. Il importait fort peu à Daun que le roi lui gagnât une de ses communications avec la Bohême par Glatz, il en eût conservé deux autres; d'ailleurs il lui serait resté, outre cela, deux lignes secondaires importantes, desquelles on ne pouvait pas le couper aisément; la première était celle de Dresde et de l'armée des Cercles, la deuxième était celle de l'armée russe par Parchewitz, avec laquelle il eût pu se lier si le roi se fût jeté absolument dans les montagnes, sur l'extrême droite de ses ennemis. Ce que le maréchal avait de mieux à faire, n'était pas de s'étendre, mais bien de se réunir et d'attaquer; il pouvait surtout le faire avec avantage de son camp d'Adelsdorf, lorsque le roi entreprit son mouvement dangereux sur Reichenau. Au lieu de trembler pour une communication dont il n'avait pas be-

soin, et de manœuvrer comme avec des pions, Daun aurait pu marcher vivement aux Prussiens, tandis qu'ils venaient s'engager dans une position aussi hasardée. En manœuvrant un peu par sa droite dans l'action, il pouvait, en cas de succès, jeter Frédéric dans les défilés de la Bohême; l'armée russe, poussant le petit corps de Goltz, et revenant alors sur Breslau pour se lier à Daun, aurait achevé le succès de cette entreprise, à laquelle on ne risquait rien, puisqu'on communiquait avec Friedland et Glatz, d'un côté, et avec Dresde, de l'autre.

En général, la conduite de Daun, dans toutes les opérations de cette campagne, fut la même que celle de la campagne de 1759; on y trouve l'inconcevable lenteur, l'irrésolution, cette faiblesse de caractère que le courage personnel ne remplace jamais. Sa marche, pour suivre Frédéric en Saxe et camper à Torgau, est le mouvement le plus sage qu'il entreprit; mais encore ne fut-il lié à aucunes vues générales, à aucune combinaison avec les armées de ses alliés; il laissa même Laudon en Silésie, avec un corps nombreux, s'occuper d'accessoires inutiles, tandis que son entreprise, si elle eût été soutenue simultanément par Laudon et par les Russes, pouvait décider sur l'Elbe du sort de la monarchie prussienne. Qu'on se rappelle à quoi tint la bataille de Torgau,

et on verra ce qu'il en serait résulté, si Laudon, l'armée des Cercles et les Russes, avaient opéré sur ce point.

L'expédition sur Berlin, que M. de Montalembert présenta comme un chef-d'œuvre, était un pauvre accessoire, surtout dans le moment où les armées prenaient une direction divergente. Les accessoires, ou les diversions, sont surtout des sottises, lorsqu'on a affaire à un grand homme qui ne peut en être dupe, et qui sait en profiter pour décider les grandes questions. Cette expédition eût été fort bonne si, comme nous l'avons déjà dit, on l'avait exécutée par une concentration des armées sur la Sprée; on en eût fait alors l'opération principale, et une opération dirigée sur les points importans. Au reste, la manière dont elle tourna prouve, qu'entreprise plus en grand, elle pouvait parfaitement réussir et procurer d'immenses résultats.

La relation que Tempelhof nous donne de la bataille de Torgau, permet difficilement de juger la conduite de Daun dans l'action; il paraît seulement que l'artillerie fit beaucoup plus d'effet que le bon emploi des troupes. On peut adresser, à cette occasion, au maréchal, le même reproche que l'on a fait au roi, c'est-à-dire qu'il avait de bien plus belles occasions de livrer bataille. Pour en convaincre mes lecteurs, je ferai simplement

le rapprochement de la position respective à différentes époques.

Si Daun avait attaqué le roi à Reichenau, comme nous l'avons dit, il aurait eu bien plus d'avantages.

1° Celui de l'initiative, au moyen duquel il pouvait mettre toutes ses troupes en action, au lieu d'attendre, comme à Torgau, que l'ennemi attaquât sa droite.

2° Il avait de plus, à cette époque, le corps de Laudon, qui resta en Silésie; tandis que le roi avait de moins, les corps de Hulsen et du prince de Wurtemberg, qui ne le joignirent que sur l'Elbe.

3° Frédéric était, à Reichenau, dans une position hasardée, où une bataille perdue l'eût anéanti; c'était alors qu'il fallait profiter des grandes chances. A Torgau, en attendant surtout l'attaque, on ne pouvait que le repousser.

4° Cette opération, exécutée vers Adelsbach, pouvait être plus facilement combinée avec un mouvement des Russes, qui, dans quelques marches, eussent été à même de se lier avec l'armée victorieuse, en poussant ou laissant même de côté le petit corps de 12 mille hommes, qui se trouvait devant eux.

Au lieu de combiner ainsi l'emploi actif et vigoureux de la plus grande force possible, Daun,

pouvant se lier, vers Eulenbourg, avec l'armée des Cercles, négligea même de le faire, et laissa cette armée se retirer sans motif: 30 mille hommes furent ainsi inutiles en cantonnant à trois journées de Torgau, tandis qu'ils auraient pu contribuer à décider la bataille. On n'a pas d'exemple de dispositions plus fautives, plus inconcevables.

Quant à la bataille même, Daun s'y conduisit avec un grand courage; il fit à propos deux charges heureuses; mais, satisfait de garder ses hauteurs, il ne manœuvra point, ne prit aucune de ces dispositions qui font donner à un général le titre de grand capitaine; et s'il avait gagné la bataille, on aurait pu dire que c'était par hasard.

Il me semble également que le maréchal connaissant l'état de l'armée prussienne, aurait pu se dispenser de repasser l'Elbe, venir camper vers Schilda ou Oschatz, attirer à lui l'armée des Cercles, et livrer un nouveau combat. Cette résolution eût été d'autant plus sage, que les Autrichiens avaient une retraite assurée sur Dresde, et que le roi n'était pas disposé à les suivre de près avec une armée abîmée. Dans le cas où ils eussent remporté ici une victoire, il est vraisemblable que Laudon et les Russes auraient eu le temps de marcher concentriquement sur Spremberg, pour venir achever l'établissement d'une masse redoutable au cœur des états prussiens.

Si la bataille presque indécise de Torgau, eut des suites si funestes pour les armées combinées, c'est qu'elles le voulurent bien. Loin de se sauver chacune de leur côté, elles eussent dû perdre deux batailles semblables, et l'armée prussienne eût été détruite. Il semblerait que leurs généraux aient pris plaisir à cette guerre singulière, car ils préférèrent bénévolement donner au roi le temps de bien se refaire pendant l'hiver, afin d'avoir, au printemps, une nouvelle armée à combattre; du moins, il serait difficile d'expliquer cette étonnante manie de prendre tous les ans, pendant six mois, une ligne divergente de cent cinquante lieues, et de passer les six autres mois à tenter une réunion.

En voilà assez sur cette campagne. Je ne reviendrai plus sur les opérations de l'armée française, sur le Weser et le Rhin, dont j'ai observé les fautes principales, dans la relation succincte que j'en ai présentée au chapitre XXI.

CAMPAGNE DE 1761.

CHAPITRE XXVII.

Plan général de campagne ; opérations des Français et de leurs alliés en Westphalie ; observations.

Les puissances belligérantes, fatiguées d'une guerre ruineuse, dont les résultats semblaient problématiques, avaient ouvert un congrès; mais les négociations furent contrariées par la divergence des intérêts, et, pendant qu'elles se traînaient, les préparatifs d'entrée en campagne se continuèrent avec vigueur.

La France redoubla ses efforts; espérant mettre un terme à ses désastres maritimes par une alliance avec l'Espagne, elle employait les argumens que les principes d'une sage politique lui dictaient, pour décider cette puissance à faire cause commune avec elle, se repentant sans doute d'en avoir reconnu trop tard l'utilité. En même temps qu'elle donnait une nouvelle activité à ses chantiers, ses forces de terre furent mises sur un pied formidable : une armée de 80 mille hom-

mes, se rassembla sur le Bas-Rhin, sous les ordres du prince de Soubise, pour assiéger Munster, Lipstadt et d'autres places, tandis que le duc de Broglie, avec 50 ou 60 mille hommes, partant de la ligne du Mein, pénétrerait par Gœttingen dans le pays de Hanovre, et menacerait les communications des alliés.

L'armée des Cercles, devait de la Franconie, venir opérer sur la Saale, afin de lier la droite des Français à la gauche des Autrichiens, qui, sous les ordres de Daun, voulaient conquérir la Saxe.

Laudon commandait en Silésie un corps de 60 mille hommes, qui devait se réunir à la grande armée russe, commandée par Butturlin, et assiéger de concert avec elle les places fortes de cette province, du salut de laquelle dépendait le sort de Frédéric. Un autre corps russe, sous les ordres du comte de Romanzof, devait agir en Poméranie avec les Suédois et assiéger Colberg, pour avoir une base d'opérations plus avantageuse et plus rapprochée.

Nous verrons, par le narré des événemens, jusqu'à quel point ces projets, plus ou moins mal conçus, reçurent leur exécution.

Le duc de Broglie avait mis ses troupes en quartiers d'hiver, entre la Fulde et la Werra, se liant par Gotha avec l'armée des Cercles, qui cantonnait entre Erfurt et les frontières de la Bohême.

Le but de toutes ses combinaisons était de conserver Gœttingen, base des mouvemens offensifs en Westphalie pendant la campagne.

Le mois de janvier se passa en affaires de postes; ces escarmouches n'ayant d'autre objet que l'approvisionnement de Gœttingen, je ne crois pas devoir les rapporter.

Enfin, cette place ayant été ravitaillée, les troupes reprirent des cantonnemens dans les premiers jours de février. Ils furent mal établis, car la masse des forces, qui aurait dû être à la droite en cas d'offensive, se trouvait éparpillée sans but sur tout le front; et la gauche et le centre, opposés à la majeure partie des forces ennemies, se trouvaient dégarnis sans que le point décisif en fût mieux renforcé. Le duc Ferdinand ne laissa pas échapper cette occasion; il demanda au roi de le faire soutenir vers sa gauche par la Thuringe, rassembla ses troupes en peu de jours, et les divisa en trois corps pour tomber sur le centre des Français, et couper leur gauche en la forçant à repasser le Mein.

Le premier de ces corps, commandé par le prince héréditaire, rassemblé sur la droite entre Rhuden et Lipstadt, prit la direction de Fritzlar. Le général Sporken, avec l'aile gauche, se réunit à Duderstedt avec le corps détaché sur la Thuringe par le roi, pour attaquer la droite des cantonnemens français, commandés par le comte de

Stainville. Le gros de l'armée, sous les ordres du duc, se rassembla sur la Dimel, passa cette rivière et se dirigea sur Cassel. Le prince héréditaire se mit en marche, le 9 février, sur deux colonnes : la première, sous les ordres du général Breitenbach, dans la direction de Marbourg; le prince avec l'autre, sur Fritzlar. Cette double entreprise échoua; Breitenbach fut tué le 15, dans l'attaque de Marbourg; le prince héréditaire fut repoussé le 12, par le vicomte de Narbonne à Fritzlar. Le duc, avec le gros de l'armée, passa la Dimel le 11, et cantonna aux environs de Westufeln.

Le maréchal de Broglie, persuadé que ces mouvemens n'avaient d'autre but que de l'inquiéter, ne prit d'abord que des demi-mesures pour s'y opposer; mais lorsqu'il reçut la nouvelle des succès remportés par ses troupes devant Marbourg et Fritzlar, il crut pouvoir conserver sa position, et se borna à la resserrer vers Meldungen. Le comte de Stainville eut ordre de passer la Werra et de venir le joindre, ainsi que les Saxons qui étaient dans le mauvais camp de Langensalza. Cet ordre arriva le 15, au moment où Sporken allait les attaquer; Stainville l'exécuta, sans s'inquiéter de ce que deviendraient ses alliés; le comte de Solms, qui les commandait, n'en ayant au contraire aucune connaissance, s'engagea et fut ainsi forcé à la retraite; elle s'opéra difficile-

ment, la cavalerie du général Sybourg et des alliés entama les Saxons qui perdirent 2 mille hommes, et eurent de la peine à rejoindre Stainville à Eisenach. Le duc de Broglie apprit cet événement, le 16, en même temps que la nouvelle d'une seconde attaque sur Fritzlar, où M. de Narbonne avait accepté, le 15, une capitulation honorable; il crut alors qu'il était temps de dégager ses flancs, et se porta de suite à Hirschfeld, dans l'espoir d'y prévenir le prince héréditaire. L'armée française resta dans cette position, jusqu'à ce que les corps isolés sur la Werra eussent achevé leur mouvement rétrograde.

Ferdinand de son côté, quitta les environs de Zierenberg, le 17, et cantonna ses troupes, entre Fritzlar et Gudensberg; le prince héréditaire marcha jusqu'auprès de Hombourg, où l'armée arriva, le 18, l'avant-garde à Ziegenhain; le prince héréditaire près de Hirschfeld. Le 19, l'armée cantonna aux environs de Schwartzenborn, l'avant-garde à Neukirch, le prince héréditaire à Obergeisa; Sporken entre Eisenach et Berka; son avant-garde à Vach, d'où le comte de Stainville se retira.

Ces mouvemens donnant aux Français des jalousies sur la communication de Fulde, le maréchal concentra ses corps de droite à Hunefeld, et s'y rendit avec l'armée, le 20, après avoir détruit ses beaux magasins de Hirschfeld. De nouvelles

inquiétudes l'en tirèrent bientôt, et l'amenèrent successivement, le 21 à Fulde, et le 26 à Bergen; abandonnant ou détruisant des approvisionnemens immenses, amassés avec des peines inouies, et indispensables aux opérations ultérieures. Stainville occupa Budingen et Salmunster; les Saxons s'établirent à Gelnhausen. Le lieutenant-général Rougé, craignant d'être coupé, laissa garnison à Marbourg et se retira par Giessen sur Butzbach.

L'armée alliée marcha, le 21, à Hausen; le 23, à Grabenau; le 26, à Alsfeld, et prit des cantonnemens serrés sur l'Ohm, aux environs de Schweinsberg. Le prince héréditaire couvrant la gauche à Lauterbach, lord Granby avec l'avant-garde, entre l'Ohm et la Lahn; Luckner sur le Kintzingerbach, Kielmansegg à Laubach. Ferdinand fit assiéger Cassel, le 1er mars, et investir les autres places de la Hesse; le comte de Broglie défendit la première avec vigueur, et dans une sortie, détruisit presque toutes les batteries des assiégeans.

Les 8 et 9 mars, les Français reçurent un renfort de 15 mille hommes de l'armée du Bas-Rhin, qui mit le duc de Broglie en état d'agir offensivement pour sauver Cassel. Le 15, il s'ébranla avec toutes ses forces, et après plusieurs marches, il arriva en présence des alliés, le 18. Ceux-ci occupaient des cantonnemens serrés sur l'Ohm,

depuis Wetter jusqu'à Hombourg ; ils avaient levé les siéges de Marbourg et de Ziegenhain ; le corps de Granby chargé de les couvrir entre l'Ohm et la Lahn s'était réuni à l'armée. Le prince héréditaire flanquant la gauche vers Budingen, s'était retiré à Laubach et Gruneberg ; Stainville le canonna, le 16, et le força à se retirer sur Hombourg.

L'armée française cantonna la droite vers Hungen, la gauche entre Giessen et Wetzlar ; Rochambeau couvrant le front à Faurbach et Ilshausen ; Fischer avec son avant-garde à Hachborn et Erbenhausen ; le marquis de Poyanne à Treys et Allertshausen ; la brigade suisse de Boccard en échelon à Altenbuseck ; le duc de Stainville à Gruneberg ; son avant-garde sous Closen à Londorf et Udenhausen. Enfin, le lieutenant-général Dumuy après avoir passé la Lahn, cantonnait sur la Salzbott, et poussait des détachemens sur Seelbach et Hohensolms.

Ferdinand crut pouvoir attaquer le flanc droit des Français qui lui paraissait être en l'air, et reporta le prince héréditaire, le 19, à Gruneberg. De son côté Broglie renforça, le 20 mars, le corps de Stainville de 3 brigades de cavalerie et des grenadiers de France, afin d'obliger le prince à repasser l'Ohm. Pour parvenir à ce but, l'armée française fit des démonstrations et inquiéta le centre et la droite du duc dans la vue de

l'empêcher de soutenir le prince par Hombourg. A cet effet, la brigade Cursay eut ordre de s'avancer sur la Lahn jusqu'à Gosfeld, d'où elle devait porter les partisans d'Origny sur la Wetter, pour attaquer le corps de Scheiter. Rosières prit position avec un détachement sur les hauteurs de Panenberg; Rochambeau se forma vers Ebsdorf et poussa de forts partis sur Schweinsberg. Le baron de Closen se dirigea à Stangerode, et il lui fut recommandé de prendre ses mesures de manière à soutenir l'attaque principale, dirigée par le duc de Stainville sur Gruneberg, de contenir les troupes que l'ennemi ferait déboucher par Hombourg, et de prendre à revers la position que le prince héréditaire occuperait sans doute près de Gruneberg. Le corps de Closen avait pour soutien le marquis de Poyanne, qui s'avança à Londorf avec les carabiniers et la brigade d'Auvergne, lesquels étaient eux-mêmes appuyés par la brigade suisse de Boccard.

Stainville forma deux colonnes, et conduisit lui-même l'attaque de Gruneberg; le brigadier Diesbach commanda celle de Laubach. Le maréchal de Broglie suivit la première et reconnut la position ennemie d'une hauteur en-deçà de la ville; quelques coups de fusil et de canon qui s'approchaient à la droite, lui firent croire que Diesbach avait débusqué Luckner de Laubach. Stainville fit alors avancer le régiment de Schomberg sur les hauteurs, entre Gruneberg et Lau-

bach, pour couper la retraite aux alliés, porta la brigade de Royal-Allemand à son soutien, fit marcher le comte de Scey-Montbeillard avec les dragons du Roi et de la Ferronaye, sur les hauteurs de Stangerode, et dirigea enfin son infanterie droit sur Gruneberg.

Lorsque le comte de Scey arriva près de Stangerode, il aperçut déjà à gauche la division Closen. On découvrit en même temps le corps du prince héréditaire, dans le village d'Alzenheim, entouré d'un étang et de plusieurs ravins. La tranquillité qui régnait dans ses postes avancés, prouvait qu'il ne s'attendait pas à une attaque; et si l'on avait profité de la surprise pour jeter vivement toute la cavalerie dans le village et en arrière, il est probable que le prince héréditaire aurait sauvé fort peu des siens. Mais comme s'il eût été convenable d'annoncer leur arrivée, les Français commencèrent une canonnade inutile. Les alliés se jetèrent hors du village, et se formèrent rapidement sur les hauteurs en arrière. Le baron de Closen, pour déborder leur flanc droit, détacha les volontaires à pied par sa gauche sur les bois de Bernsfeld, et se jeta avec sa cavalerie à droite du village contre leur flanc gauche. Arrivé près de l'étang, et s'apercevant que l'infanterie alliée n'était ni formée, ni soutenue par beaucoup de troupes à cheval, il se mit à la tête des régimens d'Auti-

champ, d'Orléans, et des volontaires de Saint-Victor, tomba sur les escadrons ennemis et les culbuta dans un taillis peu épais, qui se trouvait près de là. Changeant alors de direction à gauche, il se jeta sur l'infanterie, qu'il sabra à plaisir. Enfin les dragons du roi, du corps du comte de Scey, étant aussi arrivés, l'infanterie alliée fut poursuivie au travers du taillis, jusque sur sa cavalerie. Celle-ci voyant que les Français poursuivaient avec peu d'ordre, les chargea à son tour et ramena les plus avancés sur le second escadron de la Ferronnaye; mais ce régiment tint ferme, et les volontaires de Saint-Victor l'ayant soutenu à propos, la cavalerie alliée fut repoussée. Cette charge donna néanmoins au prince le temps de se retirer sur Burgmunden, et de repasser l'Ohm, il perdit 2 mille hommes, 19 drapeaux et 10 pièces de canon. Cet échec eût été bien plus considérable, si la brigade de Royal-Allemand, qui devait traverser le bois le long de l'Ohm, et se former dans la plaine, eût exécuté cet ordre; mais elle rencontra Luckner, qui se retirait de Laubach par Nieder-Ohm avec lequel elle échangea fort inutilement quelques boulets, et resta cachée derrière une hauteur.

Après cette affaire, Ferdinand se rendit, le 22 mars au soir, dans les environs de Ziegenhain, dont il leva le siége le lendemain. Il repassa l'Eder le 24, prit des cantonnemens aux environs,

et fit lever celui de Cassel, le 28, pour se retirer derrière la Dimel le 31. Toutes les affaires d'arrière-garde furent à l'avantage des Français, qui firent encore près de 1,800 prisonniers.

Le duc de Broglie se trouva ainsi en possession de la Hesse, mais comme il avait perdu tous ses magasins dans sa retraite, et que le pays était entièrement fourragé depuis un an, il se crut hors d'état de poursuivre ses opérations avant d'avoir rassemblé de nouveaux approvisionnemens; cette opération le retint long-temps dans l'inaction : l'armée alliée rentra, le 1er avril, en cantonnemens derrière la Dimel; le duc de Broglie reprit les siens entre la Werra et la Fulde.

Les Français perdirent deux mois à se renforcer près de Wesel, et à fortifier les places de la Hesse. Leurs généraux écrivirent des in-folio pour mettre de l'ensemble dans leurs opérations sans pouvoir jamais y parvenir. Les alliés, de leur côté, augmentèrent les ouvrages de Hameln, Munster et Lipstadt, et les mirent dans un état respectable de défense. Jamais campagne ne présenta, d'une manière plus frappante, les funestes résultats d'un double commandement, et de l'emploi fautif des forces; jamais l'on ne dressa autant de projets, que les deux maréchaux et le ministre de la guerre français n'en rédigèrent. Les deux généraux en chef, mirent tout leur talent à discuter ce que l'ennemi pouvait faire pour

s'opposer à leurs mouvemens réciproques, et finirent par laisser écouler la saison propre aux opérations, pour avoir voulu calculer jusqu'à trente marches, ce que l'ennemi entreprendrait contre chacune d'elles. Si bien qu'une armée de 120 mille hommes, parfaitement organisée et de troupes aguerries, presque suffisante pour conquérir l'Allemagne, eut de la peine à se maintenir contre un ramassis de 60 mille combattans de toutes les nations, qui n'avait, pour ainsi dire, aucun moyen de recrutement assuré.

Enfin, l'armée du Bas-Rhin se réunit dans les premiers jours de juin, aux environs de Wesel et de Dusseldorf; celle de Broglie vers Cassel. Les alliés se rassemblèrent à Neuhauss, le prince héréditaire vers Munster, Sporken près de Warbourg.

Le prince de Soubise passa le Rhin, et campa, le 18 juin, à Matten, près de Dortmund. Ferdinand, instruit de ce mouvement, jugea qu'il était temps de se placer entre les deux armées françaises; il fit porter, le 20, le prince héréditaire à Ham, et vint camper lui-même, le 23, dans l'excellente position de Soest. Soubise marcha le même jour à Unna, et voulut se porter, le 28, à Werle, mais il y fut prévenu par le duc, qui vint ensuite se placer, le 29, à une demi-lieue de l'armée française. Son projet était de l'attaquer, mais il la trouva si bien postée, qu'il

résolut de la tourner. Il partit à cet effet, le 1er juillet, à dix heures du soir, sur quatre colonnes, et après trente-six heures consécutives de marche, il arriva, le 3 au matin, dans la plaine de Dortmund, sur les communications du prince français, qui étonné de cette manœuvre, leva sur-le-champ son camp pour se retirer à Hemmerle. Les alliés, trop fatigués, ne purent le suivre et se portèrent néanmoins dans la nuit du 3 au 4 sur Unna. Les armées manœuvrèrent en présence jusqu'au 7, où Soubise campa à Soest, et le duc Ferdinand près de Werle; l'armée alliée était organisée ainsi qu'il suit:

Aile droite Aux ordres du prince héréditaire de Brunswick et du général Kilmansegg.				27 bat.	24 esc.
Centre Aux ordres du duc en personne :	division Conway.	8	7	24	23
	——— Howard.	6	10		
	——— prince Anhalt	10	6		
Aile gauche Aux ordres de lord Granby, et ensuite du duc en personne, entre l'Asse et la Lippe.	——— Wutgenau.	7	5	26	27
	——— Granby.	12	14		
	——— Wolf.	7	8		
	Total général. . . .			77	74

NON COMPRIS :

Le reste du corps de Sporken, campé à Hertzfele, et les autres détachemens.

Tandis que ces choses se passaient, le maréchal de Broglie, à la tête de 50 mille hommes, avait commencé son opération le 26 juin, et replié successivement le corps de Sporken, sur Lipstadt, où il arriva le 8 juillet, conformément aux instructions du duc. L'avant-garde de Broglie joignit l'armée de Soubise à Soest le 7, et le lendemain ils se trouvèrent réunis et en ligne. Ferdinand se borna à rapprocher son camp du village d'Illingen, où se trouvait son centre, couvert par le ruisseau de Salzbach; la gauche était entre la Lippe et l'Asse, vers le village de Villinghausen (1).

Les généraux français perdirent huit jours en conseils de guerre; ils se lisaient, il est vrai, de beaux mémoires dans lesquels on discutait l'inconvénient d'attaquer l'ennemi dans sa position avantageuse. Ces mémoires, qui sont bien moins des preuves de savoir que de manque de génie, discutaient toutes les hypothèses, et prouvaient clairement toutes les ressources qui restaient à

(1) Je n'ai donné qu'un croquis de cette bataille, et des suivantes sur cette ligne d'opérations, parce que je n'avais déjà que trop de gravures. Les amateurs pourront suivre toutes les campagnes du duc Ferdinand et de l'armée française, sur l'atlas du colonel Bawr chef d'état-major du duc, ou sur les cartes de la Hesse et de la Westphalie, par Julien, suffisantes pour ceux qui n'auront pas les belles cartes de Lecocq.

l'ennemi pour s'opposer aux entreprises des armées françaises; aussi, loin de raffermir leurs généraux dans une résolution énergique, ils augmentaient leur incertitude.

Enfin, on convint d'un projet d'attaque pour le 16 juillet. Broglie se mit en mouvement le 15 pour venir, par Oslingshausen, prendre position vers Hultrup, où le corps du prince de Condé avait ordre de le rejoindre : son avant-garde devait faire attaquer, par deux brigades, les postes de Nordel et Willinghausen; Soubise se porta d'Ervitte sur la Saltzbach. Cette marche de deux lieues, exécutée dans la matinée du 15, avait pour but de se rapprocher de l'ennemi, afin d'être mieux en mesure pour l'attaque du lendemain, et de retrancher les hauteurs en arrière de Saltzbach pour protéger la retraite de l'armée en cas d'échec; mais elle dévoilait naturellement le projet que l'on avait formé, et devait le faire échouer.

Le 15, au point du jour, Broglie quitta le camp d'Ervitte, et fit camper son armée à Oslingshausen (*pl. XXI*, *n*° 3), d'où il partit à cinq heures après-midi, sur trois colonnes. Celle de droite composée de l'avant-garde, commandée par le lieutenant-général Closen, devait attaquer Willinghausen; celle de gauche formée de la division Belzunce, avait ordre d'attaquer le château de Nordel; le centre, qui resta en arrière, était

composé du gros de l'armée, lequel devait seulement soutenir, au besoin, les deux premières colonnes.

A six heures du soir, le duc fut averti de ces mouvemens, qui menaçaient la route de Hamm; il ordonna sur-le-champ à lord Granby de garder son poste jusqu'à la dernière extrémité, et au général Wutgenau de le soutenir; la ligne se prolongea vers la gauche pour mieux appuyer l'aile qui allait être engagée; et la brigade d'Anhalt passa l'Asse pour remplacer Wutgenau et se lier à sa droite. Enfin, le général Sporken, qui campait à Herzfeld sur la rive droite de la Lippe, eut ordre d'envoyer à Granby un corps de 8 bataillons et 7 escadrons, commandé par le général Wolff.

Sur ces entrefaites, Closen attaquait le bois de Willinghausen avec les volontaires à pied de Saint-Victor, soutenus des régimens de Nassau, de Deux-Ponts, et des bataillons d'élite d'Auvergne et de Poitou. Les Anglais, aux ordres du général Granby, se défendirent d'abord avec vigueur; mais furent repoussés dans le village, et chargés avec une nouvelle impétuosité. Dans cet instant, le corps de Wutgenau arriva, et les Français furent contraints à rentrer dans le bois. Closen demanda alors des renforts au général en chef, qui détacha la brigade de Guerchy, et marcha lui-même avec le régiment du roi à son se-

cours. L'attaque devint plus vive; Willinghausen fut pris et repris; et ce ne fut que la nuit qui mit fin au combat. Les Français restèrent maîtres de ce village, qui fut occupé par les brigades d'Aquitaine et de Rougé.

Tandis que ceci se passait, le maréchal reçut l'avis du prince de Soubise, qui lui annonçait sa marche sur Eimbecke, et lui mandait que, l'ennemi paraissant tirer toutes ses forces sur sa droite, il croyait devoir rappeler à lui le prince de Condé. Broglie avait de trop bonnes preuves du contraire pour y croire, il invita donc le prince de Condé à le joindre, et son collègue à le faire remplacer dans sa position intermédiaire.

Ferdinand, au premier avis du mouvement de ses ennemis, avait ordonné, comme nous l'avons dit, un prolongement général vers la gauche pour soutenir l'aile engagée; non content d'y diriger pendant la nuit, les brigades anglaises de Cavendish et de Pembrock, il s'y porta lui-même, tandis que le prince héréditaire, commandant l'aile droite, vint s'appuyer vers Illingen, dans la position où avait été le centre, et continua à tenir en respect l'armée de Soubise. Le 16, au point du jour, l'attaque de Willinghausen recommença par une forte canonnade. Broglie, ne se croyant pas assez fort pour se soutenir, manda au prince qu'il allait reprendre son ancienne position à Oslingshausen; mais, comme il se trouva engagé,

il n'eut pas le temps d'exécuter sa retraite, et, les renforts arrivant de toutes parts aux alliés, Ferdinand fit emporter le village de Willinghausen, après une résistance opiniâtre; le régiment de Rougé fut fait prisonnier : Broglie se décida alors à la retraite, et la fit protéger par les grenadiers de France, qui n'avaient point encore donné; elle s'exécuta en bon ordre, à la faveur d'un terrain très-coupé, qui empêcha la cavalerie d'agir.

Le message par lequel le maréchal annonçait qu'il voulait se retirer, arriva vers 7 heures du matin au prince, au moment où il entrait en action pour forcer le passage de la Saltzbach, vers Scheidengen : craignant de s'engager seul, il fit revenir ses colonnes au camp de Closter-Paradies qu'elles venaient de quitter, sans considérer que sa grande supériorité, et la présence du corps du lieutenant-général Dumesnil, près de Werl, lui auraient donné les moyens d'accabler le prince héréditaire par Sundern.

Cette retraite termina l'affaire de Willinghausen, où les Français perdirent 5 à 6 mille hommes, et les alliés au-delà de 2 mille. Jamais combat ne montra, d'une manière plus évidente, les funestes suites de l'irrésolution, du défaut d'unité dans les mouvemens, et surtout du partage de commandement : on y vit une armée, composée de vieilles troupes, se retirer devant un ennemi

coupé de ses communications qui ne pouvait en mettre en action moitié autant, et dans une position hasardée. La postérité y recueillit aussi un exemple frappant de l'influence, que l'art de conduire les hommes exerce sur les événemens. En comparant les opérations de l'armée de Soubise et les moyens de ses ennemis avec ce qu'on a vu de nos jours, on est obligé de convenir que cet art constitue réellement la force des armées et celle des empires. L'état militaire, présentant une pompeuse énumération de régimens, n'établit point le degré réel de force de l'armée, il vaudrait tout autant renoncer à en avoir un, quand le gouvernement ne met pas à sa tête un homme capable de le commander dans toutes les circonstances.

Quoique la perte essuyée par les Français dût leur être très-peu sensible, à cause de leur supériorité, le combat de Willinghausen changea totalement la face des affaires. Les généraux commencèrent de nouveau à se disputer : Soubise voulait que les armées restassent réunies; Broglie insista, au contraire, pour qu'on les divisât, afin de faire une forte diversion, dans le pays de Hanovre, par la rive droite du Weser. Le prince adopta enfin cet avis, renforça de 30 mille hommes l'armée de son collègue, et campa avec le reste à Herdringen, le 25 juillet, afin de couvrir la Hesse. Broglie se mit aussitôt en marche, et

arriva le 27 devant Paderborn, à l'instant où le gouvernement, qui improuvait toute séparation, venait d'adresser l'ordre d'attaquer de nouveau Ferdinand. Il n'était plus temps, car ce prince était en marche dès le 27 au matin, et vint camper le 30 à Buren, entre les deux armées françaises, laissant le prince héréditaire à Rhuden pour observer le corps de Soubise.

Le maréchal de Broglie prit position, le 28, à Dribourg et Dringenberg; il n'attendait qu'un nouveau renfort de 10 mille hommes, parti le 9 août du corps de Soubise, pour menacer Hameln, tandis que ce dernier ferait une démonstration contre Munster. Le duc résolut alors de prendre une position centrale qui empêchât en même temps ces deux entreprises, et interceptât les communications entre les deux armées françaises. Il partit, le 10 août, et marcha par Detmold sur les hauteurs de Moltmorbergen, où il campa, le 13, la droite à Reilkirchen, la gauche à Sieghof.

Sur ces entrefaites, le ministère approuva le projet de la diversion; pourvu qu'au lieu de la porter au-delà du Weser, l'on tournât le duc Ferdinand par la Haute-Lippe. Ce projet eut le même sort que tous les précédens, et, loin de l'exécuter, Broglie, après plusieurs mouvemens insignifians, passa le Weser à Hoxter, le 18 août, menaçant Hameln et Brunswick. Ferdinand, sans s'inquiéter, resta sur la rive gauche du fleuve aux

environs de Hoxter, pour couvrir les places qui lui donnaient un bon appui, et menacer en même temps les communications des Français avec la Hesse.

Le prince de Soubise, de son côté, avait marché dans les premiers jours d'août sur la Lippe, pour menacer Munster; mais le duc, s'inquiétant fort peu pour l'instant des succès de ce corps secondaire, retira même le prince héréditaire qui lui était opposé, et le porta en trois marches rapides, le 14 août, à Lichtenau, sur les derrières de Broglie, qui se trouvait alors vers Drybourg. Aussitôt que la grande armée française eut passé le Weser, le duc jugea qu'il ferait avorter ses projets en menaçant Cassel, tandis que le prince héréditaire déjouerait de son côté, ceux de Soubise. Le duc porta donc le corps de Granby, le 24 août, sur la Dimel, pour attaquer le duc de Stainville, et se porta lui-même avec l'armée, le 27, à Immenhausen. Cette entreprise lui réussit, car le général français accourut au secours de la Hesse avec une partie de son armée, et le duc, satisfait de l'avoir induit dans un faux mouvement, revint à Buhnau, le 1er septembre.

Broglie reprenant ses projets sur la Westphalie, retourna le 5, à Sulbeck et poussa sa réserve sur Gandersheim pour marcher sur Wolfenbuttel. Mais le duc lui opposa la manœuvre qui lui avait déjà si bien réussi; il passa la Dimel, le 18 sep-

tembre, poussa jusqu'à Wilhelmsthal, et se fit rejoindre par le prince héréditaire. Le général français reprit à son tour une position intermédiaire vers Munden, renforça Stainville, et forma une espèce de cordon de Luternberg à Eimbecke.

Nous ne donnerons pas les détails de ces petites opérations, dont le duc Ferdinand eut tout l'honneur par les combinaisons étroites de ses ennemis, auxquels la moindre démonstration faisait craindre de mourir de faim dans un pays riche et fertile, et qui, tremblans pour leurs nombreux détachemens, en faisaient sans cesse de nouveaux pour les soutenir.

Enfin, Broglie se croyant en sûreté revint, le 3 octobre, à Uslar pour pousser des détachemens sur Wolfenbuttel et Brunswick; le comte de Lusace y marcha avec la réserve. La première de ces places fut occupée le 10, la seconde qui n'avait qu'une faible garnison fut investie le 11; mais le prince Auguste de Brunswick, se trouvant avec quelques bataillons à Hanovre, surprit dans la nuit du 13 au 14 le poste de Selper, et s'introduisit dans la place, à la vue des Français.

Le comte de Lusace, qui n'avait point d'autres ennemis dans les environs, crut néanmoins voir toute l'armée des alliés, leva le blocus, évacua même Wolfenbuttel, et se retira sur l'armée de Broglie.

Ferdinand, résolu d'arrêter ces incursions,

laissa derechef un faible parti pour observer Soubise, et se fit joindre par le prince héréditaire, qui était retourné à Lipstadt dans le même objet; mais le duc étant tombé malade, toutes les opérations furent suspendues jusqu'au commencement de novembre. Dès qu'il fut rétabli, il fit passer le Weser à son armée, le 4, et combina les mouvemens de plusieurs colonnes pour couper la division Poyanne qui gardait les défilés d'Escherhausen; le retard d'une seule fit, comme à l'ordinaire, échouer ce projet. Le prince héréditaire canonna Broglie vers Eimbecke, le 5, et le força à concentrer ses divisions, qui passaient tous les mois, de l'état le plus menaçant, au rôle défensif le plus honteux. Les armées étaient en présence; mais chacune d'elles croyant n'avoir pas d'intérêt à livrer bataille dans une saison aussi avancée, attendait que l'autre, de guerre lasse, lui cédât sa position. Voyant enfin que son adversaire avait autant de constance que lui, le duc menaça son flanc gauche et ses communications avec Gœttingen. Ce moyen réussit; Broglie, regardant la campagne comme terminée, ne jugea pas à propos de rester dans sa position, et se rapprocha par Morungen de Gœttingen, où il vint le 16. Peu de jours après, ses troupes prirent, derrière la Werra, les quartiers d'hiver qu'elles occupaient l'année précédente.

Le prince de Soubise l'avait devancé; après avoir menacé un instant Munster, et porté le prince de Condé sur Hamm, il se retira d'Appelhusen sur Westerholz, parce que le prince héréditaire avait emporté d'assaut la ville de Dorsten, où se trouvait la boulangerie française, et qu'il menaçait les caissons de vivres venans de Wesel. Aussitôt que le prince fut parti pour l'armée du duc, Soubise en revint au projet d'une incursion sur l'Ems; et n'osant l'exécuter lui-même, de peur de perdre ses convois de pain, il poussa ses troupes légères sur Embden, se bornant à prendre position à Kosfeld, le 20 septembre. Cette guerre insignifiante ne vaut pas même la peine d'être rapportée par un tableau.

Ferdinand, voyant que le Weser séparait son armée de celle de Broglie, et que celle-ci était réduite à défendre momentanément la Hesse, renvoya le prince héréditaire sur Lipstadt, le 10 octobre, pour arrêter Soubise; mais ce dernier l'ayant déjà prévenu et jugeant n'avoir plus rien à faire à Kosfeld ni sur l'Ems, estimant d'ailleurs qu'une entreprise sur Munster serait trop scabreuse, se dirigea sur Borken près du Rhin. Le duc rappela alors le prince héréditaire, le 15 octobre, et Soubise resta tranquille dans ses cantonnemens jusqu'au 10 novembre, où ses troupes commencèrent à passer ce fleuve pour entrer

dans leurs quartiers d'hiver sur sa rive gauche.

Tel fut le résultat d'une campagne pour laquelle les Français avaient fait des préparatifs immenses. N'eût-il pas mieux valu renoncer à cette guerre impolitique, que de mettre de nombreuses armées en campagne, et de perdre chaque année 30 mille braves, pour défendre des sacs de farine?

Je ne m'étendrai pas sur les fautes de cette campagne; c'était la même ligne d'opérations que dans celles qui l'ont précédée. Le seul moyen de réussir était donc de marcher en masse par la droite vers les sources de la Lippe, de contraindre Ferdinand à recevoir une bataille sur ses communications, et de le rejeter sur le Rhin. Le duc, par son mouvement imprudent sur Dortmund et Unna, vint lui-même se placer dans cette situation difficile, et les Français ne surent pas en profiter. L'affaire de Willinghausen, comme je l'ai déjà observé, a été aussi mal combinée qu'elle pouvait l'être. Un simple coup-d'œil sur une carte détaillée, convaincra que, quelle que fût la position du duc sur le terrain, la partie faible était l'aile gauche; placée dans un cul-de-sac entre l'Asse et la Lippe (1), où passait juste-

(1) M. de Broglie a pensé de même. Ce général a fait, sur les opérations de cette année, plusieurs mémoires basés sur d'excellens principes; mais, soit qu'il ne fût pas le maître, soit qu'il fût trop irrésolu, l'exécution ne répondait jamais à ses vues : il fallait

ment la route importante de Hamm. Le duc, dont le dessein était de tourner les Français, n'avait pris aucune de ces positions savantes d'où l'on pût atteindre ce but, sans risque; et, dans le fait, il était plus tourné que l'armée française, dont les communications avec la Hesse et le Mein étaient entièrement couvertes. Si, au lieu de tâtonner devant toute la ligne des alliés, on eût laissé une division avec des troupes légères sur les hauteurs de Meyerke, devant leur droite et leur centre, et que les deux corps français, forts de 80 mille hommes, fussent venus en deux colonnes, la première en longeant les rives de l'Asse par Kirchdinken, et l'autre en suivant la rive gauche de la Lippe par Ultrup et Untrop, tandis qu'une division eût marché par la rive droite sur Hamm, pour s'emparer des ponts de bateaux; il est incontestable que l'aile gauche des alliés eût été enlevée le 15, et que le reste, coupé de Munster, de Lipstadt et de toute communication, eût été anéanti dans les journées suivantes. Mais, pour cela, il eût fallu marcher vigoureusement, ne pas déployer ses masses sans objet, ni les mettre en parade, et s'amuser à canonner. Soit qu'il n'y eût qu'une aile des alliés

agir plus vivement et moins écrire. Au reste, on ne peut disconvenir que lui et le maréchal d'Estrées soient les seuls généraux en chef des armées françaises qui aient passablement fait cette guerre.

sur ce terrain, soit que toutes leurs forces, au nombre de 60 mille hommes, y fussent réunies, c'était l'unique manœuvre à tenter, la seule capable de causer la ruine totale de leur armée, sans risquer autre chose que quelques milliers d'hommes, puisqu'on avait une retraite assurée de Soest sur Cassel, et même sur Siegen. Les positions générales des armées à cette affaire, étaient les mêmes que celles où Napoléon sut placer ses ennemis à Bassano, Marengo, Ulm et Iéna : on peut juger par-là ce que serait devenu l'armée alliée, s'il avait eu seulement moitié des forces de Soubise et de Broglie.

Non-seulement les dispositions générales adoptées, n'étaient pas exemptes de blâme, mais leur exécution fut encore plus fautive. Lorsque Broglie s'aperçut qu'il avait devant lui des forces presque égales aux siennes, il était naturel de conclure que Soubise en avait beaucoup moins devant lui entre l'Asse et la Saltzbach : ce dernier, loin de se retirer avec 70 mille combattans devant 25 mille, n'aurait-il pas dû brusquer le passage de la Saltzbach, s'emparer des villages d'Illingen et Sud-Dinker, et couper ainsi la droite du duc du reste de sa ligne, qui en était séparée par une rivière? il se fût emparé de cette manière des hauteurs de Rindern, et aurait poussé vivement les débris du prince héréditaire dans la direction d'Unna. Toute cette aile, rejetée sur le Rhin, eût

été perdue; car le duc Ferdinand sans communications avec elle, eût été hors d'état de manœuvrer pour la sauver, ayant devant son aile gauche un corps deux fois plus nombreux que le sien, et l'armée entière de Soubise entre lui et le prince héréditaire.

Le reste de la campagne fut dirigé sur de meilleurs principes; mais l'exécution en fut pitoyable. Une circonstance remarquable, c'est que Broglie eut des succès lorsqu'il combattit et manœuvra seul au mois de mars, pour reconquérir la Hesse, et n'essuya plus que des revers après avoir été rejoint par une armée de 80 mille hommes, supérieure elle seule à toutes les forces de l'ennemi. Ses opérations sur la rive droite du Weser sont inconcevables. En jetant les yeux sur la carte, on est tout étonné de voir un général, commandant 90 mille hommes contre 45 mille, s'épouvanter à chaque démonstration de son adversaire, et faire 14 ou 15 détachemens défensifs, au lieu de se précipiter sur lui. C'était bien sur le Weser qu'il fallait se porter par la droite, comme l'avait proposé Broglie; mais ce n'était pas pour y jouer ce rôle passif. *L'art de la guerre ne consiste pas à faire des courses sur les communications de ses ennemis, mais bien à s'en emparer et à marcher à lui pour le combattre.*

Depuis que Soubise se sépara du maréchal de Broglie, il joua un triste rôle. Quoiqu'il eût en-

core au moins 40 mille hommes, il n'osa rien entreprendre tant que le prince héréditaire resta vis-à-vis de lui avec 15 mille. Ferdinand le regarda même comme assez peu dangereux pour rappeler trois fois ce prince sur le Weser, et ne laissa souvent devant lui que 3 à 4 mille hommes. Cependant, Soubise n'osa même s'écarter à plus de quatre marches du Rhin, de peur de manquer de pain et de compromettre ses convois. La position, l'emploi et les opérations de cette armée n'ont rien qui ressemble à une combinaison militaire. En effet, la course de ses partisans dans l'Oost-Frise, n'avait rien de commun avec le but de la guerre. Après s'être promenée pendant trois mois sans but et sans résultat entre Munster et Wesel, elle repassa le Rhin au commencement de novembre, et prit des quartiers d'hiver au moment où Broglie était sérieusement engagé au-delà du Weser. Comment qualifier de pareilles manœuvres?

Si, au lieu d'employer des forces aussi considérables à de misérables accessoires, le prince eût pris une position centrale à Stadtbergen sur la Dimel, pour tenir les routes de Paderborn, de Lipstadt et Munster, il aurait rempli deux buts importans. Le premier en couvrant les communications du maréchal, de l'empêcher de décamper à chaque démonstration du duc, et de lui permettre d'attirer à lui le corps de Stainville, qui

n'eût plus été nécessaire à Cassel, et avec lequel Broglie aurait pu marcher en masse à des opérations décisives; le second de compléter les combinaisons offensives tendant à s'emparer de toutes les communications du duc, en le rejetant sur le Rhin ou la mer du Nord.

Ferdinand ne fit rien d'extraordinaire dans cette campagne. Il commit moins de fautes que ses ennemis, voilà tout. Le coup de main qu'il tenta au mois de février, contre les quartiers de Broglie, avait un but d'utilité; mais il fut mal exécuté : on le fit par petits corps divergens, au lieu de pousser en masse vers la gauche et le centre des Français. Le duc était alors beaucoup plus fort, et il avait intérêt à profiter de ce moment pour frapper un coup décisif sur cette partie isolée, avant que l'armée de Soubise fût en état d'entrer en campagne. En cas de revers, il ne risquait rien; s'il réussissait, il décidait la campagne en sa faveur. Négliger de tirer parti d'une situation semblable est un oubli inexcusable. Il n'avait de raisons pour ne pas diriger ce mouvement en masse par la droite contre le centre et la gauche des Français, que la crainte de compromettre ses communications avec le Weser; mais était-elle bien fondée, lorsqu'avec 60 mille hommes, il pouvait en accabler 30 à 35 mille morcelés et percés par leur centre? Les détachemens des lieutenans-généraux Saint-Pern et Stainville

n'auraient jamais compromis les communications d'une armée victorieuse; quand bien même l'entreprise du duc n'aurait obtenu qu'un demi-succès, parce qu'une telle entreprise, obligeant l'ennemi à concentrer ses cantonnemens en arrière, équivaut à une victoire. D'ailleurs, il eût mieux valu risquer ses communications avec toutes chances de succès, que de les compromettre trois mois après contre des forces triples, comme cela arriva dans la marche sur Dortmund et Unna, si vantée par Tempelhof, et qui, n'en déplaise à cet historien, n'était qu'une saillie d'audace déplacée. En effet le duc perdit toutes ses communications pour gagner une des trois lignes de retraite de l'ennemi. Une telle manœuvre, exécutée avec une armée inférieure de moitié, ne saurait être justifiée. Le neveu de Ferdinand, qui commandait les Prussiens, en 1806, fit à l'imitation de son oncle un mouvement pareil, en marchant sur Gotha, tandis que Napoléon se dirigeait sur la Saale; mais quel en fut le terrible résultat; ne perdit-il pas l'armée et la monarchie prussienne?

J'ai déjà observé, dans le chapitre XV, que le duc, en persistant à rester aux environs de Lipstadt, s'exposait à perdre ses communications, et se mettait dans la position où les Prussiens se sont trouvés à Jéna; cependant son mouvement sur Dortmund fut bien plus téméraire. Renonçant

à l'appui des places de Lipstadt ou de Munster, et à toute retraite, il vint se placer entre le Rhin et une armée supérieure en nombre à la sienne, qui conservait deux communications. Enfin, cette marche du duc Ferdinand me paraît d'autant plus extraordinaire, que tout son système devait être d'empêcher avec une masse centrale la réunion des parties isolées de l'ennemi : en allant camper entre le Rhin et le corps de Soubise, il lui laissait, au contraire, le champ libre pour se réunir à celui de Broglie, et doublait ainsi sa force; au surplus un peu d'attention fera apercevoir à mes lecteurs que la jonction de ces deux généraux fut le fruit de sa manœuvre. Est-ce pour de tels résultats que Tempelhof lui prodigue des éloges?

CHAPITRE XXVIII.

Dispositions générales pour la campagne. Frédéric marche en Silésie.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, les préparatifs immenses et les vastes projets des ennemis de Frédéric. C'était en Silésie que les grands coups devaient se porter après la jonction de l'armée russe avec Laudon, dont le corps allait être porté à 80 mille hommes, par les renforts tirés de l'armée de Daun. Le roi n'avait à opposer aux alliés qu'une armée fatiguée, et une nation dont la population épuisée ne suffisait plus au recrutement. Pour comble d'embarras, ils avaient refusé d'échanger les prisonniers, depuis 1760, et ils occupaient une partie des provinces où l'on aurait pu lever des hommes.

On se rappelle que le roi, en partant pour la Saxe, avait laissé le général Goltz en Silésie, pour observer les Russes et Laudon, avec environ 20 mille hommes. A la fin de la campagne, les deux partis prirent des quartiers d'hiver à la faveur d'une convention, qui fut prolongée jusqu'au 26 mai.

Les Autrichiens, ayant été renforcés jusqu'à 64 bataillons et 85 escadrons, Laudon dénonça l'armistice dans l'espoir d'enlever le corps de Goltz, pendant que le roi était encore en Saxe. Il pénétra en effet en Silésie, le 23 avril, sur 3 colonnes, et s'établit à Waldenbourg; mais Goltz rassembla ses troupes sous Schweidnitz, dans les fortes positions de Hohenfriedberg et Hohenkunzendorf, pour garder les défilés. Laudon prévenu et ayant ordre de ne rien compromettre jusqu'à l'arrivée des Russes et des renforts que Daun lui avait promis, renonça à son projet, et resta aux environs de Saltzbrunn.

Avant d'être informé de cet événement, le roi n'avait différé de marcher en Silésie, que dans l'intention de profiter des derniers jours de l'armistice, pour chasser l'armée des Cercles de la Thuringe et du Voigtland, en Franconie. Dès qu'il eut avis de sa rupture, il rassembla, le 3 mai, 33 bataillons, 63 escadrons et 8 batteries de gros canon, passa l'Elbe à Strehlen, chargea le prince Henri de la défense de ce fleuve, et se porta en neuf marches à Hohenfriedberg, où il campa le 13. Son projet était de manœuvrer entre l'armée du maréchal Butturlin et celle de Laudon, afin de retarder leur réunion, et d'attaquer la dernière avant l'arrivée des Autrichiens, si l'occasion s'en présentait.

Daun, instruit de la marche du roi, fit partir

Tableau de l'organisation et emplacement de l'armée du roi, au mois de mai 1761.

PREMIÈRE LIGNE.

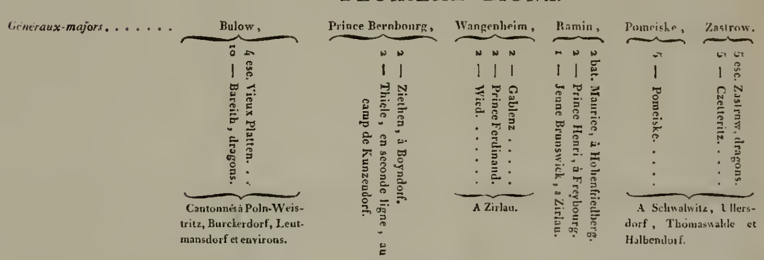
MARGRAVE CHARLES. GÉNÉRAL ZIETHEN.

Lieutenants généraux . . . . PLATTEN, DE WIED, PLATTEN.

Généraux-majors . . . . . .

- **Schmettan, Flans,**
  - 5 — Spaen. . . . . .
  - 5 — Prince Henri. . . . .
  - 5 esc. Bredow, cuirass.
  - 5 — Vasold, *idem*. . .
  - Cantonnés à Wilkau, Gersdorf, Pulsen, Graditz et environs.
- **Gablenz,**
  - 2 — Lestwitz. . . . . à Bogendorf.
  - 1 — Falkenhain. . . .
  - 1 — Nimschefsky . . .
  - Au camp de Kunzendorf.
- **Braun, Zeunert,**
  - 2 — Thadden. . . .
  - 3 — Bernbourg. . . .
  - 2 — Ramin. . . . .
  - 2 — Margrave Charles.
  - 2 — Schenkendorf. . .
  - Au camp sur les hauteurs de Kunzendorf.
- **Knobloch,**
  - 1 bat. Anhalt. . . . .
  - 1 — Haack . . . . .
  - 1 — Schwartz. . . . .
  - 2 — Vieux Brunswick.
  - Au camp sur le Ziskenberg.
- **Lentulus, Schwerin.**
  - 5 — Seidlitz. . . . .
  - 5 — Horn . . . . .
  - 3 esc. Gardes-du-corps.
  - 5 — Gendarmes. . . .
  - Cantonnés aux environs de Wurben, Bruntzelwitz et Jauernick.

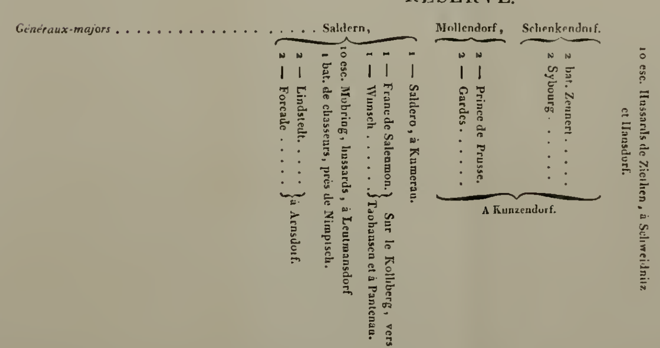
DEUXIÈME LIGNE.



Généraux-majors . . . . . .

- **Bulow,**
  - 4 esc. Vieux Platten. . .
  - 10 — Bareith, dragons.
  - Cantonnés à Poln-Weistritz, Burckerdorf, Leutmansdorf et environs.
- **Prince Bernbourg,**
  - 2 — Ziethen, à Boyndorf.
  - 2 — Thiele, en seconde ligne, au camp de Kunzendorf.
- **Wangenheim,**
  - 2 — Gablenz . . . . .
  - 2 — Prince Ferdinand.
  - 2 — Wied. . . . . .
  - A Zirlau.
- **Ramin,**
  - 2 bat. Maurice, à Hohenfriedberg.
  - 2 — Prince Henri, à Freybourg.
  - 1 — Jeune Brunswick, à Zirlau.
- **Pomeiske, Zastrow.**
  - 5 — Pomeiske. . . .
  - 5 esc. Zastrow, dragons.
  - 5 — Czetteritz. . . .
  - A Schwalwitz, Ullersdorf, Thomaswalde et Halbendorf.

RÉSERVE.



Généraux-majors . . . .

- **Saldern,**
  - 1 — Saldern, à Kumerau.
  - 1 — Franc de Salemon. } Sur le Kollberg, vers
  - 1 — Wunsch . . . . . } Taubausen et à Pantenau.
  - 10 esc. Mohring, hussards, à Leutmansdorf
  - 1 bat. de chasseurs, près de Nimptsch.
  - 2 — Lindstedt. . . . } à Arnsdorf.
  - 2 — Forcade . . . . }
- **Mollendorf, Schenkendorf.**
  - 2 — Prince de Prusse.
  - 2 — Gardes. . . . .
  - 2 bat. Zeunert. . . . .
  - 2 Sybourg. . . . .
  - A Kunzendorf.
- 10 esc. Hussards de Ziethen, à Schweidnitz et Hansdorf.

TOTAL, sans compter le corps de Goltz. . . . 52 bat. 27 escad.

pour Zittau, le 9 mai, 25 à 30 mille hommes, sous les ordres des généraux Sincère et Odonell, afin de préserver la Bohême d'invasion, et de se réunir ensuite à l'armée de Silésie, déjà renforcée des divisions d'Argenteau et de Gourcy. Laudon, de son côté, rentra, le 12, dans le comté de Glatz, où il prit position à Braunau et Dittersbach. Son corps principal, fort de 40 mille combattans, occupa le camp retranché de Hartmansdorf; le général Ellrichshausen en flanqua la droite à Giersdorf; le général Wolfersdorf la gauche à Bolich, près de Trautenau; un corps de 13 mille hommes sous Draskowitz couvrait le comté de Glatz aux environs de Silberberg et de Wartha; enfin le général Bethlem, avec 4 mille Croates, observait les Prussiens vers Kunzendorf. Odonell tenait Zittau en Lusace avec 25 mille hommes.

Frédéric attira alors à lui une partie du corps de Goltz, et son armée, forte de 48 mille combattans, occupa le 16, les positions et cantonnemens indiqués au tableau ci-contre. Le général Goltz, avec le reste de ses troupes montant à 10 mille hommes, occupa le camp retranché de Glogau pour observer les Russes. On envoya un renfort de 2 mille grenadiers au prince de Wurtemberg, qui, avec 12 mille hommes, tint le camp retranché de Colberg pour couvrir la Poméranie: enfin le prince Henri, avec 32 mille, s'établit le 4 mai sur les hauteurs de Schlettau et Katzenhau-

sern, derrière la Triebsche, entre Militz et Nossen : cette position, déjà formidable par la nature, avait été fortifiée pendant l'hiver, et mise dans un état redoutable de défense.

L'armée de Daun, opposée au prince Henri, forte de 54 bataillons et de plus de 100 escadrons, restait tranquille aux environs de Dresde. Le maréchal pouvait cependant attirer à lui Lascy qui commandait un corps séparé à Reichenberg et Boxdorf, la division Guasco qui couvrait Egra, le général Haddick détaché à Dippodiswalde; enfin l'armée des Cercles, forte d'environ 20 mille hommes, qui gardait le Voigtland. Toutes ces forces, après le départ du corps envoyé à Laudon, s'élevaient encore à plus de 70 mille combattans; malgré cette immense supériorité, Daun ne bougea pas de toute la campagne, et le prince Henri se garda bien de le troubler.

Opérations en Silésie.

Les armées conservèrent leurs positions respectives jusqu'à la fin de juin.

Le 22, le général Goltz manda au roi que le maréchal Buiturlin, arrivé, le 13, à Posen, se porterait en Silésie les 24, 25 et 26 avec 4 divisions, évaluées à 60 mille combattans, et proposa de les attaquer avant leur réunion, pourvu

qu'on lui envoyât quelque renfort. Frédéric y consentit, et détacha 8 mille hommes; mais le 28 juin, au moment où Goltz allait se mettre en marche, il fut saisi d'une fièvre violente dont il mourut deux jours après.

Le roi envoya Ziethen pour le remplacer; ce général arriva le 29, et se mit en mouvement le lendemain; mais il était déjà trop tard, l'armée russe s'étant réunie le 29, vint s'établir le 30 à Czempin, à la tête des défilés de Zartsch. Le général prussien prit une bonne position le 1er juillet à Kasten. Sur l'avis que les Russes devaient marcher à Dolsk, il alla camper le 3 près de Kopkowa. Malgré tous ses efforts, il ne se procurait que difficilement des nouvelles de l'ennemi, dont les Cosaques inondaient le pays et masquaient tous les mouvemens. Ayant appris, le 9, que le maréchal Butturlin devait être arrivé à Borke, il partit sur-le-champ pour Boyanowa, et se dirigea, par Trachenberg, sur Prausnitz, d'où il couvrit en même temps Glogau et Breslau.

Frédéric avait de grands motifs pour éviter d'agir offensivement contre les Russes, et dans le fait, il n'avait rien à y gagner : il ordonna donc à Ziethen de partager son corps en deux divisions, et de les faire camper séparément à peu de distance de Breslau, sur la rive gauche de l'Oder, dans la vue de jeter un des corps sous Breslau si

les Russes venaient à le menacer, et de couvrir Brieg avec l'autre.

Le 15, l'armée russe entra en Silésie, et campa à Tschechen.

Pendant que ces mouvemens s'exécutaient, le roi et Laudon étaient restés dans les montagnes; mais, lorsque les Russes commencèrent à se rapprocher de Breslau, ce dernier forma des magasins dans la Haute-Silésie, où se trouvait le corps de Bethlem, et porta, le 3 juillet, les troupes légères de Brentano à Michelsdorf. Frédéric présumant d'abord que l'ennemi voulait s'avancer sur Reichenbach et Nimptsch, pour le couper de Neiss, résolut aussitôt de quitter les montagnes, pour se rendre le 6 à Pulzen, près de Schweidnitz. Les divisions légères des Autrichiens vinrent bien en effet jusqu'à Heidelberg et Reusendorf; mais la grande armée resta immobile dans son camp, où elle fut jointe, le 15 et le 16 juillet, par le corps d'Odonell, qui venait de l'armée de Daun. Laudon eut alors sous la main plus de 75 mille hommes, et reçut de Marie-Thérèse l'autorisation pleine et entière de diriger ses opérations suivant qu'il le jugerait utile à la gloire de ses armes. Cette marque toute particulière de confiance de l'impératrice, le décida à sortir des défilés pour fixer l'attention du roi, lui donner le change, et protéger les mouvemens des Russes. Il vint à Frankenstein, camper

le 20 à Baumgarten. Une chaîne de petits corps garda les montagnes vers Habensdorf et Hohensgiersdorf; le général Bethlem menaça Neiss.

Ces mouvemens, quoique bien masqués n'échappèrent point au roi; il s'aperçut que les Autrichiens voulaient opérer leur jonction avec les Russes vers Oppeln. Bien qu'il pût y prévenir ses ennemis par Grottkau, il lui importait encore plus de gagner Gros-Nossen avant eux, afin de conserver en même temps ses communications avec Neiss; il se mit donc en marche le 21, avant le jour, pour venir prendre position à Siegenroth, près de Nimptsch.

L'arrivée inattendue du roi à Siegenroth dérangea un peu le plan de Laudon, qui avait campé à Stolz, près de Munchenberg, dans l'intention de s'approcher d'Oppeln; il résolut de prendre, le 22 au matin, le camp de Gros-Nossen. Frédéric, de son côté, craignant par-dessus tout d'être coupé de Neiss, pivot de ses mouvemens pour s'opposer à la réunion des armées ennemies, et où il avait des dépôts considérables, prit le parti de venir à Karlowitz, et d'attaquer Laudon, s'il se présentait dans cette direction; il mit en mouvement son armée avant le jour sur 3 colonnes; le général autrichien s'était également mis en marche, mais gagné sur son flanc droit par les Prussiens, ses campemens furent enlevés à Gros-Nossen. Le ruisseau d'Ohlau seul sépa-

rait les armées, et cette apparition subite causa dans celle des Autrichiens un désordre dont le roi ne sut pas profiter; il poussa, néanmoins, jusqu'à Gros-Carlowitz, où il s'établit.

Cette marche hardie et rapide, exécutée en face de l'ennemi et sous le feu de ses postes, eut d'ailleurs un plein succès; Laudon, renonça à l'espoir de se joindre aux Russes en Haute-Silésie, et prit un camp à Pomsdorf, le 22 juillet, d'où il proposa à Butturlin, qui s'était avancé sur les entrefaites à Namslau, d'effectuer leur jonction par la Basse-Silésie.

Frédéric, de son côté, vint s'établir, le 23, sur les hauteurs de Woitz et d'Ullersdorf; un pont de bateaux fut jeté sur la Neiss, près de Gumpiglau. Le général Ziethen quitta Breslau avec ses deux corps; le sien le porta d'abord à Zultz, puis se réunit à l'armée : celui de Knobloch marcha à Steinau. Le roi, après quelques mouvemens contre les corps détachés de l'ennemi, informé que Laudon s'était retiré à Weidenau, rassembla son armée le 1er août à Opersdorf.

Nous ne donnerons pas le détail des marches et contre-marches qui eurent lieu, d'un côté pour réunir les deux armées, et de l'autre pour s'y opposer.

Cette jonction paraissait impossible à effectuer sans bataille, et le roi les donnait trop bien pour

que les Autrichiens, malgré leur supériorité, voulussent rien hasarder. Dans le fait, il convenait aux alliés de ne combattre qu'après leur réunion, et par la même raison, il importait au roi d'engager une affaire décisive avec une des armées séparées. Laudon prit très-bien ses mesures pour faire réussir son projet, et fut secondé à merveille par ses alliés. Le comte Czernischef, après avoir fait une démonstration sur Breslau, devait venir jeter des ponts sur l'Oder et le passer à Leubus; l'armée russe l'aurait suivi sur Lignitz et Jauer, où Laudon se serait rendu de son côté. Le plan était bon, mais pour l'exécuter il fallait ou combattre le roi, ou lui donner le change; ce dernier parti parut le plus sage. Afin d'atteindre son but, le général autrichien employa toutes les ruses possibles; il continua à soutenir ses détachemens vers Oppeln par des corps plus considérables; tantôt il faisait des démonstrations comme s'il eût eu le dessein de prendre la même direction, tantôt il faisait mine d'aller au-devant du roi pour l'attaquer.

Frédéric donna dans le piége, et se porta d'abord à Strehlen, tandis que le général Knobloch débouchait de Breslau, pour observer les Russes. Mais Laudon s'étant rabattu vivement sur Schweidnitz, et posté sur les hauteurs de Hohenfriedberg, en même temps que le corps de Beck, resté jusques-là à Zittau, se dirigeait sur Lignitz,

le roi fut obligé de prendre la position centrale de Kanth, le 10 août. Pendant ce temps, l'armée russe s'était avancée, le 5, de Bernstadt à Hunefeld; le 6, à Hochkirch; le 9, à Trebnitz; le corps de Czernischef à Auras. Le 10, ce dernier campa à Wohlau, et fit jeter trois ponts sur l'Oder, au couvent de Leubus. Le 11, tandis que l'armée marche à Kreidel, Czernischef passe l'Oder, et campe à Damm. Le 12, l'armée passe l'Oder, et campe près de Parchwitz.

La grande quantité de Cosaques répandue dans le pays fut cause que le roi n'eut aucune connaissance de tous ces mouvemens (1). Cependant il ne lui restait plus de doute que les Russes ne cherchassent à passer l'Oder vers Breslau, et à se réunir à leurs alliés par la Basse-Silésie. Il lui parut évident que, pour favoriser leur marche, Laudon sortirait enfin de ses positions de Hohenfriedberg, ce qui amènerait l'occasion d'attaquer avec avantage, et de décider ainsi la campagne. A cet effet, il chercha à tromper le général autrichien sur la force du corps qui se trouvait à Kanth : la troisième ligne marcha sur les hauteurs, la droite à Schimelwitz; la gauche à Pols-

---

(1) Le journal de Thielke assure que le canon de Breslau apprit au roi, le 12, que l'armée russe avait passé l'Oder, et que ce fut là ce qui le décida à marcher de Kanth à Lonig.

nitz; les cuirassiers en réserve derrière elle : le reste de l'armée prit entre Schimelwitz et le faubourg de Kanth, un camp masqué par les buissons qui bordent les rives de la Strigauer-Wasser. L'armée séjourna, le 11, dans cette position : une foule de faux rapports contribua à confirmer le roi dans son erreur. Il se porta, le 12, à Lonig, croyant pouvoir tomber sur Laudon qu'on disait en marche sur Strigau.

Le général Schmettau, qui avait été poussé sur la route de Neumark à Breslau, annonça qu'il n'avait rencontré que des partis de Cosaques, et que, suivant ce qu'il avait appris, l'armée russe n'avait pas encore franchi l'Oder. Cependant, comme nous l'avons dit, Czernischef était déjà sur la rive gauche depuis la veille, et l'armée passait à l'instant même où Schmettau faisait son rapport. Le roi persuadé que ce général se trompait, détacha de suite le général Mollendorf sur Dombritsch, avec ordre de pousser des patrouilles sur la Katzbach. Cette mesure eut plus de succès, car elles découvrirent un corps russe de 10 à 12 mille hommes, vers Polschildern. Mollendorf en rendant compte au roi, le 13 à midi, ajouta que tous les rapports confirmaient le passage de l'Oder par l'armée russe; mais Schmettau, par un nouveau rapport annonçant le contraire, prolongea ce malheureux état d'incertitude. Enfin, à cinq heures du soir, un second message de Mol-

lendorf prévint qu'effectivement Butturlin était sur la rive gauche de l'Oder, et se dirigeait sur Panten. L'armée leva sur-le-champ son camp, se remit en marche sur quatre colonnes, et se dirigea par Lonig, non pour attaquer les Russes, mais pour en donner la crainte à Laudon, et l'attirer dans la plaine. Pendant cette marche, Frédéric reçut encore l'avis que Laudon était aussi en mouvement sur Jauer : cet avis était faux, mais probable : l'on croit facilement ce que l'on désire, et le roi n'avait aucun motif de penser que son adversaire restât dans une pareille inaction. En conséquence il fit faire halte à l'infanterie de l'avant-garde aux environs de Jenkau; les hussards poussèrent une reconnaissance sur Behrsdorf; l'armée, qui devait d'abord camper à Lonig, alla plus loin, prendre position, la première colonne vers Mertzdorf, la seconde à Dromsdorf, la troisième à Tschinwitz, la quatrième à Plomnitz, où Frédéric attendit le retour des hussards. Son intention était de passer au point du jour le ruisseau de Weidebach par brigades, et de se former inopinément sur les hauteurs de Jauer pour recevoir les têtes des colonnes autrichiennes, qui auraient ainsi donné sur le centre d'une armée déployée, et eussent été culbutées comme celles de Soubise à Rosbach. Les hussards rentrèrent, le 11 à trois heures du matin, annonçant qu'ils n'avaient point rencontré l'ennemi, mais qu'ils

avaient distinctemeut vu les feux de la grande armée autrichienne dans son camp de Hohenfriedberg, et ceux de Brentano à Strigau. En effet, le général autrichien était resté immobile dans sa position, sans qu'aucune sollicitude pour ses alliés pût l'en arracher.

Alors l'armée prussienne fit demi-tour à droite, et revint à Lonig; quelques détachemens furent portés à Kanth pour communiquer avec Breslau, et à Merschutz pour éclairer du côté de Jauer. Le général Platten, se porta, le 15, sur les hauteurs de Walstadt pour reconnaître l'armée russe. Il découvrit quelques milliers de Cosaques attaquant les hussards de Ziethen, vers Jenkau, sans pouvoir les entamer, et aperçut sur les hauteurs de Wandris une division de cavalerie régulière qui venait à leur soutien; il engagea aussitôt une canonnade avec ces escadrons, mais le roi ayant fait marcher le général Ziethen sur Nicolstadt pour les tourner, ils se retirèrent.

Pendant cette escarmòuche, les avant-postes annoncèrent qu'il s'élevait de noirs tourbillons de poussière sur la route de Jauer. Le roi détacha sur-le-champ Mollendorf à Dromsdorf, et le général Ramin sur les hauteurs de Mertzdorf: on vit bientôt paraître 15 escadrons déployés entre Dromsdorf et Rudern, et derrière eux une colonne de cavalerie qui traversait au trot le village de Bartzdorf, se dirigeant sur Profen. C'était le

général Laudon qui, jugeant au bruit du canon, que les Russes s'approchaient, s'était mis à la tête de 40 escadrons pour les soutenir, et établir avec eux la communication désirée depuis si long-temps. Le roi ignorant ce que cela signifiait, se mit lui-même à la tête d'une brigade d'infanterie et d'une division de cuirassiers, et s'avança par Skule sur Klein-Pohlwitz pour soutenir Ziethen, qui, après avoir évacué Nicolstadt, se trouvait entre cette colonne de cavalerie autrichienne et celle des Russes.

Laudon prit alors à gauche par Walstadt, et joignit la cavalerie de ses alliés près de Strachwitz. D'un autre côté, Platten se dirigea sur Wandris, et le roi, après s'être réuni à Ziethen, forma sa cavalerie et se porta d'abord à Nicolstadt, puis dans la direction de Walstadt; il en résulta une canonnade et un petit combat. La cavalerie prussienne, qui avait la tête de colonne vers Strachwitz, culbuta quelques régimens autrichiens, s'engagea un peu trop, fut prise en flanc par des cuirassiers, et entourée d'une foule de Cosaques, au travers desquels elle se fit jour. Le roi, l'ayant soutenue, obligea celle des ennemis à se retirer sur l'armée russe, qui était en pleine marche pour Parchwitz et Klemerwitz. Butturlin campa dans cette dernière position avec sa cavalerie et environ 10 mille fantassins, qui avaient pris les devants; le reste de son armée n'arriva que le

lendemain. Le roi se fit renforcer par la brigade d'infanterie de Mollendorf et celle de cavalerie du colonel Lottum, restées à Mertzdorf, et retrancha pendant la nuit les hauteurs de Walstadt, avec 24 bataillons et 58 escadrons, ignorant que l'armée russe fût encore en arrière, et perdant l'occasion d'accabler le corps de Butturlin.

Ce général avait compté avec raison que Laudon s'avancerait, le 15, et le soutiendrait dans sa marche sur Klemerwitz, s'il était attaqué; mais les Autrichiens voulant que la réunion s'opérât au couvent de Walstadt, les Russes ne trouvèrent pas la moindre trace de leurs alliés, et si le roi les avait attaqués avec toutes ses forces, ils auraient été fortement compromis sur la gauche. Enfin, Butturlin insista et décida les Autrichiens à s'avancer vers Jauer. Laudon marcha, le 17 août, à Gerlachsdorf, Luzinsky sur le Streitberg, près de Strigau, Beck à Lignitz, Brentano près de Jauer; Janus garda les hauteurs de Kuntzendorf. L'armée russe ne bougea point de Klemerwitz. Le roi rectifia sa position dans la nuit du 16: il plaça la droite à Gros-Wandris, la gauche vers Strachwitz; le quartier-général à Nicolstadt.

Frédéric ayant ainsi les Russes devant son front, et les Autrichiens derrière lui, n'avait plus d'autre point de retraite que Schweidnitz; il se fit joindre par l'autre partie de l'armée res-

tée à Lonig, sous les ordres du margrave Charles, et lui assigna une position, la droite sur les hauteurs de Granowitz, la gauche à Dromsdorf. Les deux partis restèrent en présence jusqu'au 19; les alliés perdirent ainsi sans retour, l'occasion la plus favorable d'accabler Frédéric. Au lieu de profiter du temps qui s'écoula du 15 au 18, ils tinrent des conseils de guerre, dans lesquels il fut résolu que l'armée russe se rapprocherait encore un peu le 19, et porterait sa droite à Eichholz, et sa gauche vers Lignitz. Dans cette situation embarrassante, il restait néanmoins au roi la possibilité de dérober une marche, de gagner les hauteurs de Kuntzendorf avant Laudon, et de le couper de tous ses magasins. Il la saisit avec empressement, le 19 août, au point du jour; mais le vigilant Laudon devina ce projet, et partit sur-le-champ lui-même pour Kuntzendorf, de manière que le roi le trouva, le 20 au matin, maître de ces hauteurs et de tous les défilés.

Frédéric jetant alors ses regards sur un poste d'où il pût à la fois empêcher le siége de Schweidnitz, couvrir Breslau, être à portée de ses magasins, vint s'établir, le 20 août, entre Buntzelwitz et Tscheschen, la droite sur les hauteurs de Zedlitz, la gauche à Jauernick. L'approche des Russes le décida à rectifier cette position.

Le camp de Buntzelwitz était formé par une chaîne de monticules séparés par plusieurs ruisseaux, dont les principaux étaient la Freyburger-Wasser et la Strigauer-Wasser, qui couvraient le front et ne laissaient que peu de points d'attaque. La ligne s'étendait dans une espèce de carré long, dont le côté droit était vers Tscheschen et Zedlitz, le front depuis Zedlitz jusqu'en arrière de Jauernick, le côté gauche depuis Jauernick jusqu'en arrière de Wurben, d'où cette ligne allait rejoindre le côté droit vers Tscheschen (*Voyez pl. XXIV.*) Il y avait six angles saillans formant de vrais bastions qui battaient tous les environs et flanquaient les retranchemens intérieurs. Tous ces mamelons furent fortement retranchés, surtout ceux de Wurben, qui dominaient le camp et pouvaient en être considérés comme la citadelle ; 180 pièces de canon, sans compter l'artillerie des bataillons, en défendirent les avenues. Le camp était entouré d'abattis, de trous-de-loup et de fougasses ; l'armée y travailla pendant dix jours et dix nuits avec une activité extraordinaire. On profita de tous les avantages du terrain, soit pour y combiner l'emploi des différentes armes, soit pour y placer des ouvrages. En un mot, ce camp qui fit époque dans les annales de l'art, fut considéré long-temps comme un chef-d'œuvre de fortifications de campagne. Les deux fronts atta-

quables se trouvaient entre Jauernick et Buntzelwitz, entre Peterwitz et Neudorf.

Les généraux alliés ayant enfin réglé, le 21 août, l'affaire importante de leurs approvisionnemens, le maréchal Butturlin se porta, le 24, à Jauer; Laudon fit occuper les hauteurs de Strigau par les corps de Beck et de Brentano. Le 25, les Russes marchèrent à Hohenfriedberg; Laudon sortit enfin de ses montagnes, et campa, le 26, la droite à Bogendorf, la gauche à Zirlau. Le corps de Luzinsky s'empara des hauteurs d'Arensdorf, et s'y maintint malgré les efforts des Prussiens pour l'en déloger.

Cette apparition des Autrichiens fit enfin craindre au roi qu'ils ne tentassent une attaque générale; il ordonna que le soir les tentes fussent abattues, que l'armée passât la nuit sous les armes, et que les pièces fussent attelées. Cet état pénible dura plusieurs jours sans que l'ennemi se présentât; mais attendu qu'il pouvait venir le jour même où l'on aurait négligé ces précautions, il fallut se résoudre à les continuer.

Le 28 le général russe, cédant aux instances de Laudon, serra de plus près les Prussiens, en portant sa droite à Oelse, sa gauche à Strigau. Le corps du général Czernischef remplaça Brentano au Streitberg, et ce dernier prit poste à Niclasdorf. Le lendemain, Czernischef campa la droite

à Mulhrau, la gauche vers Jerichau; il détacha ses troupes légères aux ordres du général Berg, sur les hauteurs de Laasen, d'où elles chassèrent les postes prussiens de Conradswalde.

Laudon, s'apercevant que les travaux des Prussiens augmentaient chaque jour, pensa, un peu tard, qu'il fallait enfin les attaquer; il employa toute son éloquence pour déterminer Butturlin à coopérer à cette attaque le 1er septembre; mais ses efforts furent inutiles, le général russe déclara nettement qu'il n'y prendrait aucune part, et le conseil de guerre qu'il convoqua enchérissant sur sa sagesse, déclara qu'il était imprudent d'attaquer une position aussi redoutable, dont le roi serait bientôt forcé de sortir faute de vivres. Toutes les instances du général autrichien, le tableau des avantages incalculables qu'assuraient aux assaillans la supériorité et l'initiative, enfin l'honneur qu'ils recueilleraient de cette opération, ne purent rien sur l'esprit du général russe, qui crut faire beaucoup d'offrir un corps de 20 mille hommes, dans le cas où les Autrichiens seraient attaqués.

Laudon ne se laissant pas rebuter rédigea un projet d'attaque pour le 3 septembre, et se rendit, le 2, au quartier-général russe pour le discuter. Ce projet parfaitement combiné, établissait un effort général sur le centre par échelons. (*Voyez pl. XXIV.*) Le centre qui formait la tête

d'attaque, était composé de troupes choisies et de volontaires formés en colonne qui auraient emporté le village de Jauernick. Les divisions de l'aile droite, disposées en échelons à la même distance, devaient pénétrer par ce point et se former en ligne au fur et à mesure, de manière à donner une direction divergente aux ailes de l'ennemi qui auraient été ainsi battues et isolées. Ces dispositions faisaient vraiment honneur au coup-d'œil de Laudon; elles furent communiquées à tous les lieutenans-généraux, et les troupes autrichiennes se rendirent même dans la nuit du 2 au 3, aux places de rassemblement indiquées; mais Butturlin inébranlable, s'en tint à sa première résolution. Laudon, vivement affecté de ce procédé, en tomba malade, et les troupes rentrèrent dans leur camp. Dans le fait, cet événement n'est pas difficile à expliquer; il faut en attribuer la cause au peu de ménagemens gardé par Laudon. Il apporta à Butturlin un plan rédigé par le général Giannini, son chef d'état-major, dans lequel le rôle que ses alliés devaient jouer était déjà fixé d'une manière aussi peu honorable que contraire à la décision prise peu de jours auparavant par le conseil de guerre. Il parut en effet étrange au général russe, qu'après la délibération de ce conseil, auquel Laudon assista lui-même, on pût, sans l'avoir consulté dès-lors, apporter un projet d'attaque tout préparé, dans lequel on détermi-

nait ce qu'il aurait à faire, soit avec son armée, soit avec le corps de Czernischef.

Frédéric ignorait toutes ces circonstances heureuses pour lui; mais il pensa néanmoins que ses ennemis ne se croyaient pas en mesure de l'attaquer, et ordonna qu'à l'avenir moitié seulement de chaque régiment prendrait les armes pendant la nuit. Le 4 septembre, il fit occuper les hauteurs de Sabischdorf par la division Gablenz; un poste et une batterie furent établis au retranchement des Suédois que l'on avait remis en état.

Le 9 septembre, à l'entrée de la nuit, les Prussiens aperçurent le camp de Butturlin en flammes, et Brentano descendant les hauteurs vers Grunau. En effet, l'armée russe se portait à Jauer, d'où elle repassa l'Oder, laissant le général Czernischef à l'armée autrichienne avec un corps auxiliaire de 20 mille hommes. Laudon renonça alors à l'espoir d'attaquer le roi avec succès, et reprit, le 10 septembre au matin, le camp de Kuntzendorf. Frédéric échappa ainsi fort heureusement au plus grand danger qu'il eût jamais couru. On voit au surplus que la mésintelligence de ses adversaires y contribua autant que son génie.

Positions en Saxe et en Poméranie.

Tandis que ces choses se passaient, l'armée de Saxe était toujours dans la plus grande inaction,

à quelques chicanes de postes près, qui ne valent point la peine d'être rapportées. Daun campait avec une partie de ses troupes au Val de Plauen sous Dresde; le reste cantonnait vers Dippodiswalde; Lascy à Dobritsch. L'armée des Cercles ne sortit du Voigtland que vers la fin de juillet, sous prétexte du manque de vivres. C'est la première fois qu'on ait entendu dire qu'il fallait rester en place, parce qu'on manquait de subsistances; jusqu'alors, le besoin de vivres avait forcé d'abandonner un pays, et il appartenait au général Serbelloni de prouver le contraire. Enfin cette armée vint camper, le 21 juillet, vers Ronnebourg, poussant des postes à Gera et Naumbourg. Le prince de Wurtemberg défendait son camp retranché de Colberg, comme nous le verrons ensuite, et les Suédois, qui s'étaient mis en mouvement au *mois d'août,* pénétrèrent dans la Marche-Ukeraine, jusqu'à ce que les petits renforts arrivés au colonel Belling, qui les observait, les engagèrent à rentrer dans la ligne de démarcation.

Suite des opérations du roi. Laudon emporte Schweidnitz d'assaut.

Il est vraisemblable que Frédéric ignora la cause et le but de la marche des Russes vers l'Oder. Il présuma qu'ayant trouvé sa position inattaquable, ils avaient le projet de faire, comme dans

la campagne précédente, une diversion sur Berlin, afin de faciliter les opérations de Laudon en Silésie. Pour déjouer ce dessein, et mettre les Russes hors de cause pour le reste de la campagne, le roi résolut de détruire les magasins établis sur la ligne de Posen. Il chargea de cette expédition le général Platten, auquel il donna 14 bataillons et 25 escadrons avec ordre de se diriger ensuite sur Francfort ou Glogau, et, dans le cas où il rencontrerait des obstacles, de se porter à Landsberg sur la Wartha. Ce général, devant opérer sur les derrières d'une grande armée ennemie, reçut carte blanche, et n'eut d'autre instruction que de faire tout le mal possible. Il passa l'Oder à Breslau, dans la nuit du 11, campa à Sabisch le 14, et détruisit un magasin à Kobielin. Informé qu'un grand convoi parquait au couvent de Gostein, il prit les devants avec la cavalerie, et ordonna au général Knobloch de le suivre. Arrivé au couvent, le 15, il trouva en effet le parc barricadé et défendu par 5 mille hommes d'infanterie, ce qui le força d'attendre la sienne; alors il ordonna à 4 bataillons de grenadiers d'emporter le couvent et la barricade, tandis que le reste se formerait pour les soutenir. La barricade fut enlevée, le couvent pris; on tua 600 hommes, 1,500 demeurèrent prisonniers, le reste se dispersa dans les bois. Plus de 500 chariots furent détruits. Le corps campa, le 16, à Czempin, le 17, à

Stenzewa, d'où il poussa un détachement sur Posen; dont le général Dalk s'était retiré après avoir fait évacuer les magasins. Platten continua sa marche pour Neustadt, où il resta quelques jours; il se porta, par Birnbaum et Golmitz, à Landsberg, où trouvant le 22, le pont de la Wartha coupé, il en fit jeter un avec des pontons et des radeaux qu'il trouva heureusement sur la rivière.

Cependant l'épuisement des magasins de Schweidnitz forçant le roi qui était jusqu'alors resté au camp de Buntzelwitz, à se rapprocher de Neiss, il porta son armée en trois colonnes, le 26, à Pulzen, le 28, à Siegroth, le 29, à Gross-Nossen. Le colonel Dalwig flanqua sa marche à gauche avec 1,200 chevaux et un bataillon de troupes légères pour éclairer les mouvemens de Laudon du côté des montagnes. Le roi pensait que le général autrichien le suivrait pour couvrir la route importante de Glatz, et fut fort surpris qu'aucun rapport ne lui annonçât ce mouvement. Tous les détachemens, envoyés dans le même but, n'ayant rien découvert, le roi fit partir, le 2 octobre, le général Lentulus, pour reconnaître aussi près que possible Schweidnitz et l'ancien camp des Autrichiens. Ce général ne fut pas plus heureux, mais annonça que, suivant le bruit répandu dans le pays, Laudon avait emporté Schweidnitz d'assaut.

En effet, ce dernier n'eut pas plutôt avis du

mouvement des Prussiens, qu'il résolut de tenter l'escalade, tandis que Brentano, posté à Ludwigsdorf, et Draskowitz à Wartha, garderaient les communications avec les montagnes de Glatz: dans ce but, il fit resserrer, le 30 septembre, la chaîne de postes placée autour des ouvrages, en établit une seconde, et rassembla les échelles et les planches dans tous les environs.

L'attaque fut exécutée sur quatre colonnes dirigées contre chacun des forts. (*Voy. pl. XXIV*): ces colonnes avaient à leur tête des canonniers, des sapeurs, des ouvriers munis de pelles, de haches, de pioches, et des hommes portant des échelles avec leurs fusils en bandouillère. Des officiers du génie, qui connaissaient la place, servaient de guides à chacune d'elles. Enfin on appela au quartier-général les commandans de ces attaques, et on leur donna des instructions dont voici le résumé:

1° L'attaque se fera à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil; 2° aussitôt que les bataillons de la tête seront arrivés sur le glacis, ils s'élanceront dans le chemin couvert et dans le fossé, planteront les échelles, et pénétreront vivement dans l'intérieur des ouvrages pour s'emparer des ponts-levis; 3° les troupes conserveront avec soin les échelles, afin qu'après la prise des forts on puisse s'en servir pour escalader la ville; 4° le bataillon de grenadiers attaché à chaque colonne, fera

seul l'attaque; il sera suivi d'un bataillon de fusiliers : celui-ci emportera la courtine qui lie les forts avec les lunettes ; les deux autres bataillons resteront en arrière avec les pièces d'artillerie, jusqu'à ce qu'ils soient appelés ; 5° aussitôt que les forts extérieurs seront enlevés, les bataillons de réserve, à chaque colonne, viendront en prendre possession : ceux qui auront exécuté l'attaque se remettront de suite en ordre pour emporter le corps de place.

Le commandant fut informé de ce projet, et, quoiqu'il n'y ajoutât pas foi, il fit prendre les armes à sa faible garnison, et lui assigna ses postes : douze cents hommes gardèrent l'enceinte intérieure de la ville; mille furent disposés dans les quatre forts et dans les courtines; 80 dans les fossés pour culbuter les échelles; enfin le reste, consistant en 1,400 hommes, fut placé en réserve entre la première enceinte des forts et celle de la ville; mais cette réserve n'eut point d'instruction sur ce que les divers détachemens qui la composaient auraient à faire dans le cas où l'ennemi parviendrait à réussir sur l'un ou l'autre point, ni sur aucun des incidens probables dans une entreprise de cette nature. Il en résulta qu'au moment de l'escalade, une partie de la réserve se retira dans la ville, et que le reste courut de côté et d'autre, sans savoir ce qu'elle faisait.

Les colonnes attaquèrent avec vivacité, et,

après un combat de quatre heures, plus ou moins bien soutenu par les différens forts, la place fut au pouvoir des Autrichiens, qui eurent 1,400 hommes hors de combat, mais firent 3,400 prisonniers. Laudon mit alors dans la place une garnison de 10 bataillons, en fit réparer les ouvrages, et resta campé sur les hauteurs de Kunzendorf. La nouvelle de cet événement imprévu et désagréable, força le roi à renoncer à ses manœuvres en Haute-Silésie, et à venir, le 6 octobre, à Strehlen, couvrir Breslau.

Le général autrichien n'osa rien entreprendre sans avoir reçu des ordres de sa cour (1). Les membres du conseil aulique, qui faisaient la guerre au coin du feu, lui ordonnèrent, malgré la supériorité de ses forces, qui étaient doubles de celles des Prussiens, de rester sur la défensive dans les montagnes, et d'envoyer au maréchal Daun les troupes qu'il en avait reçues au commencement de la campagne, si le roi se dirigeait contre lui. Le 11 novembre, les Autrichiens prirent des quartiers d'hiver, ainsi que Czernischef, qui cette fois resta avec eux dans le comté de

---

(1) Thielke, dit positivement que Marie-Thérèse avait donné plein pouvoir à Laudon de diriger ses opérations. Au fond il importe peu au lecteur, de savoir que ce soit au conseil de guerre ou au général en chef qu'il faille attribuer l'honneur ou la faute; il ne doit chercher ici que des principes.

Glatz. L'armée prussienne en fit autant dans les premiers jours de décembre, et termina ainsi fort heureusement sans combat et sans bataille, une campagne où les alliés auraient dû dix fois l'écraser.

Tandis que tout se terminait en Silésie d'une manière si pacifique et si inespérée, Frédéric courut un danger d'une autre espèce. Un gentilhomme silésien, nommé Warkotsch, qu'il comblait de ses bontés, résolut de l'enlever, conjointement avec le capitaine Wallis, et de le livrer aux Autrichiens. Ce projet fut révélé par un domestique de Warkotsch, au moment où les postes de Croates s'avançaient déjà pour recevoir le roi.

Fin de la campagne en Saxe.

L'armée des Cercles était venue se poster, comme on l'a déjà dit, vers Ronnenbourg, à la fin de juillet. Daun et le prince Henri gardaient toujours leurs positions, et sans les petits tours que se jouaient les partisans des deux côtés, on eût pris leurs camps pour des camps d'instruction. Le prince Henri fut forcé d'envoyer quelques bataillons à Berlin, que les Suédois menaçaient, et vers les frontières d'Halberstadt, pour les protéger contre les incursions des troupes légères françaises, dont l'armée passa le Weser

le 19 août. Malgré cela, le général autrichien n'en devint pas plus hardi. Il souffrit même que le prince Henri portât Seidlitz avec 8 bataillons et 24 escadrons, le 2 septembre, contre les corps détachés de l'armée des Cercles. Seidlitz s'avança sur Ronnenbourg, et, après avoir repoussé différens partis, allait attaquer la droite de cette armée appuyée au Rensterberg, lorsqu'elle changea de position. Il prit alors position à Altenkirch, où il menaçait la gauche. Le lieutenant-général Serbelloni, considérant qu'il était inutile de fatiguer les troupes par une surveillance continuelle, jugea plus commode de les conduire au camp de Weida. Seidlitz rejoignit alors l'armée le 15, par Altenbourg et Borne.

Le prince Henri détacha une seconde fois ce général, le 12 octobre, dans les environs de Magdebourg, afin de balayer les petits partis ennemis qui y rôdaient. Daun n'en resta pas moins tranquille dans son camp, et séparé de l'armée des Cercles.

Le 1er novembre, arriva le renfort de 24 bataillons et 42 escadrons, détaché par Laudon, après la prise de Schweidnitz; les forces de Daun s'élevaient alors à 76 bataillons et 140 escadrons: c'était plus qu'il n'en fallait pour écraser le prince Henri, et marcher à Berlin. Le 5 novembre, le maréchal se mit en effet en mouvement, et attaqua toute la ligne des avant-postes; mais la mon-

tagne accoucha d'une souris; Daun prit quelques villages sur la rive gauche de la Mulde, où les Prussiens gênaient les cantonnemens qu'il avait marqués, et où il s'établit le 19 novembre. L'armée des Cercles en fit autant le même jour, et toutes les deux se reposèrent de bonne heure des fatigues qu'elles n'avaient point essuyées.

CHAPITRE XXIX.

Affaires de Poméranie. Siége de Colberg.

Nous avons vu que les Russes, croyant se procurer une base d'opérations qui leur permît d'établir leurs dépôts près de la mer, se décidèrent à tenter le siége de Colberg. Le lieutenant-général Romanzoff fut chargé de cette opération, avec un corps de 18 mille hommes, que devait protéger la flotte combinée des Russes et des Suédois. Le prince de Wurtemberg, chargé de couvrir la Poméranie, poussa le général Werner aux environs de Koslin et Belgard, et campa, le 4 juin, sous Colberg; la gauche à la ferme de Bollenwinckel, la droite à la Persante : en avant de son front, couvert par un ravin très-profond, était le village de Neckin; des marais impraticables s'étendaient sur sa gauche; cette position avantageuse fut couverte encore par trente-huit redoutes y compris celles des hauteurs de Pretmin; l'espace entre la gauche et la mer, quoique peu praticable à cause des marais, fut encore lié à la colline par trois redoutes et un ouvrage avancé.

Lorsque le prince de Wurtemberg sut que Ro-

manzow ne s'avançait d'abord qu'avec 10 mille hommes, il proposa au roi de l'attaquer pour s'en débarrasser pendant toute la campagne; mais Frédéric, qui donnait alors tous ses soins au projet du général Goltz contre Butturlin, crut que cela suffirait pour délivrer la Poméranie. Il refusa donc d'accepter la proposition du prince. Nous avons vu comment ce dernier projet échoua par la mort subite de son auteur. Frédéric se repentit trop tard d'avoir refusé une proposition utile dans tous les cas, et fondée sur les principes de l'art.

Le général russe fut renforcé le 5 juillet, et prit poste auprès de Koslin, en attendant la flotte, qui mouilla le 30, et débarqua des troupes et de l'artillerie. Son corps fut alors porté à 24 mille hommes. Le 22 août, il s'établit, la droite à Quetzin, la gauche à Dejow; la flotte arriva devant Colberg deux jours après, et commença de suite le bombardement qui dura près de quinze jours. Le 4 septembre, l'armée russe resserra le camp prussien; mais Romanzow le trouvant sans doute trop fort pour l'attaquer de vive force, résolut d'en faire le siége en règle.

Le prince de Wurtemberg, de son côté, prit les meilleures dispositions pour la défense de ses ouvrages, et rédigea une instruction qui peut servir de modèle en ce genre. Voulant utiliser sa cavalerie, il la détacha dans la nuit du 11 sep-

tembre, avec un bataillon franc, sous les ordres du général Werner, vers Belgard, afin de détruire les dépôts des Russes, et menacer leurs communications. Malheureusement Werner cantonna le 12 septembre son corps dans les villages voisins de Treptow, où il fut surpris par le colonel Bibikow qui l'enleva au sortir de cette ville avec son infanterie et une centaine de dragons. Le reste de la cavalerie s'étant replié sur les autres escadrons, eut le temps de se retirer, après avoir culbuté vers Kletkow une partie des ennemis dans la Rega, et leur avoir fait une centaine de prisonniers.

Romanzow continuait, pendant ce temps, ses approches contre le Bollenwinckel, clef du camp ennemi. Il fit attaquer, dans la nuit du 17 au 18 septembre, le retranchement élevé sur la plage, et la redoute verte (grüne Schantze); le premier fut emporté, la seconde résista. La nuit suivante l'attaque fut renouvelée sans succès et ce point devint depuis ce moment le point de mire des assiégeans. Le prince de Wurtemberg fit construire une redoute sur la plus haute sommité du Bollenwinckel; espérant que le général Platten ne tarderait pas à lui amener des subsistances et des renforts.

En effet, ce général, que nous avons laissé à Landsberg après son expédition contre les dépôts de Posen, en partit, le 25 septembre, se réunit

le 27 à Freyenwalde à la cavalerie surprise à Treptow, et vint prendre position, le 2 octobre, à Prettmin, sur la rive gauche de la Persante, ce qui porta les forces du prince à 16 mille hommes; mais l'embarras des vivres n'en fut que plus grand, car il fallait les faire venir de Stettin par Golnow, à travers mille obstacles. On attendait un grand convoi de cette ville; mais Romanzow faisait tous ses efforts pour empêcher son arrivée. D'un autre côté, la grande armée russe, après son départ de la Silésie, étant venue successivement camper à Driesen et à Drambourg, détacha les généraux Berg et Fermor sur Greifenberg, avec ordre de pousser, jusqu'à Treptow.

Cependant le colonel Kleist fut envoyé à la rencontre du convoi, et le joignit à Golnow. Le général Platten fut détaché avec 6 bataillons, pour attirer à lui tous les petits corps qui se trouvaient vers Greifenberg, et se porter ensuite sur Golnow, afin de faciliter la marche de Kleist et de son convoi. En même temps Knobloch devait se poster en arrière de Treptow, et y envoyer un détachement pour en retirer un bataillon et les vivres qui s'y trouvaient. L'officier qui lui porta cet ordre, le rendit mal ou ne fut pas compris; le général se porta avec son détachement, le 20, jusqu'à Treptow, où il fut coupé et entouré, le lendemain, par un corps russe que Romanzow y conduisit lui-même par Garrin.

Platten campa, le 19, à Schwanteshagen, et envoya, le 20, le lieutenant-colonel Courbières, avec deux bataillons et un régiment de hussards, pour faire un fourrage vers Baumgarten et Zarnglaf. Ce détachement fut enlevé par le général Dolgorouky, à très-peu de distance du camp, sans qu'il fût possible de lui donner secours. Dans le même instant, la grande armée de Butturlin s'était portée aux environs de Regenwalde, et avait détaché le général Fermor, pour attaquer, de concert avec les troupes légères de Berg, le corps de Platten, et lui couper la retraite sur Stettin. Mais il décampa dans la nuit du 21 octobre, traversa la forêt de Kautreck, au milieu des tirailleurs ennemis; et comme Fermor avait commis la faute de s'arrêter à Glewitz, les Prussiens rejoignirent à Golnow le convoi dont ils devaient protéger l'arrivée.

Le 22, Fermor attaqua Golnow, ce qui força le train à revenir sur Stettin, et Platten à se retirer sur Damm le 23. Cet événement eut les plus funestes résultats : Knobloch, investi à Treptow, depuis le 21, fut forcé de capituler le 25, avec 1,800 hommes; la communication entre le camp de Colberg et le général Platten, fut interceptée; il fallut renoncer au convoi de vivres.

D'un autre côté, les Russes enlevèrent, le 22, la redoute de Spie, et on fut obligé de faire rentrer au camp les troupes qui occupaient les hau-

teurs de Prettmin, sur la rive gauche de la Persante. Ce contre-temps ne découragea pas le prince; il résolut d'attendre la dernière extrémité, avant de chercher à se faire jour, espérant que la rigueur de la saison forcerait les Russes à se retirer; et fit retrancher le passage de Colberger-Deep (1), point unique par lequel il pût opérer sa retraite. Un bâtiment chargé de grains, qui mouilla par hasard près du port, fut remorqué par des chaloupes, et procura du pain pour quinze jours.

Le 2 novembre, la grande armée russe se mit en route pour la Pologne, laissant à Romanzow un renfort nombreux sous les ordres du général Berg.

Le corps de Platten, que le roi avait d'abord destiné à couvrir Berlin contre l'invasion dont il le croyait menacé par les Autrichiens, se réunit ensuite, le 9, à Berlinchen au général Schenkendorf, qui amenait, dans le même but, 8 faibles bataillons de l'armée de Silésie. Ces deux divisions marchèrent à Naugarten, où elles arrivèrent le 14, poussant devant elles le corps de Berg, qui se retira sur Freyenwalde. Par un hasard fort heu-

(1) Colberger-Deep est un village situé près de la mer et du lac de Kamper; on chemine entre la mer et ce lac, jusqu'au goulet qui le ferme, de manière que ce passage forme un défilé étroit, dans lequel se trouve encore l'obstacle du goulet, qui exige un long pont.

reux, le prince de Wurtemberg faisait, dans le même instant, ses préparatifs pour quitter le camp retranché, par le Colberger-Deep. Après avoir rassemblé, dans la nuit du 13 au 14, tous les canots nécessaires pour jeter un pont sur la Rega, et les avoir transportés de Colberg en arrière des dunes de l'étang de Kamper, le prince se mit en marche le 14 à sept heures du soir, laissant seulement les gardes des retranchemens les plus avancés à leurs postes pour cacher sa retraite. Le corps arriva à une heure du matin à Colberger-Deep, et, comme le pont de chevalets sur lequel on devait passer le lac, n'était pas prêt, l'avant-garde le passa en canots. Le corps suivit, lorsque le pont fut achevé, traversa le marais sur une vieille digue négligée par les Russes, et se rendit, le 15, à Treptow.

Le général Platten, parti le même jour de Naugarten, s'était dirigé à Koldemanz, où il apprit l'heureuse retraite du prince, et son projet de marcher, le 16, à Greifenberg. En effet, le prince ordonna à ce général de se porter à Plathe, pour y réparer le pont; et le 17, les deux corps se réunirent à Greifenberg. Le prince de Wurtemberg résolut alors d'opérer encore une fois sur les derrières de Romanzow, et se porta, le 18, à Falkenberg, poussant devant lui les troupes de Berg. Mais le général russe ne prit point le change; il resserra la place de Colberg, et se posta lui-même

avec un corps nombreux à Gostin, pour en couvrir le siége.

Dans cet état de choses, il ne resta d'autre parti aux Prussiens, que de se rapprocher de leur grand convoi de Stettin; ils marchèrent donc par Naugarten, et Schwusen, à Treptow, où le convoi arriva le 10. Après avoir pourvu à la subsistance de ses troupes, le prince retourna le 12 sur Colberg et trouva le corps de Romanzow en bataille entre Prettmin et Rehmer, sur la gauche de la Persante. La canonnade s'engagea aussitôt. Les Prussiens enlevèrent d'abord le passage retranché de Spie; mais il leur fut impossible de rien obtenir de plus; et, la saison étant trop rigoureuse pour continuer les opérations, le prince fut forcé d'abandonner la place à son sort. Le 15, une partie de ses troupes se porta en Saxe et en Lusace, et lui-même dans le Meklenbourg. Le brave colonel Heiden rendit la place, le 16 décembre, faute de munitions et de vivres. Le corps de Romanzow qui en avait fait la conquête, prit ses quartiers d'hiver en Poméranie.

CHAPITRE XXX.

Observations générales sur la campagne de 1761. *Opérations de Daun, comparées à celles de* 1809.

Après avoir analysé les opérations de quatre ou cinq campagnes actives, il est difficile de dire quelque chose de neuf sur une campagne qui a eu lieu sur le même théâtre, sans combats. Les fautes ont toujours été les mêmes; les coalisés ont embrassé la ligne d'opérations, de la manière la plus contraire à leurs intérêts. Frédéric, dont les moyens diminuaient chaque jour, ne savait à quel système il devait recourir : la guerre d'invasion ne lui convenait plus; il n'était plus dans ses intérêts de courir alternativement sur les Autrichiens et les Russes, parce que cette guerre de vigueur lui eût enlevé ses derniers soldats, échappés aux scènes sanglantes de Zorndorf, de Kunersdorf et de Torgau. La prudence lui conseillait de les laisser tranquilles, jusqu'à ce que l'occasion se présentât d'attaquer avec succès une seule de leurs armées; c'était en effet un moyen

sûr de faire rentrer l'autre dans ses frontières. Peut-être lui reprochera-t-on avec quelque justice de ne pas avoir profité des mois de mars et d'avril, pour livrer une bataille à Daun, avant de quitter la Saxe et de marcher en Silésie.

Il me paraît au moins que Frédéric ayant une masse en Saxe, et voulant en porter une grande partie en Silésie, devait attaquer le maréchal avant de partir, pour lui ôter l'envie de profiter de l'énorme supériorité qu'on lui laissait sur le prince Henri. S'il avait prévu que Daun resterait dans l'inaction, sans doute il valait mieux l'y laisser; mais, à moins d'un traité entre lui et ce maréchal, il ne devait ni ne pouvait le supposer. Daun avait jusqu'alors montré une sorte de pusillanimité qui tenait à la supériorité de génie qu'il reconnaissait au roi; cependant il l'avait attaqué deux fois avec succès; jamais il n'avait été opposé à un autre général, et il était naturel de penser qu'il ne craindrait pas autant le prince Henri que Frédéric, et ne perdrait pas l'occasion de battre 30 mille hommes avec 60 mille.

Une fois arrivé en Silésie, il semblait inutile de laisser le corps de Goltz à Glogau, car les Russes étaient encore entre Posen et la Vistule; si on l'avait réuni à l'armée, elle aurait été forte de 60 mille hommes, et, sans contredit, Frédéric eût bien pu attaquer Laudon, qui n'en avait pas 50

mille. Les positions des Autrichiens étaient bonnes; mais pas inaccessibles, et il ne coûtait rien de chercher à les déloger, au moins par des manœuvres. Si le roi fût parvenu à les rejeter au mois de mai, par Glatz, en Bohême, leur réunion avec Butturlin n'aurait pas eu lieu, et on aurait gagné les défilés qui assurent de grands avantages dans la défensive. Frédéric, loin d'empêcher cette jonction, fit au contraire tout ce qui dépendait de lui pour la faciliter, en prenant le change sur les mouvemens de l'ennemi. On lui a reproché avec fondement de n'avoir pas attaqué Laudon, le 22 juillet à Beerwalde, près de Munsterberg; car il eût mieux valu livrer bataille à cette époque, que de venir deux mois après s'enfermer dans un camp, entouré d'armées supérieures.

Aussitôt que le coup médité par le général Goltz fut manqué, et que les Russes s'avancèrent sur l'Oder, il fallait attaquer leur armée ou celle de Laudon. On avait tout intérêt à le faire, parce qu'une victoire renversait le plan de campagne, et l'on avait plus d'espoir d'en remporter une sur un corps séparé par un fleuve de celui qui devait le secourir, que de battre deux armées réunies, ou pouvant donner simultanément. Aucune considération militaire ne justifiera le roi d'avoir laissé écouler depuis le 1er jusqu'au 15 août, sans accabler les Russes ou les Autrichiens; il ne devait ni

ne pouvait calculer que des forces aussi redoutables ne se joignissent que pour une parade.

Sans doute, l'idée du camp de Buntzelwitz est d'une noble audace; mais il me semble qu'il valait bien autant employer la moitié de cette audace, à livrer une bataille, dans la marche sur Munsterberg, le 22 juillet. En effet, un échec n'eût rien fait perdre au roi, tandis que, forcé à Buntzelwitz, tout était perdu. Il paraît au moins certain que, si le projet d'attaque conçu par Laudon eût été exécuté le 3 septembre, l'armée prussienne eût été totalement anéantie, pour peu que ce général eût su profiter de sa victoire.

En un mot, *s'il est reconnu qu'une armée occupant une double ligne d'opérations intérieure, contre deux armées isolées à une grande distance, ne doit point les aller chercher trop loin pour n'avoir pas un mouvement trop long à exécuter; il est indispensable aussi qu'elle se porte vivement sur celle qu'il importe le plus d'accabler, pour les tenir à une distance convenable et les empêcher de manœuvrer simultanément.* Frédéric agit tout-à-fait contre ce principe: peut-être avait-il quelques motifs secrets de croire que, dans le cas même où ces armées se réuniraient, non-seulement elles n'agiraient pas simultanément, mais qu'elles n'opéreraient pas même de concert. Ce serait la seule raison qui justifierait cet oubli.

Enfin, il me semble que Frédéric commit une faute qui lui coûta fort cher, en n'autorisant pas le prince de Wurtemberg à attaquer Romanzow en Poméranie, tandis qu'il était supérieur à ce général. Le prétexte d'attendre le résultat de l'attaque projetée par Goltz, n'est pas supportable. Goltz n'avait pas assez de forces pour frapper des coups décisifs sur une armée trois fois plus nombreuse. J'avoue que l'emploi du corps de Wurtemberg eût été beaucoup plus convenable, s'il eût été placé d'abord à Landsberg pour concourir ensuite à l'expédition, tandis que Romanzow aurait attendu dans ses cantonnemens les approvisionnemens de siége; mais si le roi préférait le laisser en Poméranie, il y avait tout à gagner à lui faire attaquer Romanzow avant que celui-ci eût reçu ses renforts.

Le roi perdit par ces délais une place qui devenait très-dangereuse entre les mains de ses ennemis, et dont la conquête aurait peut-être donné une tournure décisive à la campagne suivante, si des événemens d'une autre nature n'avaient changé totalement la face des affaires.

Ce que les Autrichiens firent de mal dans cette campagne, provient du mauvais choix de la ligne d'opérations et du système compassé de Daun.

La conduite de Laudon, sans être marquée au coin du génie, fut souvent digne d'éloges; et,

dans cette guerre, c'était beaucoup. D'après le plan adopté, il avait intérêt à ne rien entreprendre avant l'arrivée des Russes, et il manœuvra très-bien pour se réunir à eux. Comme je l'ai déjà observé, le projet conçu pour attaquer le camp de Buntzelwitz, était basé sur l'emploi des masses au point décisif; la direction que Laudon voulait leur donner, aurait sûrement produit de très-grands résultats s'il eût réussi, comme tout portait à le croire. Enfin, il mit le sceau à ses opérations par l'escalade de Schweidnitz, entreprise bien conçue, encore mieux conduite, et dont le résultat donnait les moyens d'ouvrir l'année suivante une belle campagne. Celle-ci fut la seule où Laudon commanda en chef; et s'il ne fit pas mieux, on peut l'attribuer à ses instructions primitives, et au peu de secours qu'il reçut de l'armée russe, sur laquelle reposaient toutes les combinaisons du cabinet de Vienne.

Mais s'il eut un beau côté dans ses opérations, on lui adresse néanmoins quelques reproches. Le premier, est de n'avoir point profité de sa supériorité pour attaquer Goltz au mois d'avril, et de s'être borné à des démonstrations. Il devait le tenter puisqu'il ne risquait que la perte de quelques hommes, ce qui dans les proportions numériques des deux partis n'était pas un grand mal. S'il avait réussi, le corps eût été anéanti ou rejeté

dans quelque place, où peut-être il n'aurait pu tenir; dans tous les cas, c'était un résultat à chercher. Le second, plus grave, est de ne point avoir profité de ses énormes avantages pour attaquer le roi à Nicolstadt, du 15 au 18 août. Il est inconcevable que deux armées, éloignées de 200 lieues, qui passent la moitié de la campagne à lier leurs opérations, et qui parviennent à placer entre elles un ennemi sans appui, sans retraite, divisé en deux corps pour faire face à leurs masses, et que rien n'empêchait de donner au même instant, aient passé quatre jours sans rien tenter, et laissé sortir le roi de cet embarras. Comment Laudon qui projeta l'attaque de l'armée prussienne, lorsqu'elle occupait un camp redoutable, appuyé à Schweidnitz, se justifiera-t-il de l'avoir laissée tranquille, dans une position commandée de toutes parts et sans retranchemens, où elle n'aurait eu aucune retraite en cas de revers?

S'il faut en croire Thielke, Laudon ne peut rejeter ses fautes sur le conseil aulique; car il avait reçu, au commencement de la campagne, une lettre de la main de Marie-Thérèse, qui lui accordait carte blanche, et l'avait affranchi de la tutelle de ce fameux conseil, à qui l'Autriche doit tous ses revers depuis le prince Eugène de Savoie. Si le fait est constant, on peut aussi demander à

Laudon pourquoi, après avoir escaladé Schweidnitz, il n'a pas réuni ses 90 mille hommes (en y comptant le corps de Czernischef), et n'a pas alors attaqué le roi, et marché sur Breslau; le maréchal aurait facilement accablé Frédéric, qui n'avait pas plus de 45 mille combattans divisés, et dont la défaite eût assuré la conquête de la Silésie. Au lieu de frapper ces coups importans, on renforça Daun, qui avait déjà deux fois plus de forces que son adversaire, et n'en fit aucun usage.

Ceux qui conçurent le plan général de la campagne, et Daun lui-même, sont bien plus répréhensibles que Laudon. En portant le théâtre des grandes opérations en Silésie, on engageait le roi à s'y rendre : or c'était, suivant un ancien proverbe, prendre le taureau par les cornes. Cette province lui présentait en effet la ligne de l'Oder; où depuis Stettin jusqu'à Neiss, huit places fortes lui offraient des appuis inappréciables en cas de défaite; des dépôts, des magasins, et surtout la facilité de manœuvrer sur les deux rives de ce fleuve. En Saxe et sur l'Elbe, au contraire, les Autrichiens avaient Dresde en première ligne, et Prague en seconde, tandis que le roi ne tenait que le poste de Wittemberg. On était à cinq ou six marches du centre de sa puissance; et, une ou deux victoires terminaient la lutte, en lui coupant les communications de l'Oder.

Mille motifs devaient décider les Autrichiens à frapper les grands coups en Saxe, parce qu'un seul y aurait écrasé leur ennemi; en Silésie, il n'eût été blessé que légèrement. Ils avaient de plus en opérant dans cette première province, l'avantage d'une frontière saillante formée par les montagnes de la Bohême, au centre de leurs opérations, vers Bautzen et Zittau, entre Dresde et le comté de Glatz. Daun avait, au mois d'avril, 90 à 100 mille hommes y compris l'armée des Cercles; Laudon alors en comptait 45 mille: si l'on eût laissé 20 mille hommes vers Glatz jusqu'à l'arrivée des Russes, qu'on eût remis à Butturlin la conduite des siéges, et qu'enfin Laudon et Daun se fussent rapidement formés, le premier de Dresde à Bautzen, avec des troupes légères à Pirna, le second de Bautzen à Hoyerswerda; et que deux masses de 60 mille hommes, dirigées par un seul chef, eussent attaqué Frédéric simultanément en le jetant toujours à gauche, il eût été coupé de toutes ses ressources: une bataille perdue aurait causé sa ruine. Si, contre toute vraisemblance, Daun perdait une ou deux batailles, qu'en serait-il résulté?... N'avait-il pas derrière lui Dresde, les défilés de la Bohême, et, à la dernière extrémité, Prague? Une seule marche de l'armée russe sur Breslau, n'eût-elle pas amplement compensé ces deux batailles

dont les pertes eussent pu être remplacées en quinze jours ?

Ce fut à peu près la même direction que Daun donna à ses opérations, en 1760, lorsqu'il voulut empêcher le roi de se porter en Silésie, et certes il manœuvra bien plus habilement que dans cette campagne. Sa position eût produit les plus grands résultats si, à cette époque, il avait attaqué Frédéric en marche, comme nous l'avons observé au chapitre XXVI de la 3e partie. Mais ce n'est point en tenant des positions, en séjournant souvent et craignant de marcher trop près d'une armée inférieure en nombre, que l'on empêche son adversaire de rouvrir ses communications, et que l'on réussit. Si le maréchal avait porté dès le mois d'avril, ses 125 mille hommes sur l'Elbe, en s'emparant de Torgau et de Wittemberg, et attaquant les Prussiens partout où il les aurait rencontrés sur l'une ou l'autre rive de ce fleuve; enfin, s'il avait manœuvré de manière à tenir la droite de l'armée toujours renforcée et prolongée sur la gauche du roi, il eût été impossible à ce prince de se retirer autre part que sur Magdebourg, ce qui eût mis ses états à la merci de ses ennemis. Frédéric sentant que cette conquête tendait à lui ôter ses moyens de recrutement, aurait à la vérité cherché à livrer une bataille dès les premiers mouvemens : mais qu'en serait-il

résulté, puisqu'en cas de revers, on trouvait un point de ralliement et d'appui sous les murs de Dresde, qui eût permis de recommencer, huit jours après, une nouvelle tentative? Deux batailles gagnées par le roi, eussent détruit son armée sans lui acquérir un pouce de terrain sur cette ligne d'opérations.

Il est plus naturel d'imputer ces fautes majeures dans l'emploi des forces, au conseil aulique qu'au maréchal, mais cela ne fait rien au fond. Peu importe, pour la démonstration et l'application des principes, que ce soit le cabinet ou les généraux qui aient mal combiné, je n'écris pour blâmer ni pour louer personne. Ce qui dépendait sans doute du maréchal, c'était de mieux employer les masses dont il avait le commandement exclusif : lorsque le roi partit, le 2 mai, pour la Silésie, il ne resta au prince Henri que 30 mille hommes; Daun avait 80 mille combattans, l'armée des Cercles et le corps d'Odonell, compris. Pourquoi ne chercha-t-il pas à le rejeter sur Wittemberg, le 6 ou le 7 mai? Quel motif l'engagea à faire partir Odonell pour Zittau, et à différer de marcher sur la capitale, afin de détruire les ressources du roi, ou sur Buntzlau, pour se lier avec les Russes et Laudon? Il aurait eu, après le départ d'Odonell, encore 60 mille hommes pour poursuivre une armée réduite

à 20 mille par les pertes présumables d'une bataille. Tempelhof, pour excuser le maréchal, n'a pas craint d'avancer que le roi, ne se trouvant qu'à quatre ou cinq journées de là, serait revenu sur ses pas. C'est un raisonnement faux ; à Lignitz, Laudon fut battu à deux lieues de Daun, sans que celui-ci pût le soutenir ; la bataille de Prague fut perdue, parce que les Autrichiens laissèrent un intervalle de quelques centaines de toises à l'angle que formait leur centre? Comment Frédéric, à quarante lieues du prince Henri, et courant à Schweidnitz, aurait-il donc empêché son frère d'être battu vers Meissen, sur la rive gauche de l'Elbe ?

Pour apprécier l'argument de Tempelhof, examinons les opérations de Napoléon sur Ratisbonne, en 1809, et vers Mantoue, en 1796; on verra, dans les mémorables batailles d'Eckmuhl, d'Abensberg et de Ratisbonne, deux grandes armées successivement battues, enfoncées et culbutées à deux journées de marche l'une de l'autre. On trouvera, en Italie, les deux colonnes de Wurmser anéanties en 24 heures, non pas à quarante lieues, mais sur le même terrain, à Lonato et à Castiglione. Que l'on place un instant Napoléon dans la position de Daun, avec ses 125 mille hommes, au mois d'avril, et que l'on suive la marche ordinaire des entreprises de ce grand

capitaine, et l'on conviendra, qu'au mois de juin, il n'y aurait eu en Prusse d'autres troupes que celles enfermées dans les places.

Ces observations jointes à celles que nous avons déjà eu occasion de faire quelquefois sur les avantages de prendre l'initiative, nous engagent à récapituler les maximes qu'elles semblent consacrer :

1° *Il est incontestable qu'une armée en prenant l'initiative d'un mouvement, peut le cacher jusqu'à l'instant où il est en pleine exécution ; ainsi lorsque les opérations ont lieu dans l'intérieur de sa ligne, un général peut gagner plusieurs marches sur l'ennemi.*

2° *Il est de la plus haute importance, pour juger sainement les opérations militaires, de bannir, de toutes les combinaisons, ces calculs compassés qui supposent qu'un général sera informé d'un mouvement et s'y opposera par la meilleure manœuvre, à l'instant même où il commencera.*

3° *Lorsque deux corps d'armée combineront leurs opérations de manière à mettre l'ennemi entre deux feux, à la distance de plusieurs marches ; ils formeront une double ligne d'opérations contre une simple, et s'exposeront à être battus séparément, si l'ennemi profite de sa position centrale. Il en est de cette manœuvre comme d'un mouvement fait au loin sur les flancs, et l'on doit les*

mettre l'une et l'autre dans la classe de ceux qui ne peuvent produire un effet simultané au moment de leur exécution.

4° *Il est prouvé par l'expérience de plusieurs siècles et par les maximes présentées dans le chapitre IX, qu'un général mettra toutes les chances en sa faveur, lorsqu'il prendra l'initiative des mouvemens, soit dans ses opérations stratégiques, soit dans ses dispositions de combat.* Je suppose, en effet, qu'une armée de 40 mille hommes soit chargée de défendre un pays contre une de 60 mille; si elle prévient l'ennemi, elle pourra par ses mouvemens stratégiques, mettre en action le gros de ses forces sur un point où l'ennemi n'en aura pas autant à lui opposer et l'obligera ainsi à combattre avec désavantage, ou à faire des contre-manœuvres qui retarderont ses progrès.

Par l'application de ce système aux dispositions de combat, l'on double encore cet avantage, puisqu'on se trouve n'avoir à combattre qu'une partie du corps ennemi occupant le point désigné pour les efforts généraux.

Le rôle que joua Daun, comparé à ce qu'il eût pu faire, nous prouvera combien il fut loin de mériter la réputation colossale dont il jouit pendant long-temps dans l'armée autrichienne. Il ne suffit pas, en effet, de savoir bien faire camper ses troupes, et de les mettre en bataille pour être réputé grand capitaine.

Supposé que Daun, comme l'a avancé Tempelhof, n'ait pas combattu le prince Henri, le 6 ou 7 mai, parce qu'il avait peur que le roi ne revînt sur lui, il eût suffi pour le rassurer de remettre l'attaque jusqu'au 10, en ne faisant partir Odonell que le 15, puisqu'à cette première date le roi était déjà entré en Silésie, et que l'on n'avait plus à craindre son retour : la présence d'Odonell n'était pas urgente dans cette province, car il resta deux mois à Zittau, observé par un seul régiment de hussards. Ainsi le maréchal ne saurait être excusé quand bien même les instructions du conseil aulique lui eussent tracé sa conduite : d'ailleurs puisque ses panégyristes s'accordent à lui donner un grand caractère, que ne faisait-il dans cette circonstance comme le prince Eugène qui battit les Turcs malgré ses ordres. Un général qui a une réputation à soutenir, prouve qu'il manque de génie, en consentant à parader avec 80 mille hommes contre 30 mille, et à ne pas tirer un coup de fusil dans une campagne, où l'on opère activement sur tous les autres points.

Daun ne commit pas une faute moins grave à la fin de l'année, en ne frappant pas un coup décisif, avec le renfort de 15 à 18 mille hommes que Laudon lui envoya. Il se borna à prendre quelques villages, afin de donner plus d'aisance à ses

quartiers d'hiver : est-ce là l'emploi qu'il devait faire d'une masse de 75 mille hommes, qui n'en avait pas 30 mille à combattre pour conquérir un royaume, et terminer la guerre? Ce n'était pas dans l'intention qu'il restât sur une défensive ridicule, qu'on l'avait renforcé, en tirant des troupes de la Silésie après le départ de l'armée russe. Ce dernier trait mit le comble aux bévues de cette campagne : on eût dit que les généraux autrichiens étaient embarrassés de leurs régimens; ils les détachaient, les faisaient marcher et revenir : et tout cela sans aucun but raisonnable.

En considérant cet emploi fautif des forces, les résultats qu'il obtint, et ceux qu'aurait procurés un système basé sur les principes modernes, appliqué avec rapidité et vigueur, on conviendra que les Autrichiens n'auraient rien pu imaginer de plus mal, et qu'ils en auraient reçu un juste châtiment si le roi n'eût pas été épuisé.

Je ne parlerai pas des Russes : ils ne firent rien, parce que leur politique le voulut ainsi. La conduite du maréchal Butturlin prouve seulement que deux armées sous des chefs différens, et devant agir de concert sur une même ligne d'opérations, exécuteront difficilement quelque chose de parfait, et qu'une seule fera toujours mieux qu'elles, à part même la mésintelligence qui peut régner entre leurs chefs.

CAMPAGNE DE 1762.

CHAPITRE XXXI.

Campagne des armées françaises et alliées en 1762. Bataille de Wilhemsthal. Observations générales sur les lignes d'opérations en Westphalie.

Avant de rapporter les opérations de l'armée de terre, il ne sera pas inutile de jeter un coup-d'œil sur les affaires maritimes. L'année 1760, s'était passée sans aucun événement d'importance. Celle de 1761, commença de même. On ignorait encore en Europe que Lally pressé dans Pondichéry y avait capitulé le 21 janvier, et que la Martinique allait être envahie. La mort de Georges II élevant un rival dangereux à Pitt dans la personne de lord Bute, gouverneur du jeune prince de Galles qui lui succédait, commença à donner des espérances aux amis de la paix.

Le duc de Choiseul avait enfin trouvé dans

l'alliance de l'Espagne le seul remède aux maux dont l'Europe était menacée par le traité de Versailles : cependant il était déjà bien tard ; les flottes et le commerce espagnol privés de l'appui de la marine française, alors entièrement délâbrée, ne firent qu'augmenter les trophées de l'ennemi. A peine Pitt eut connaissance des négociations entamées entre les deux cours qu'il proposa de tomber sur les bâtimens et les colonies de l'Espagne, comme cela s'était pratiqué en 1755, à l'égard de la France : contrarié dans ses projets, et préférant abandonner les rênes du gouvernement à les tenir d'une main peu sûre, il donna sa démission. Lord Bute lui succéda ; toutefois l'impulsion imprimée par son prédécesseur à la marine anglaise, survécut à sa carrière ministérielle : les élémens de supériorité existaient, l'on ne prévînt pas l'ennemi, mais l'on ne tarda pas à s'enrichir de ses dépouilles. La Martinique fut soumise, au commencement de 1762; l'île de Cuba envahie, les Philippines conquises, la Havane et Manille saccagées ; de nombreux et riches convois espagnols enlevés ; Acapulco même et la Vera-Cruz sur le continent américain offrirent un butin immense à l'audace des croiseurs anglais. Un outrage plus sanglant fut la prise de Belle-Isle à la vue des côtes de France, malgré la défense honorable du chevalier de Sainte-Croix, mais qu'on

ne put empêcher, faute d'une escadre capable de tenir la mer.

Cependant lord Bute appliquant à propos la maxime de Rome, consentit à signer la paix dans la prospérité : on a reproché au duc de Choiseul d'avoir compromis gratuitement les ressources de l'Espagne, en s'unissant trop tard à elle, ou d'avoir conclu trop tôt une paix onéreuse si le concours des deux nations rendait le rétablissement des affaires possible. Cependant on ne saurait dissimuler que le pacte de famille conservant toute sa vigueur pendant la paix, le traité de Versailles ne fût encore fort avantageux à la France. On pouvait endurer une humiliation passagère dans l'espoir de s'en venger aussitôt que les deux Etats auraient réparé leurs pertes et concerté un bon plan d'opérations. Sous ce point de vue, il serait d'autant plus injuste de le blâmer, que l'heureuse issue de la guerre d'Amérique, éclatée 15 ans après, en fit recueillir les fruits les plus glorieux. Mais pour ne pas anticiper sur les temps, il convient de revenir aux opérations militaires.

Les efforts extraordinaires de la France dans la campagne précédente, avaient abouti à la misérable affaire de Willinghausen, dont les suites, plus pitoyables que le combat, avaient remis les choses sur le pied où elles se trouvaient au commencement de la campagne. Le projet du cabinet de Versailles, opposé à celui de 1761, fut basé,

sur la position actuelle des troupes, et la connaissance des fautes passées; on résolut de faire agir la masse principale de 80 mille hommes, par la droite sur la Hesse, tandis qu'un corps de 30 mille opérerait sur le Bas-Rhin. Ce dernier fut confié au prince de Condé; le gouvernement, prit l'étonnante résolution de partager le commandement de l'armée principale entre les maréchaux d'Estrées et de Soubise, et de renvoyer les deux frères Broglie dans leurs foyers.

L'armée alliée se resserra un peu dans les premiers jours de mai; le corps hanovrien de Sporken cantonna aux environs de Blumberg; les Anglais sous le général Granby, aux environs de Bielefeld; le reste entre Holzminden et Eimbecke. Ce dernier corps passa le Weser, le 15, et campa entre Reilkirchen et Horn. Le quartier-général de Ferdinand, fut transféré, le 6 juin, de Pirmont à Corvey. Le général Luckner et le prince Frédéric de Brunswick restèrent sur le Weser à Eimbecke et Hoxter, pour couvrir le Brunswick et le Hanovre.

L'armée française cantonnait sur les deux rives de la Fulde, jusqu'aux environs de Corbach; le corps saxon du prince Xavier occupait la Thuringe; les troupes légères couraient jusqu'auprès de Halberstadt; la place de Gœttingen, à la tête des quartiers, avait une forte garnison. Le lieutenant-général Chevert devait la couvrir avec un

corps de 18 bataillons et 28 escadrons. Tout fut assez tranquille de part et d'autre jusqu'au milieu de juin.

Ferdinand réunit son armée, le 18 juin, et s'établit successivement à Brakel, à Borckholz, et le 21 entre Korbeke et les hauteurs de Teichsel; les troupes légères passèrent la Dimel, occupèrent le bois de Rheinhardswalde, ainsi que le château de Sababourg. Le prince Frédéric se porta à Trendelburg, pour soutenir ce poste; le général Waldegrawe occupa les hauteurs de Libenau, et les brigades Walmoden et Zastrow campèrent sur les hauteurs d'Everschutz. Le 23, tous les avant-postes passèrent la Dimel, pour couvrir la construction des ponts, qui s'effectua pendant la nuit.

Au moment où le duc Ferdinand prenait toutes ces dispositions offensives, les généraux français semblaient agir de concert pour le favoriser; ils crurent sans doute qu'en se rapprochant de la Dimel, le duc n'avait d'autre but que d'en défendre le passage. En conséquence, l'armée française après s'être réunie, à Cassel, s'avança le 22 vers la Dimel, et vint camper à Burguffeln entre Immenhausen et Meyenbrechsen (*planche XXI*); la réserve de l'aile droite aux ordres de Castries, s'avança vers Carlsdorf, et prit position, la droite au bois de Rheinhardswalde. Le comte de Stainville sur les hauteurs qui longent le ruisseau de Westufeln.

Cette position était extrêmement mal choisie; car elle était trop éloignée de la Dimel, pour en disputer le passage; on commit de plus l'imprudence d'appuyer la droite à un bois, dont on ne fit garder ni même éclairer les débouchés, et qui, dans le fait, se trouva occupé par l'ennemi sans qu'on le sût : il aurait pu en résulter les suites les plus fâcheuses.

Le duc ne laissa pas échapper ces fautes, et résolut d'attaquer les Français le lendemain. A cet effet, il ordonna au général Luckner, posté à Sulbeck, de passer le Weser, pendant la nuit, à Wambeck, et de marcher à Gottesburen. Lord Granby avec son corps, dut passer la Dimel, le 24, à deux heures du matin, près de Warbourg, et arriver, par un long détour, sur les derrières des Français, pour s'emparer du Durenberg.

Le gros de l'armée reçut l'ordre suivant :

« Demain, 24 juin, à trois heures du matin, » l'armée prendra les armes pour franchir la » Dimel sur sept colonnes.

» La première de droite composée de la cava- » lerie anglaise, passera à Liebenau.

» La deuxième, composée de l'infanterie » et de l'artillerie anglaise, au-dessous de ce » village.

» La troisième, composée de l'infanterie de » Brunswick, à Hemmern.

» La quatrième, ou la grosse artillerie hano-
» vrienne, à Ewerschutz.

» La cinquième, consistant dans l'infanterie
» hessoise, entre Ewerschutz et Sielen ; elle
» sera suivie par 16 escadrons de la gauche.

» La sixième, formée de l'infanterie hano-
» vrienne, passera à Sielen.

» La septième, composée du reste de la cava-
» lerie de l'aile gauche, exécutera son passage
» au-dessous de Sielen.

» Les régimens combineront leur départ du
» camp, de manière que les colonnes soient ren-
» dues sur le terrain indiqué, à quatre heures
» précises. Le régiment anglais de Kinsley tra-
» versera la Dimel à deux heures près de Liebe-
» nau, et prendra position sur les hauteurs, face
» à Zwergen, afin de couvrir et protéger le pas-
» sage des colonnes. Les chasseurs de lord Ca-
» vendish, ceux de Hanovre, les piquets de l'ar-
» mée, et le régiment de Riedesel, formeront
» l'avant-garde.

» Aussitôt que les troupes anglaises, hessoises
» et de Brunswick, auront atteint les hauteurs
» situées près de Kelse, en-deçà des étangs, elles
» se formeront de manière à ce qu'elles appuyent
» leur droite au bois et au ravin de Niedermeis-
» sen, et la gauche près de la rivière d'Asse, dans
» la direction de Carlsdorff. Le village de Kelse,

» les étangs et le rideau des hauteurs de Langen-
» berg resteront devant le front; la cavalerie de
» la cinquième colonne se formera en échelons,
» à gauche, un peu en arrière de l'infanterie
» hessoise.

» Les chasseurs de Cavendish et ceux de Ha-
» novre chercheront à s'emparer du rideau des
» hauteurs nommé Langenberg, et des débou-
» chés vers Westufeln et Call. Le lieutenant-gé-
» néral Sporken, qui commande les sixième et
» septième colonnes, doit traverser Humme,
» passer ensuite entre Beverbeck et Hombreck-
» sen, et combiner sa marche de manière à arri-
» ver en même temps sur les hauteurs de Kelse.
» Il s'y formera en faisant front vers Grabens-
» tein, et donnera, à sa gauche, la direction sur
» le corps de Luckner.

» Le général Luckner se mettra en marche de
» Gottesburen à trois heures du matin, et se
» portera par Sababourg à Mariendorf; il se for-
» mera là près du bois, de manière que ce village
» soit près de la gauche, et que la droite s'étende
» sur la direction de Hombrecksen; il devra ac-
» célérer sa marche pour être en position à sept
» heures précises, l'infanterie en première ligne,
» la cavalerie en seconde. Le major Specht, avec
» son détachement léger, partira à trois heures
» de Sababourg, laissera son infanterie dans le

» bois près de Holzhausen, et s'avancera avec sa » cavalerie sur Hohenkirchen.

» Lorsque l'armée sera formée, le général » Sporken attaquera le flanc droit du corps en- » nemi, posté vers Carlsdorf, et le général Luck- » ner cherchera à le prendre à revers. Si l'ennemi » se retirait sans vouloir s'engager, ces deux gé- » néraux le poursuivraient vivement, mais tou- » jours de manière à ce que le premier reste sur » son flanc droit, et que le second se maintienne » sur ses derrières.

» Tous les équipages et chevaux de pelotons » resteront à la tour de Warth, située entre » Bogentrick et Buhne. »

Ces dispositions furent exécutées avec assez d'exactitude. Les Français étaient aussi tranquilles dans leur camp que si l'ennemi eût été à vingt lieues. Sans doute qu'ils ne se doutaient pas qu'on pût passer une rivière en plein jour, en présence d'une armée aussi supérieure que la leur, pour livrer bataille encore le même jour.

Le général Sporken arriva à sa position, entre sept et huit heures; mais il fut aperçu et canonné par le corps de Castries, posté à Carlsdorf. Ce général se décida alors à attaquer l'ennemi, et à s'emparer des hauteurs d'Hombrecksen, sans attendre l'arrivée du général Luckner. Il y fit ensuite placer son artillerie, et répondre vivement

à celle de Castries. Ce tapage tira bientôt l'armée française de sa léthargie ; on battit la générale, et tout courut aux armes; le désordre inséparable de ces alertes aurait pu néanmoins être fatal à l'armée, car les généraux ne savaient ce qu'ils avaient à faire, et s'ils devaient ordonner la retraite ou engager un combat, pour lequel rien n'était disposé. En attendant, Castries faisait tous ses efforts pour suspendre la marche du corps de Sporken, et le menaçait sur son flanc droit par quelques bataillons qui furent obligés de revenir. Il tenta la même opération avec la cavalerie contre le flanc gauche des Hanovriens; mais le général Luckner étant arrivé dans cet instant même à sa position, les Français furent contraints de renoncer à ce projet; ils continuèrent toutefois à défendre leur poste.

La canonnade dura plus d'une heure avec vivacité, sans que les démonstrations de Sporken fissent le moindre effet; cependant les têtes des troisième, quatrième et cinquième colonnes, ayant enfin paru sur le front de Castries, ce général jugea à propos d'ordonner la retraite, qui s'effectua avec beaucoup d'ordre sur l'aile droite de l'armée; il se reforma ensuite dans le ravin près de Grewenstein, et jeta une partie de son infanterie dans cette petite ville.

Tandis que le duc Ferdinand s'approchait, sur plusieurs colonnes, du front de l'armée française,

avec assez de lenteur, à cause des obstacles du terrain; le général Granby arrivait aussi par Zierenberg, débordait la gauche de l'ennemi, et la prenait à revers. Les maréchaux d'Estrées et de Soubise n'avaient pas calculé sur l'arrivée de ce corps, et son apparition subite leur fit peur; ils pensèrent qu'ils n'avaient pas de temps à perdre pour exécuter leur retraite, firent partir sur-le-champ tous les équipages pour Cassel, sous l'escorte de 6 bataillons, et donnèrent ordre à l'armée de se retirer sur plusieurs colonnes. Cependant le temps pressait, car le duc se déployait au pied du Langenberg, entre Meyenbreckse et Kelse, tandis que lord Granby s'avançait par Ershen et Furstenwalde; la retraite devenait épineuse, et le corps de Stainville, posté, comme nous l'avons dit, en avant de l'aile gauche, sur les hauteurs de Schachlen, le long du ruisseau de Westufeln, courait absolument risque d'être coupé. Dans cette position difficile, Stainville changea de front perpendiculairement en arrière, se jeta en potence dans le bois, entre Meyenbreckse et Wilhemsthal, et couvrit ainsi la marche des colonnes, tandis que le maréchal d'Estrées prit la cavalerie de l'aile gauche, et s'avança contre celle du duc Ferdinand.

Le corps de Stainville était composé des grenadiers de France, des régimens d'Aquitaine, de Poitou, et des deux régimens suisses de Waldner

et d'Eptingen; il s'engagea, entre ces troupes et l'infanterie anglaise du général Granby, un combat des plus acharnés, et qui dura long-temps. Cependant l'armée alliée s'avançait toujours, et occupa enfin les hauteurs de Calle sur les derrières de Stainville, tandis qu'un détachement l'attaquait sur sa droite. Ce mouvement, exécuté au moment d'un coup de vigueur du corps de Granby, devint décisif; une partie de l'infanterie française fut enfoncée et dispersée avec une perte considérable. Stainville se décida alors à faire sa retraite; et quoiqu'il fût presque enveloppé, il l'exécuta avec tant d'ordre, que l'armée put suivre la sienne tranquillement, et qu'il s'en alla de position en position, sans autre perte que celle qu'il avait éprouvée dans le combat du bois.

L'armée française prit position sur les hauteurs de Tannenwalde. Le duc Ferdinand campa avec la sienne, la droite à Weimar, la gauche à Hohenkirch; le général Luckner à Hòlzhausen; lord Granby sur le Durrenberg, à la droite de l'armée.

Les Français perdirent de 4 à 5 mille hommes en tués, blessés ou prisonniers; la perte des alliés fut très-peu considérable.

MM. d'Estrées et de Soubise passèrent la Fulde au-dessus et au-dessous de Cassel, dans la nuit du 24 au 25, et campèrent entre Landwershagen et Lutternberg. Une division occupa le camp retranché du Kratzenberg, en avant de Cassel, où

elle resta jusqu'au 17 août. L'ennemi ayant ainsi quitté la rive gauche de la Fulde, le duc détacha une brigade sur les hauteurs de Tannenwalde; le corps de Granby prit position sur celles de Karlsberg et dans le bois de Habichtswalde.

L'issue du combat de Wilhemsthal renversa les projets des maréchaux français, et les rejeta sur la défensive, malgré que la possession de Gœttingen, et la supériorité de leurs forces, leur permissent de reprendre leurs opérations. D'un autre côté, le duc craignit de poursuivre ses succès sur le Mein, parce que sa gauche et ses communications étaient fortement menacées par cette place; il se borna à resserrer l'armée ennemie, afin de profiter de la première faute qu'elle pourrait commettre.

Les maréchaux espéraient tout de la diversion du prince de Condé, sur le Bas-Rhin, contre le corps du prince héréditaire; et se firent joindre, en attendant le résultat, par le prince Xavier de Saxe, qui des environs de la Thuringe, vint concourir à la défense de la Fulde. L'armée prit alors, le 26 juin, une position plus étendue, la gauche vers Durrenhagen et Berghausen, la droite sur les hauteurs de Heiligenrode et de Lutternbourg, avec une forte garnison à Munden, au confluent de la Fulde et de la Werra. Le lieutenant-général Chevert était à Dreyrode près de Gœttingen, avec 18 bataillons et 38 escadrons.

La position de ce corps engagea le duc à renforcer le général Luckner à Holzhausen, et à porter sur ce point 12 bataillons et 24 escadrons. Quelques autres mouvemens eurent lieu afin de couvrir ou inquiéter les communications. Le comte de Rochambeau fut détaché avec une brigade d'infanterie et 3 régimens de cavalerie, pour débusquer de Fritzlar la brigade de Cavendish, qui se retira sur Hombourg, à l'approche de l'ennemi. Le duc, voyant que l'armée ne tentait rien de plus sérieux, donna ordre à lord Granby, le 2 juillet, de se réunir à la brigade de Cavendisch, et de chasser l'ennemi. Rochambeau, attaqué, se retira à Treisa, et lord Granby s'établit à Hombourg, d'où il poussa ses partis pour enlever les magasins de Rothenbourg et Melsungen. Ces petits accidens décidèrent les Français à se porter derechef en avant, le 4 juillet; les alliés se retirèrent à leur approche à Fritzlar. Rochambeau campa d'abord à Hombourg, et ensuite à Wubern.

Jusqu'au 15 juillet, aucun événement ne mérite d'être rapporté. L'armée alliée s'étendit insensiblement par la droite, d'où elle inquiéta les convois des Français. Elle prit position, le 16, sur les hauteurs du bois de Habichtswalde, la droite au ravin près de Hof, la gauche au Durrenberg, faisant face à Cassel.

Les maréchaux croyant avoir découvert le projet du duc, et voulant le déjouer, rappelèrent

la division de Chevert qui avait été si long-temps près de Gœttingen ; le 21, leur aile gauche s'avança jusqu'à l'Eder. Pour mieux observer ces mouvemens, le duc s'établit entre Niedenstein et Kirchberg; 4 brigades à Gudensberg; le corps de Granby à Gerstenhausen sur la Schwalm; Luckner sur les hauteurs de Wabern avec une nouvelle division : son ancien détachement sous les ordres du général Waldhausen, s'était porté de Holzhausen à Wilhelmshausen dans le Rheinhardswalde, et ensuite à Hombrexen, pour couvrir Marbourg et la Dimel.

Comme le corps du prince Xavier de Saxe s'était un peu trop étendu entre Lutternberg et Munden, le duc essaya de tirer parti de cette faute, si fréquente et si souvent punie à la guerre. Le général Waldhausen, renforcé de trois brigades fut chargé de cette opération. Il partit de Wilhhemsthal, le 23 juillet, à neuf heures et arriva dans la nuit sur les bords de la Fulde, en exécuta le passage au jour, sur quatre points; le colonel Schliefen, partit de Uslar, et passa par Hedemunden sur la Werra.

Les bords de cette rivière étaient garnis de grenadiers saxons, qui se défendirent avec courage, mais furent culbutés. Waldhausen détacha 2 bataillons pour faire face à la garnison de Munden, attaqua les hauteurs de Lutternberg, chassa

l'ennemi, et poussa la cavalerie saxonne sur celle du colonel Schliefen. Le reste se rejeta en désordre sur l'aile droite de l'armée française, après avoir perdu mille prisonniers, 13 pièces de canon et 5 drapeaux. Les alliés retournèrent derrière la Fulde, et campèrent près de Hohenkirch. Pendant cette attaque, le prince Frédéric de Brunswick avait tenu en échec, le camp retranché de Kratzenberg, par une vive canonnade.

Le 24 après-midi, Ferdinand s'établit dans le bois d'Oberstenholz; lord Granby sur les hauteurs de Borken : le général Waldegrave le remplaça à Gerstenhausen, Luckner passa la Schwalm, et prit position sur la rive droite de cette rivière; les généraux Zastrow et Gilsa se dirigèrent sur le bois de Habichtswalde; les corps de Bock, Waldhausen et Holdenberg, se portèrent à Niedermessel; le colonel Schliefen à Geismar, pour couvrir les magasins du Weser.

D'un autre côté, le général Rochambeau joignit l'armée française, et campa vers Melsungen. Ferdinand, voyant cette aile isolée sur la gauche de la Fulde, tandis que le reste de l'armée était sur la rive droite, résolut de l'attaquer. Il porta son aile droite jusqu'à Elfershausen et Mostheim, et le général Sporken, avec le reste de l'armée, s'avança près de l'Eder, aux environs de Felsberg; mais lorsque le duc eut reconnu que cette par-

tie de l'armée française, s'était retranchée sur le Heiligenberg, il renonça à son projet, et retourna, le 26 juin, à Gudensberg. Les Français profitèrent de la leçon, et retirèrent leurs troupes sur la rive droite de la Fulde. Le reste du mois se passa en escarmouches contre les magasins.

Tandis qu'on s'amusait en Hesse à des entreprises insignifiantes, le prince héréditaire observait aux environs de Munster le corps du prince de Condé, lequel après s'être rassemblé à Wesel, le 21 juin, avait poussé insensiblement ses troupes légères sur l'Ems, dans la vue de détruire les dépôts de l'armée alliée. Le prince héréditaire, trop faible pour tout couvrir, resta aux environs de Munster, pour garantir au moins cette place et Lipstadt. Les événemens de la Hesse ayant décidé les maréchaux d'Estrées et de Soubise à rappeler le prince de Condé, il partit, le 16 juillet, laissant le lieutenant-général d'Auvet avec quelques milliers d'hommes sur le Rhin. Il se dirigea sur Dusseldorf, traversa le duché de Berg, passa la Lahn, le 6 août, à Giessen, et prit position à Alten-Buseck. De son côté, le prince héréditaire suivit cette marche par Corbach, arriva, le 2 août, aux environs de Marbourg, et campa à Ober-Weimar.

Le duc, dont le dessein avait été jusqu'alors de forcer l'armée française à quitter les environs de Cassel, ne pouvait y parvenir qu'en empêchant

la réunion de cette armée avec le prince de Condé; or, pour cela, il fallait combattre. En effet, lorsque deux corps communiquent entre eux, et ont la latitude de prendre en arrière le point concentrique qu'ils désirent, leur jonction ne peut être empêchée que par un combat. Le duc résolut donc d'attaquer le gros de l'armée qui occupait toujours à peu près la même position derrière la Fulde, depuis Munden jusqu'à Spangenberg; Stainville posté à Bebra, avait devant lui le général Luckner à Rothenbourg.

Toutes les dispositions furent faites pour attaquer le 8 août. Le général Luckner reçut l'ordre de laisser un détachement de troupes légères devant le corps de Stainville, et de filer avec le reste de ses troupes, par Heimbach, sur Spangenberg et Bergenheim. Le général Freytag dut passer à Neumorschen, et se porter à Morshausen. L'instruction adressée à lord Granby portait qu'il prendrait les armes et resterait en avant de son camp, en-deçà de Melsungen; le général Conway, avec 12 bataillons anglais et l'artillerie nécessaire, passa l'Eder sur trois colonnes à Brunslar, et s'empara des bois situés entre ce village et Wagenfurth. Sporken occupa, avec 12 bataillons et 29 escadrons, les hauteurs entre Baunerherberg et Baldorf; 12 bataillons et l'artillerie hanovrienne, réunis au corps du général Bock, marchèrent au Brand, où ils joignirent le prince héréditaire,

qui fut en outre renforcé de 12 escadrons et de la brigade Gilsa. La brigade Marbourg reçut ordre de se porter avec 4 escadrons dans le Habichtswalde. Le prince Frédéric, avec le corps de Waldhausen, partit le 7 au point du jour, passa le Weser, et remonta la Werra, dans la vue de marcher par Eschwege et Wanfried, sur les derrières de l'ennemi.

Lorsque tous les corps furent arrivés à leurs postes, lord Granby canonna l'ennemi à une heure après-midi, et détacha le général Wangenheim à Mansfeld, avec 2 bataillons et 4 escadrons, pour jeter un pont sur la Fulde. Le général Conway, de son côté, repoussa les postes français entre Grabenau et Buchwerra, et plaça son artillerie sur l'Ellenberg, afin de jeter, sous la protection de son feu, un pont près de Buchwerra. Sporken occupa les moulins de Grifse, le général Malsbourg Nieder-Zweeren, et le prince héréditaire les défilés de Wilhemshausen, Spelle et Wohnhausen.

A six heures du soir, le camp français fut canonné vivement par toutes les batteries; le général Wangenheim passa la Fulde à Mansfeld, et prit position dans le bois situé sur la gauche de l'ennemi. Conway fit passer la Fulde à 200 hommes, près de Buchwerra, afin de culbuter les postes, et de se retrancher sur la rive droite. La canonnade dura jusqu'à dix heures du soir. Tempelhof

ne dit pas pourquoi l'attaque n'eut pas lieu ce jour-là, ni le lendemain. Il paraît que le projet était de faire aborder l'aile droite des Français par le prince héréditaire, tandis que le prince Frédéric arriverait sur leurs derrières par la Werra, et que les autres corps appuieraient l'attaque sur le front et la gauche, mais que les pluies continuelles ayant fait déborder toutes les rivières, en empêchèrent l'exécution; car le 10, tous les corps revinrent dans leurs positions. L'armée campa, la gauche sur le Baunerherberg, le centre vers Haldorf et Ellenberg, la droite près du bois de Melsungen; lord Granby à la droite de l'armée, derrière Melsungen. Le corps du prince héréditaire à Hombourg sur l'Ohm, devant le prince de Condé qui était à Stangerode.

La position dans laquelle Ferdinand avait resserré l'armée française, ne lui laissait presque aucune ressource surtout en fourrages; les deux maréchaux, sentant en outre la nécessité d'opérer leur jonction avec le prince de Condé, résolurent de marcher sur Friedberg. En conséquence on retira les garnisons de Gœttingen et de Munden, et l'on confia la défense de Cassel au général Diesbach, à la disposition duquel on mit 16 bataillons et 300 chevaux. L'armée s'ébranla, le 17 septembre, au point du jour, entre la Fulde et la Werra sur Hirschfeld. Le corps de Stainville

forma l'avant-garde, le comte de Guerchy flanqua la droite de la colonne.

Le duc jugea bientôt que le but des ennemis était de joindre le prince de Condé, de délivrer Cassel, et de reprendre l'offensive : laissant donc assez de troupes devant cette place, il se porta en toute diligence par Hombourg et Schwarzenborn, aux environs de Grabenau. Les généraux Luckner et Bock furent destinés à renforcer le prince héréditaire, resté en face de Condé. Quant au duc, il resta deux jours dans son camp, à observer la direction de la grande armée française.

Aussitôt qu'il en fut informé, il se porta, le 26 à Ulrichstein; mais déjà il était trop tard, car elle était arrivée à Hitzkirchen; et comme les corps de Stainville et de Guerchy la précédaient d'une marche, et occupaient Windecken, la réunion avec le prince de Condé devenait presque impossible à empêcher.

Le prince héréditaire, de son côté, fit tous ses efforts pour y parvenir. Après avoir reçu, le 21 août, les renforts que lui amenaient les généraux Luckner et Bock, il résolut d'attaquer le prince de Condé campé à Rheinersheim, passa l'Ohm, le 22 au matin, sur quatre colonnes, et repoussa l'avant-garde française. Malheureusement sa bonne volonté fut neutralisée, parce que, suivant l'usage des attaques multipliées, deux des colon-

nes n'arrivèrent point à l'heure fixée. Le 23, nouvelles tentatives; mais les Français avaient abandonné la position : il établit son infanterie à Gruneberg, et les suivit avec sa cavalerie. Condé se mit en bataille, déterminé à tenir ferme. Le prince, surpris de cette attitude, crut prudent de retourner à Gruneberg, afin de combiner ses opérations pour le lendemain. Il se mit effectivement en marche au point du jour; malgré sa diligence, il trouva la position évacuée : instruit par l'expérience de la veille, il suivit l'ennemi avec toutes ses forces; mais il avait manqué le moment favorable; et lorsqu'il l'atteignit, il occupait une excellente position près de Gruningen. Le 25 au matin, il essaya en vain de l'en déloger; ce qui le détermina à repasser la Wetter, et à revenir le 26 à Gruneberg.

Ferdinand qui s'était porté à Schotten, et de là sur Nidda, n'y arriva que pour voir le prince de Condé, camper à Pohlgons et sur le Johannisberg, d'où il se liait avec la grande armée.

Le 30 au matin, son avant-garde fut délogée après un combat assez vif par le prince héréditaire, qui s'était mis en marche pour Assenheim. Cependant le prince de Condé prévenu, vers les onze heures, du départ de ce dernier, s'était mis en marche de Bergen pour soutenir son avant-garde, et avait été renforcé par 5 bataillons de grenadiers que lui amena le duc de Stain-

ville. Les têtes de ses colonnes arrivèrent au moment où le prince de Brunswick formait ses troupes, dans la position de l'avant-garde. Les brigades Boisgelin et de Berry, ainsi que les gendarmes attaquèrent sur-le-champ la droite des alliés, et Stainville, la gauche. Il s'engagea alors un combat très-vif, pendant lequel les Français, recevant successivement de nouvelles troupes, débordèrent la droite de l'ennemi. Le prince héréditaire fut obligé de repasser la Wetter après avoir perdu près de 1,500 hommes et dix pièces de canon.

Aussitôt que Ferdinand apprit la mauvaise issue de cette affaire, il détacha, dans la soirée, sa seconde ligne sur Bingenheim et Staden, et la suivit lui-même, le 31 août au matin, avec le reste de de ses troupes et celles du prince héréditaire. La réunion des armées françaises s'effectua enfin dans la nuit du 30 au 31 ; elles campèrent la droite à Nidda, la gauche sur le Johannisberg; le corps saxon entre Bergen et Vilbel; celui du duc de Castries à Karben.

Après un événement si long-temps désiré, il s'agissait de sauver Cassel, bloqué par le prince Frédéric de Brunswick; le moyen le plus court, était de livrer bataille; mais la crainte de la perdre retenant les maréchaux, ils crurent atteindre leur but, en manœuvrant par leur gauche sur la Lahn, et s'ouvrir une communication avec Cassel

par la principauté de Waldeck. Le prince de Condé ouvrit la marche le 4 septembre, et se porta par Giessen à Grosenbuseck. L'armée le suivit, et s'établit le 9 à Burkardsfeld ; le prince Xavier resta avec les Saxons à Bergen.

Ferdinand devina à l'instant le projet de ses adversaires, et prit poste le 9, sur les bords de l'Ohm entre Schweinsberg et Hombourg : par cette position habilement choisie, il était en mesure de prévenir les Français sur tous les points.

Le 10, leur avant-garde, sous le duc de Stainville, passa la Lahn, et se dirigea sur Krosdorf : l'armée la suivit le 12, et campa près de ce village; l'avant-garde se porta ce jour-là à Frohnhausen, qu'atteignit aussi le prince de Condé. Pour s'opposer à ce mouvement, Ferdinand laissa le corps de Granby sur les hauteurs de Hombourg, et se porta le 14 à Schwarzenborn, d'où il détacha la division Conway à Roda, pour s'emparer le lendemain des hauteurs à droite de Wetter, où l'armée vint camper le 15. Par cette marche, le plan des généraux français fut encore une fois déjoué, car ils voulaient venir camper eux-mêmes à Wetter. En effet, ils avaient pris le 16, la direction de Marbourg; mais instruits qu'ils avaient été prévenus par le duc, ils s'établirent dans une position très-forte, la droite à Marbourg, la gauche à Michelbach; le corps de Stainville couvrant leur front à Cosfeld, le prince de

Condé à Werda : la Lahn et l'Ohm séparaient les deux armées.

Les maréchaux, convaincus que toutes leurs manoeuvres n'aboutissaient à rien, en essayèrent de nouvelles sur leur droite. Les corps du prince Xavier et de Castries, des environs de Bergen, se portèrent par la rive gauche de la Lahn aux environs d'Amenebourg; leurs troupes légères, qui battaient le pays entre l'Ohm et la Fulde, inquiétaient déjà les communications des alliés avec le corps de blocus de Cassel et les magasins. En poussant ces divisions sur la rive droite de l'Ohm, pour agir de concert avec elles, il était probable qu'elles feraient lever le blocus, ou engageraient le duc à faire un mouvement. Les alliés gardaient les passages de cette rivière assez faiblement : Wangenheim était à Hombourg avec 7 bataillons et 7 escadrons ; le général de Zastrow à Langenstein, avec 6 régimens honovriens; lord Granby près de Kirchhain; le pont du moulin d'Amenebourg était barricadé et défendu par une grande redoute; le château renfermait une garnison de 600 hommes.

Tout-à-coup l'armée saxo-française s'établit vis-à-vis de Hombourg, la gauche près d'Amenebourg. Le 21 septembre, au point du jour, le château fut battu en brèche, la redoute du pont attaquée. La garnison se défendit avec bravoure jusqu'à huit heures, que le corps de Zastrow ar-

riva à son soutien. Ce général fit relever les troupes de la redoute, plaça son artillerie sur la rive droite de l'Ohm, et chauffa les troupes françaises qui attaquaient la tête du pont. Ce tapage attira Ferdinand sur les lieux. Il fit aussitôt appeler le corps de Granby, qui vint relever à quatre heures du soir les troupes fatiguées de Zastrow. Enfin, après quinze heures d'un combat continuel, les Français renoncèrent à leur entreprise, avec perte de 1,100 hommes hors de combat; celle des alliés fut à peu près égale. La garnison du château d'Amenebourg, après une fort belle défense, se rendit au duc de Castries. Les deux armées conservèrent leurs positions. Les pluies extraordinaires qui tombèrent à cette époque, rendirent les routes impraticables, et suspendirent les opérations.

Au milieu d'octobre, Ferdinand fit renforcer, par 8 bataillons, le corps de blocus de Cassel, et commencer le siége le 16, sous la direction du général de Hüth. Le commandant se défendit d'abord avec vigueur; mais, rendit la place, faute de vivres, le 1er novembre, à condition que la garnison rejoindrait l'armée.

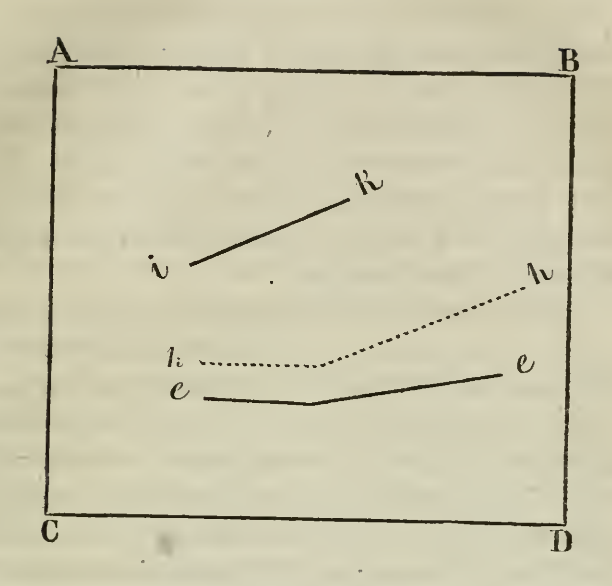
Le 7 novembre, on reçut enfin la nouvelle du traité préliminaire conclu à Fontainebleau entre la France et l'Angleterre; il mit fort à propos un terme aux scènes vraiment inconcevables de cette campagne, sans en apporter au scandale

causé par la conduite de la guerre maritime. Le pacte honteux, conclu à Versailles par le duc de Nivernois, céda à l'Angleterre Minorque qui lui ouvrait la Méditerranée; lui acquit le Sénégal, l'Acadie, le Canada et le cap Breton; lui garantit la possession non moins importante de la Floride et de Pensacola dont dépend l'empire du golfe du Mexique, celle des îles de Grenade, de la Dominique, de Saint-Vincent et de Tabago, stations avantageuses dans les Antilles, sur les côtes de l'Amérique méridionale; enfin le droit de couper des bois de teinture qui, entre ses mains, lui assurait un moyen de commerce interlope facile et un prétexte pour élever de plus hautes prétentions sur l'Amérique espagnole.

Observations sur la dernière campagne du Hanovre.

Les fautes commises la campagne précédente étaient si sensibles, qu'elles firent changer le choix primitif de la ligne d'opérations. S'il était contraire à tous les principes d'établir, en 1761, deux lignes sur une seule frontière, il était plus ridicule encore d'employer 100 mille hommes à des opérations accessoires, telles que les siéges de Munster et Lipstadt, tandis que l'armée, appelée par sa position avantageuse à frapper les coups décisifs, n'avait été portée qu'à

45 mille hommes. On résolut donc de revenir au plan de 1759, et de rétablir la masse principale en Hesse, pour opérer par la droite; mais on isola de nouveau les forces, et l'on forma, sur le Bas-Rhin, une seconde armée absolument inutile. N'est-il pas en effet ridicule de voir un gouvernement faire des dépenses énormes, et lever des armées formidables, pour les laisser dans l'inaction, les tenir à des distances énormes, et employer trois mois à les réunir, pour raccommoder un peu la sottise de leur isolement, tandis que cette réunion pouvait s'opérer au commencement de l'année, par un seul trait de plume du ministre? On retomba en outre dans les fautes de 1759 et 1760, en ne donnant aucun grand but aux opérations, comme je l'ai observé dans le chapitre XV de la troisième partie. En jetant un coup-d'œil sur le théâtre de cette trop fameuse guerre, on verra qu'il formait à peu près un carré, comme nous l'avons dit dans le chapitre XIV, deuxième partie.



La face AC se trouvait formée par le Rhin et l'Ems; la face AB par la mer du Nord; la face BD par le Weser; la face CD par la ligne du Mein, pivot naturel des mouvemens offensifs des Français.

Il est impossible de trouver un théâtre de guerre plus avantageux. L'armée française avait pour elle trois des faces du carré; car la ligne du Rhin lui appartenait, la Hollande formait un obstacle par sa neutralité, et la mer du Nord valait mieux qu'une armée, puisque, si les alliés y eussent été acculés, ils auraient été obligés de se rendre ou de s'embarquer. Dans le fait, si une

telle opération avait eu lieu à la suite d'une ou deux batailles vigoureuses, on peut bien penser qu'il ne s'en serait échappé qu'une faible partie; car 60 à 70 mille hommes ne s'embarquent pas facilement. D'ailleurs, à cette époque, la marine anglaise était employée dans des parages éloignés, et l'on peut affirmer que cette armée eût été à moitié détruite.

Pour parvenir à ce grand but, il suffisait de gagner obliquement la position centrale de Paderborn ou de Lipstadt à Minden, en opérant assez vivement pour que le duc restât toujours sur la gauche de l'armée, vers Munster et Osnabruck, dans l'angle CAB, ligne *ik*. Cela était d'autant plus facile que, par la possession de Gottingen, les Français formaient déjà cette ligne brisée *ee*, qu'il eût suffi de prolonger vivement un peu à droite, pour former la ligne *hh*, qu'on eût obtenue par 3 ou 4 marches. Il était d'autant plus naturel de donner cette direction aux opérations, et de les pousser avec vigueur, qu'en cas de revers, il était toujours facile de revenir de la ligne *hh* à celle du Mein, indiquée par le côté BD.

La campagne dans laquelle on se rapprocha le plus de cette manière d'opérer, fut celle de 1759: les Français furent d'un seul coup, maîtres de la moitié du théâtre de la guerre; et, si l'on avait ensuite agi avec plus vigueur, la guerre eût été sans doute terminée en deux mois.

Je sais que cette direction, quoique décisive, n'aurait pas anéanti une armée sans combat. Il fallait encore au lieu de rester tranquilles six semaines dans des camps, *que les Français marchassent vivement à l'ennemi pour le battre et le détruire; et, s'ils étaient repoussés, profiter de leur supériorité numérique et des avantages de la direction générale des opérations, pour l'attaquer de nouveau, et livrer des batailles jusqu'à ce qu'ils eussent atteint leur but.*

La campagne de 1806 contre la Prusse, est la meilleure preuve de la vérité de ces assertions, ainsi qu'on l'a déjà dit au chapitre XIV. Le théâtre était le même que celui proposé plus haut : le Rhin, la mer du Nord, l'Elbe et le Mein en formaient les limites; la marche sur la Saale produisit la ligne *hh*, et fit gagner l'Elbe avant les Prussiens, c'est-à-dire le seul côté du carré qu'ils eussent pour eux. Ce fut encore la même combinaison qui plaça l'armée de Mélas à Marengo dans une situation si désastreuse, puisque, les Autrichiens ayant contre eux la ligne des Alpes, celles de la mer Méditerranée et du golfe Adriatique, Bonaparte vint s'emparer, sur le Pô, du seul point de retraite de leur armée. Enfin, c'est absolument la même ligne de manœuvre que Napoléon eut l'intention de prendre contre les Russes à l'expédition d'Eylau, et qui aurait obtenu les plus grands résultats, si les officiers dépêchés

au prince de Ponte-Corvo, n'avaient été pris, et n'eussent ainsi donné, au général Beningsen, le moyen de sortir de l'angle formé par la Vistule, la mer Baltique et la ligne de Thorn à Kœnigsberg (1).

Dans les campagnes de 1758 à 1762, les Français avaient bien plus de motifs encore d'adopter le système dont nous venons de parler : leur armée déjà nombreuse pouvait être renforcée à volonté par des milices provinciales; elle n'avait à combattre que les petits princes de Hesse et de Brunswick, soutenus d'environ 20 mille Anglais. Cette armée alliée, une fois chassée de ses foyers, par le mouvement que nous avons indiqué, n'avait plus de ressources ni de recrutement.

Dans le fait, ce sera une tache éternelle du règne de Louis XV, que ses généraux se soient laissés repousser pendant quatre campagnes consécutives, jusque sur le Rhin et le Mein, par une armée inférieure de moitié, composée des troupes de deux ou trois petits princes, qu'une seule bataille eût anéanties à jamais. On ne peut sûrement en accuser que leurs mauvaises combinaisons et leur irrésolution, puisque l'armée était brave, aguerrie, et que les troupes se couvrirent

(1) Ceci a été publié en 1809. Dès-lors l'empereur Alexandre fit la même manœuvre en décidant la marche des armées russes et prussiennes par la Bohême, en 1813.

de gloire dans les affaires de Bergen, de Wilhemsthal, et à Amenebourg. En lisant ces tristes vérités, on se convaincra combien les princes ou les ministres appelés à désigner les généraux en chef, sont responsables de leur choix envers la postérité.

Je ne ferai pas une longue dissertation sur les opérations de cette campagne; elles portent le cachet de la médiocrité des généraux qui les ont dirigées.

L'armée française, commençant ses mouvemens offensifs à la fin de juin, avait les grands corps de Chevert et du prince Xavier, détachés à sa droite, indépendamment de l'armée du prince de Condé, sur sa gauche, à soixante lieues d'elle; ainsi moitié seulement de ses forces étaient disponibles. A quoi tendaient tous ces détachemens pour des accessoires? Comme l'armée de Soubise, dans la campagne précédente, le corps de Condé eût été bien mieux placé à Stadtbergen qu'à Wesel, attendu qu'il aurait lié ses opérations avec la grande armée, et en aurait assuré les communications en achevant de couper celles de l'ennemi; en effet il eût formé la base ou le crochet important de la ligne *hh*, indiquée dans le carré.

Si la position de l'armée française sur la Dimel était défensive, elle fut très-mal choisie, comme nous l'avons déjà dit; si elle avait au contraire un

but offensif, pourquoi les maréchaux se laissèrent-ils déconcerter par les colonnes multipliées de Ferdinand, qui se présentaient au combat avec une rivière à dos? Au lieu de se retirer précipitamment de Wilhemsthal, ils auraient dû faire un changement de front général contre le corps de Sporken aussitôt que l'affaire fut engagée; ce corps eût été fort compromis, et par suite le reste de l'armée; car, par cette manœuvre, Sporken eût été accablé, et le duc prévenu sur ses communications, dans l'instant même où la division Granby courait à sa ruine. Le même mouvement aurait pu s'exécuter par l'aile opposée contre cette division, en marchant sur elle, car elle eût été accablée isolément, pendant que le reste de l'armée déployait ses colonnes sur la Dimel.

L'affaire de Wilhemsthal présente absolument les mêmes dispositions générales que la bataille de Crevelt : c'est une aile gauche tournée, qui jette à la hâte un corps en potence, tandis que l'armée décampe; la seule différence qu'il y ait, c'est qu'à Crevelt, le mouvement fut plus fortement combiné, que les alliés y portèrent une plus forte masse, et qu'il fut plus dangereux pour l'armée française, à cause du Rhin auquel sa droite fut menacée d'être acculée.

Dans tous les cas, ce combat devait être sans résultat, puisque moitié des forces françaises n'était pas présente, et que la majeure partie de

celle-ci n'y prit aucune part. Un petit échec éprouvé par une division, décida néanmoins du succès de toute une campagne, quoique l'armée, malgré ses détachemens, fût encore bien supérieure à l'ennemi : on peut juger par-là de la bonté des manœuvres et des idées militaires des généraux qui la commandaient.

On ne devinera jamais pourquoi les maréchaux, après avoir attiré à eux les corps de Chevert et du prince Xavier, et avoir ainsi acquis une grande supériorité, ne se décidèrent pas à opérer leur jonction avec le prince de Condé, en marchant en avant : il était plus honorable, et en même temps plus avantageux d'attaquer Ferdinand, et d'exécuter cette réunion de vive force, que de se sauver sur le Mein pour y parvenir. Mais ce qui est beaucoup plus surprenant encore, c'est leur pusillanimité après cette jonction : ils comptaient alors près de 100 mille combattans, contre 55 mille; le premier de leurs devoirs était de sauver une place importante et 16 bataillons qu'elle renfermait; cependant ils la laissèrent prendre à quelques marches d'eux. L'histoire des guerres de la révolution offre peu d'exemples pareils; elle présente au contraire des contrastes frappans : les débloquemens successifs de Dunkerque, de Maubeuge et de Landau en 1793, font sûrement autant d'honneur aux généraux novices de la république, que le hon-

teux abandon de Cassel en fait peu aux savans capitaines de Louis XV.

L'idée que le duc Ferdinand eut de marcher au-devant de l'armée française, et de prendre l'initiative, était fort sage; mais ses attaques furent plus morcelées encore qu'à Crevelt. Je ne sais trop à quoi servait celle de Sporken contre le corps de Castries, tandis que lord Granby frappait le coup décisif à l'aile opposée. Il est certain que si Sporken avait été lié au centre du duc, et que celui-ci eût détaché un corps d'égale force au secours de lord Granby, tous les principes de l'art eussent été appliqués; l'armée alliée aurait alors concentré ses efforts sur la gauche des Français, qui, attaqués de front, en flanc et à revers, par des forces supérieures, n'auraient pas longtemps disputé la victoire. C'était ici le cas d'appliquer les maximes indiquées dans le chap. XII: car si l'armée française avait perdu une bataille décisive sur sa gauche, le corps de Castries trop éloigné pour y prendre part, l'eût été assez pour être coupé par les attaques du centre de l'armée alliée. *Mais le duc se priva d'un corps considérable au point décisif, pour faire entrer en action une plus grande masse de forces ennemies* : ce qui est une faute majeure.

Le projet du passage de la Fulde, est conçu sur des principes encore moins solides; il fallait que le duc méprisât bien ses adversaires, pour

s'étendre par ses ailes pendant trois jours, et porter au loin, sur la droite des Français, un corps qui devait franchir deux grandes rivières pour venir la tourner. Ce système d'envelopper au loin les ailes, a été sévèrement puni dans les dernières guerres, quand on a eu affaire à des généraux qui savaient employer des masses centrales; il a fait perdre la bataille de Neerwinde à Dumouriez, celle de Fleurus à Cobourg, celle de Lonato à Wurmser, celle de Stockach à l'armée du Danube, celles de Marengo à Melas, de Hohenlinden à l'archiduc Jean : il a causé la ruine des Autrichiens à Montenotte, Rivoli et Austerlitz; il fera manquer toutes les opérations que l'on combinera sur un principe aussi faux. La seule excuse que l'on puisse alléguer en faveur du duc, c'est le caractère des hommes qui lui étaient opposés; et cette excuse n'est guères valable, car il eût été possible d'opérer en masse sur une des extrémités, avec autant d'avantage dans le succès et moins de chances défavorables en cas de revers.

CHAPITRE XXXII.

Dispositions générales pour la campagne de 1762. Opérations en Silésie.

Frédéric se trouvait, à la fin de 1761, dans une position bien plus critique encore que l'année précédente; il était probable qu'il succomberait enfin, malgré tous ses efforts et les sottises de ses ennemis. En effet, la prise de Colberg n'avait pas seulement établi les Russes au cœur de ses états, elle leur donnait encore la facilité de commencer leurs opérations de bonne heure. D'un autre côté la prise de Schweidnitz, l'occupation de la Haute-Silésie, du riche électorat de Saxe et de la Poméranie, ne laissaient au roi aucun moyen de recruter son armée, qui fondait tous les jours; pour comble de maux, l'Angleterre lui retint ses subsides accoutumés. La maison d'Autriche se croyait si sûre de terminer la guerre, qu'elle licencia maladroitement 500 officiers et 20 mille hommes de ses meilleures troupes. La Providence qui se joue des combinaisons humaines renversa toutes les espérances des ennemis du roi : l'impératrice de Russie, la plus implacable de

tous, mourut le 8 janvier, et son fils Pierre III lui succéda.

A peine ce prince, attaché depuis long-temps au roi par les liens d'une sincère amitié, eut-il saisi le timon des affaires, qu'il annonça aux puissances belligérantes ses intentions pacifiques, et ordonna au corps de Czernischef de se retirer en Pologne, ce qui s'effectua dans le courant du mois de mars. Sa paix particulière fut signée à Pétersbourg le 5 mai, et la Suède ne tarda pas à l'imiter.

Frédéric, débarrassé de son plus redoutable ennemi, sentit renaître l'espérance. Son armée recomplétée comme par enchantement, et renforcée en outre par les corps de la Poméranie et de la Marche, fut bientôt en état d'ouvrir la campagne.

La défection de la Russie et de la Suède déconcerta les alliés, et détruisit leur premier plan. Daun vint prendre le commandement de la grande armée de Silésie, qui fut portée à 106 bataillons et 149 escadrons. Il paraît que la base de son projet était de se borner à conserver ce que l'on avait gagné, sans songer à étendre ses conquêtes. Serbelloni commandait le corps autrichien qui devait agir défensivement en Saxe avec l'armée des Cercles. La France adopta un plan de campagne inverse de l'année précédente, et dont nous avons déjà rendu compte au chapitre précédent.

Daun arriva à l'armée le 9 mai, et la fit déboucher des défilés le 15, sur six colonnes, pour s'établir dans la plaine de Kratzkau, entre la montagne de Zoptenberg et le ruisseau de Schweidnitzwasser, la droite à Kaltenbrunn, la gauche vers Stephanshain.

Les Prussiens, sans s'inquiéter beaucoup, renforcèrent leurs postes et restèrent en cantonnemens resserrés vers Strehlen et sur les deux rives de la Lohe. Le 20 mai, Frédéric ayant reçu la nouvelle qu'en vertu d'une alliance avec la Russie, le corps de Czernischef devait se joindre à lui comme auxiliaire, résolut de l'attendre; et le général autrichien, qui craignait déjà pour l'avenir, attendit complaisamment qu'on vînt l'inquiéter. Les deux armées gardèrent donc leurs positions pendant tous les mois de mai et de juin, sans autre événement que des escarmouches, où les Autrichiens eurent presque toujours le dessous, ce qui leur fit beaucoup regretter le licenciement de leurs excellentes troupes légères.

Frédéric voulait débuter par le siége de Schweidnitz; or, pour l'entreprendre, il fallait forcer Daun à quitter ses positions, en l'attaquant, ou manœuvrant sur ses communications. A cet effet, le général Werner rassembla un corps nombreux à Cosel, et se porta le 13 mai à Ratibor. Cette diversion ne remplit point son but : Daun ne fit point de grands détachemens, il se borna à ren-

forcer jusqu'à 9 mille hommes la division de Beck, qui couvrait la Moravie. Tout se passa en mouvemens insignifians jusqu'au 24 juin, que le duc de Bevern arriva avec un petit renfort à Eichlau, et prit le commandement d'un corps de 21 bataillons et 36 escadrons.

Enfin, Czernischef joignit l'armée prussienne le 1er juillet avec 23 bataillons et 16 escadrons, ce qui la porta alors à 82 bataillons, et 135 escadrons, avec 316 pièces de canon, non compris la division Bevern.

Le roi, dans l'intention de déborder Daun, de le couper des défilés, et de le forcer à une bataille, donna le commandement de 25 bataillons et 26 escadrons au général Neuwied, qui se porta dans la nuit du 1er au 2 juillet aux environs de Kostenblut, d'où il devait repartir la nuit suivante, pour s'emparer des montagnes de Ziskenberg, en arrière de Freybourg, passant par Weichereau et Bertelsdorf. L'armée qui s'était rassemblée le 1er à l'entrée de la nuit, s'établit dans le plus grand silence sur les hauteurs de Sachwitz, d'où elle devait également partir dans la nuit du 2 au 3 sur quatre colonnes, pour gagner Freybourg par Ossig, Rauske, Preilsdorf, Tscheschen, en passant à droite de Zirlau ; mais Daun, instruit par un déserteur, du départ du corps de Neuwied, se mit en mouvement dans la même

nuit, et rentra dans les défilés, où il campa, la droite à Oberbogendorf, la gauche à Pulsnitz, le centre en arrière de Freybourg. Frédéric, ayant été informé de cet événement, le 2 au matin, fit mettre ses troupes légères aux trousses de l'ennemi, et se porta le soir avec l'avant-garde sur les hauteurs de Wurben, près de Schweidnitz, où l'armée prit le 3 au matin, son ancien camp de Buntzelwitz. Le corps de Neuwied se porta le 2 à Strigau.

Frédéric savait que la position de Daun était inattaquable de front, mais il n'ignorait pas qu'en manœuvrant par Hohenfriedberg, on en déborderait à la fois la gauche, et menacerait Braunau, où se trouvaient ses grands magasins. D'un autre côté le maréchal jugeant par une reconnaissance, que le roi adopterait ce parti, porta sur-le-champ le corps de Brentano, de Burkersdorf sur les hauteurs d'Adelsbach, qui couvrent la route de Friedland à Braunau.

Daun ne s'était pas trompé : le roi avait résolu de porter, dès le 4, sur les montagnes de Hohenfriedberg la division Neuwied et un corps de 22 bataillons et 33 escadrons, commandé par le général Czernischef, pour opérer contre l'armée autrichienne, soit qu'elle se trouvât encore dans la position de Kunzendorf, soit qu'elle l'eût abandonnée. Mais Frédéric ayant été fortement

indisposé, l'exécution de ce mouvement fut retardée jusqu'au 5.

Neuwied se mit en marche ce jour-là, à l'entrée de la nuit, sur Hohenfriedberg et de là sur Reichenau, où l'on rencontra les premiers postes de Brentano qui furent chassés. Le roi quitta à minuit le camp de Buntzelwitz avec le corps de Czernischef. Lorsqu'il entendit tirer le canon du côté du général Neuwied, il se hâta de le joindre avec la cavalerie, et ordonna à son arrivée de déloger l'ennemi des hauteurs entre Reichenau et Adelsbach; mais les postes autrichiens se retirèrent sur les hauteurs à pic qui forment un plateau inabordable en arrière de ce dernier village, où le corps entier de Brentano était en position. L'infanterie prussienne traversa néanmoins Adelsbach sous le feu des batteries, et commença à gravir les montagnes. Le roi ayant reconnu les difficultés de cette attaque, y renonça. Toutes les troupes revinrent, à l'exception des 5 bataillons de la tête qui déjà trop engagés, ne purent se retirer. Après des efforts inouis, ils parvinrent haletans, au sommet de la montagne, où ils furent chargés et culbutés dans les ravins, par des troupes fraîches et supérieures en nombre. Cette affaire, qui eût peut-être réussi, s'ils eussent été soutenus, coûta aux Prussiens 700 morts ou prisonniers, et 600 bles-

sés; mais ce qu'elle eut de plus fâcheux, c'est qu'elle retarda Neuwied d'une journée, et donna au maréchal Daun le temps de soutenir ses dépôts de Braunau.

Frédéric poursuivit néanmoins son opération, en cherchant à déborder Brentano, pour gagner Friedland; Neuwied reçut ordre de continuer sa marche; mais l'extrême fatigue des troupes ne permit pas de la pousser au-delà de Wittgendorf. Daun, qui devinait depuis long-temps les projets des Prussiens, n'eut pas plutôt avis de ce mouvement, qu'il résolut de porter Brentano à Friedland, et d'exécuter un changement de front en arrière; il repassa donc le ravin de Weistritz, et campa, la droite près de Breitenhain, la gauche sur les hauteurs de Charlottenbrunn : un corps sous le général Okelli, posté sur les hauteurs de Burkersdorf, lia la droite avec Schweidnitz, de manière que cette excellente position couvrit en même temps la place et les dépôts de Braunau.

Sur ces entrefaites, le général Ziethen qui était resté au camp de Buntzelwitz avec la moitié de l'armée, ayant appris, le 7, le départ des Autrichiens, se mit en mouvement pour occuper les hauteurs qu'elle venait de quitter, et s'établit la droite à Furstenstein, la gauche à Bogendorf. Le roi traversa Adelsbach, et campa entre Altwasser et Seifersdorf.

Neuwied, aux approches de Friedland, fut fort étonné de rencontrer Brentano que l'on croyait encore sur les rochers d'Adelsbach Comme il était dans une mauvaise position, et inférieur en nombre, on aurait pu l'attaquer; mais Neuwied, au lieu d'en donner l'ordre sur-le-champ, convoqua un conseil de guerre, dont son ennemi profita pour aller prendre l'ancien camp retranché de Dittersbach, où il fut à l'abri de toute attaque, et à portée d'être aisément soutenu par l'armée de Daun. Enfin le corps de Haddick, qui, jusque-là, était resté à Wartha, s'étant réuni à Brentano, le roi fut obligé de renoncer à ses entreprises sur ce point.

Pour épuiser tous les stratagèmes qui pouvaient faire sortir Daun de sa position, Frédéric essaya ensuite une diversion en Bohême. Le corps de Neuwied se porta sur les hauteurs de Trautenbach, et poussa ses partisans jusque sur Konigsgratz; mais le maréchal se borna à jeter quelques troupes dans la forêt de Konigsilva, pour donner des craintes à son adversaire, et à porter le corps de Brentano à Politz, et celui d'Ellrichshausen à Steingrund : il prit néanmoins la précaution de transférer ses magasins de Braunau à Scharfeneck, dans le comté de Glatz.

Le roi, voyant la droite des Impériaux un peu dégarnie vers les hauteurs de Hohengiersdorf et Burkersdorf, prit alors la résolution de s'en em-

parer, pour la couper de Schweidnitz. L'exécution de ce projet était scabreuse; il fallait s'établir entre une forteresse et une armée supérieure qui la couvrait. A cet effet, le général Ziethen reçut ordre de se mettre en marche, le 13 juillet, sur deux colonnes; la première vint camper, la droite sur les hauteurs escarpées de Hohengiersdorf, la gauche au bois d'Ameisenwalde; la seconde prit position, la droite à la route qui conduit de Schweidnitz à Hohengiersdorf, la gauche à Bogendorf, face à Schweidnitz. Le 15, Neuwied revint sur Rosenau.

Le 16, l'armée conserva sa position. Le roi réfléchit aux moyens de forcer Daun à s'éloigner de la place, pour en faire le siége; il porta une colonne à Kunzendorf, et le corps de Neuwied à Gablau et Altreichnau; il fit en même temps des démonstrations pour occuper la gauche de Daun.

Le 18, le corps de Neuwied se rendit par Hohenfriedberg à Buntzelwitz. Un événement décisif semblait se préparer, lorsque Czernischef annonça au roi la terrible catastrophe qui avait précipité Pierre III du trône, pour y placer la célèbre Catherine, et lui communiqua l'ordre qu'il avait de retourner en Pologne. Tout ce que Frédéric put obtenir, fut que le corps russe restât encore trois jours dans sa position, dans un état de neutralité absolue; et il en profita pour combiner l'attaque des hauteurs de Leutmansdorf et

Burkersdorf, qui dominaient la position des Autrichiens, et dont la perte les eût forcés de se battre avec désavantage, ou de se retirer.

Le 19 au matin, le roi porta son quartier-général à Bogendorf, et le corps de Neuwied se mit en mouvement à l'entrée de la nuit, avec la brigade Mollendorf. Le 20 au jour, toutes les troupes furent rendues à leur destination, passèrent le ruisseau de Weistritz sur des ponts de chevalets, et campèrent entre Bogendorf, et Esdorf, face à Schweidnitz. On reconnut l'ennemi. Les hauteurs de Leutmansdorf et Burkersdorf sont très-escarpées, coupées, boisées, et d'un abord extrêmement difficile; elles étaient couvertes de fortes redoutes, élevées sur les bords du ravin où coule la Weistritz, palissadées et garnies d'abattis énormes. Le général Okelli occupait la position de Burkersdorf avec 9 bataillons : les hauteurs de Leutmansdorf n'en ayant que 4, Daun y envoya à midi la division Brentano, qui occupa non-seulement ces hauteurs, mais encore celles de Michelsdorf et de Ludwigsdorf. Lorsque les troupes prussiennes s'approchèrent, les postes ennemis se replièrent sur leurs lignes, à l'exception de celui qui gardait le château de Burkersdorf. Le roi le fit emporter, et y établit, dans la nuit, une batterie de 45 obusiers et 12 pièces de douze.

Le 21, au point du jour, le roi fit une nouvelle reconnaissance, et ne crut pas apercevoir plus de forces que la veille; il ignorait l'arrivée du corps de Brentano. Les troupes, qui avaient pris les armes avant le lever du soleil, s'ébranlèrent. Le corps de Neuwied chargé d'enlever les hauteurs de Leutmansdorf, se forma en trois divisions; les deux premières avaient ordre d'escalader les hauteurs et les redoutes, tandis que le prince de Bernbourg, couvrirait la gauche des attaques du côté de l'armée autrichienne, et s'emparerait de Leutmansdorf. Ce prince arrivé près de ce village, en chassa les postes ennemis, qui se replièrent sur les 6 bataillons postés sur la montagne de Bergseite; après avoir reçu quelques renforts, il les assaillit avec impétuosité, et les repoussa jusqu'aux bois de Michelsdorf.

Tandis que cela se passait à gauche, le général Neuwied avait emporté le premier étage des hauteurs, et mis toute son artillerie en batterie contre les retranchemens ennemis. Les Autrichiens soutinrent ce feu avec fermeté, quoiqu'il fût supérieur au leur. Alors le général Neuwied ordonna l'attaque. Le colonel Lottum, avec une des divisions de droite, marcha aux retranchemens, et engagea un combat très-vif; mais s'étant aperçu qu'un ravin conduisait sur l'extrême gauche, il le traversa à la tête du régiment de Mosel,

reforma sa troupe sur la hauteur opposée, et enleva les retranchemens, presque sans coup férir. L'ennemi se retira en désordre, laissant onze pièces de canon au pouvoir des vainqueurs.

La droite ne fut pas aussi facilement délogée des montagnes de Leutmansdorf; le prince de Bernbourg avait bien enlevé les premières hauteurs, mais la position retranchée restait encore à prendre; on y porta les régimens de Wunsch, Moritz et un bataillon de Finck. Ces troupes rencontrèrent de si grands obstacles de terrain, et une résistance si opiniâtre, qu'elles perdirent 500 hommes avant de faire le moindre progrès. Enfin, elles trouvèrent les moyens de tourner les redoutes par un ravin, au moment où le colonel Lottum, débarrassé à la droite, menaçait de couper leurs défenseurs d'un autre côté. Ceux-ci se rejetèrent alors sur le corps de Brentano, qui voyant ses ailes débordées et sa retraite menacée, abandonna les hauteurs de Michelsdorf, et se retira sous un feu d'artillerie continuel jusqu'à Wustwaltersdorf.

L'attaque sur le corps d'Okelli, qui gardait les hauteurs de Burkersdorf, n'eut pas moins de succès. Neuwied y dirigea la première colonne, sous la protection de la grande batterie d'obusiers dont nous avons parlé; le général Mollendorf devait soutenir cette attaque, et contenir en

même temps les troupes de la garnison de Schweidnitz, dont une partie s'était formée en bataille sur les glacis. Le grand tapage de la batterie n'eut, s'il faut en croire les historiens allemands, d'autre résultat que de faire retirer en désordre la cavalerie d'Okelli (1).

Les troupes de la garnison de Schweidnitz étant rentrées, le brigadier Mollendorf trouva un moyen d'attaquer le prince de Ligne, retranché derrière un abattis, et couvert par la redoute à gauche du ravin de Weistritz. Les Prussiens traînèrent l'artillerie à force de bras par un sentier dit le Schaafsritt, et canonnèrent vivement, tandis que les bataillons des gardes, gravissant les hauteurs les plus escarpées, et traversant des bois touffus, arrivèrent enfin devant l'abattis qu'ils essayèrent de franchir : dans cet instant, le maréchal Daun, voyant le prince de Ligne compromis, lui ordonna de se retirer; les

(1) Je ne sais pourquoi cette cavalerie aurait été condamnée à recevoir des obus, sur un terrain où elle devenait inutile. J'ai souvent vu, dans les campagnes de 1805 et 1806, qu'on faisait jouer mal à propos ce triste rôle à la cavalerie française. La placer en ligne, sous un grand feu d'artillerie, dans un moment ou sur un terrain où elle ne peut manœuvrer, est une faute contre tout principe de guerre. Cela n'est permis que dans une grande bataille, où il faut en imposer par une ligne quelconque pour masquer ou protéger une manœuvre décisive.

Prussiens s'emparèrent alors de la redoute où il avait laissé du monde pour couvrir sa retraite, et s'établirent sur les hauteurs.

Lorsque Daun vit le corps de Neuwied à Michelsdorf sur ses derrières, et la brigade de Mollendorf sur les hauteurs de Burkersdorf, il résolut de quitter son camp à dix heures du soir pour placer sa droite au Falkenberg, le centre à Giersdorf, la gauche vers Tannhausen. A l'instant même où ce mouvement s'exécutait, le corps de Czernischef quitta l'armée prussienne pour retourner en Pologne. Frédéric, ayant enfin atteint son but, fit ses préparatifs pour le siége de Schweidnitz, et s'établit dans les positions suivantes, déjà fortes par leur nature, et qui furent encore retranchées avec soin:

Le général Gablenz, avec 5 bataillons et 10 escadrons, près de Hartmansdorf; 5 bataillons, à Altwasser, sous le général Ramin; le corps de Neuwied, fort de 19 bataillons et 18 escadrons, sur les hauteurs de Taschendorf; le colonel Lossow, avec 2 bataillons, 20 escadrons, sur le Kolberg, près Waldichen; la brigade Mollendorf, faisant face à Schweidnitz, avec 5 bataillons près de Weistritz; 9 bataillons, sur les hauteurs de Barsdorf, aux ordres de Manteufel; le général Bulow commandait 15 escadrons, à Seitendorf et 12 bataillons et 15 escadrons, à Bogendorf; le prince de Wurtemberg se porta de Lowenstein à

Peterswalde, avec 33 escadrons; enfin, 3 bataillons restèrent à Wurben, avec la boulangerie.

Avant de donner une relation sommaire du siége de Schweidnitz et des opérations qui le suivirent, il convient de reprendre le fil des opérations en Moravie. Le duc de Bevern chercha à déborder le flanc droit du général Beck, et à menacer cette province par la route de Troppau. Son corps fut partagé en deux divisions : la première, sous les ordres du général Werner, forte de 10 bataillons et 15 escadrons, précédant d'une journée la seconde, composée de 11 bataillons et 21 escadrons, se porta le 2 juillet à Troppau, et le 9 à Misteck, d'où il poussa des partis et leva de fortes contributions. Le général Beck, ne croyant pouvoir l'empêcher ouvertement, se borna à marcher de Freudenthal à Bæhrn, et à répandre le bruit de l'arrivée de Laudon avec 50 mille hommes. Cette ruse réussit, et Werner craignant d'être accablé, retourna, le 12, à Matzinnau. Beck prit position le même jour à Bautsch et à Schwansdorf, d'où il se proposait de prendre une position entre les deux divisions prussiennes et de couper celle de Werner, qui retourna sur-le-champ à Gratz.

Le général autrichien, satisfait d'avoir rempli son objet, revint à Guntersdorf. Les deux partis restèrent dans ces positions jusqu'au commencement d'août, époque à laquelle le départ du corps

de Czernischef força le roi à rapprocher celui de Bevern, qui vint camper, le 25, à Cosel. La division Werner prit position vers Neiss, le 28. Beck revint alors à Zuckmantel.

Frédéric présumant que Daun attirerait le corps de Beck pour secourir Schweidnitz, ordonna au duc de Bevern, dans le cas où celui-ci marcherait à Wartha, de se diriger promptement sur Neiss pour y remplacer le général Werner, qui en partirait sur-le-champ pour se réunir à l'armée devant Schweidnitz; dans le cas contraire, le duc devait prendre ses mesures, pour n'arriver à Nèiss que le 25 août.

Siége de Schweidnitz. Combat de Peile.

Le 4 août, la place fut entièrement investie par le général Tauenzien, avec 21 bataillons et 20 escadrons, formant environ 14 mille hommes; la garnison était de 11 mille, commandée par le général Guasco; le célèbre Gribeauval commandait l'artillerie et dirigeait la défense.

Ce siége fut un des plus mémorables de l'histoire moderne. Une méchante place, qui venait d'être emportée d'escalade quelque temps auparavant, soutint deux mois de tranchée ouverte. Mais les choses avaient changé : la place défendue par un homme habile et une garnison choisie

était attaquée par le major Lefèvre, homme faible, et d'ailleurs mal secondé, car l'art des siéges était fort reculé en Prusse.

Tandis que les travaux commençaient devant Schweidnitz, Daun restait dans son camp de Giersdorf, et, loin de chercher à secourir la place, il se retranchait de peur d'être attaqué. Le maréchal avait cependant résolu de s'avancer sur les hauteurs de Klotschen pour essayer de faire lever le siége; mais il attendait le corps de Beck qui partit, le 6 août, de Zuckmantel en Moravie pour Closter-Camenz où il se réunit, le 10, à la droite de l'armée. A peine le duc de Bevern eut-il avis de son départ, qu'il passa la Neiss, et chercha à le prévenir à Nimptsch, par une marche de nuit pour arriver, le 13 au matin, à Oberpeile, où il avait l'ordre de prendre position : le duc campa, en effet, la droite près de Reichembach, la gauche sur le Fichtelberg. (*pl. XXIII, n° 6.*) Aussitôt que Beck apprit le départ de ce corps, il se mit en marche pour occuper le même poste; mais il n'était plus temps; il fut obligé de revenir, le 14, à Schonwalde. Les Prussiens poussèrent son arrière-garde, et établirent leurs avant-postes à Ellguth et Pulzendorf. Le roi envoya au duc de Bevern plusieurs batteries de gros canon, et retrancha sa position.

Cet événement contraria le maréchal Daun, dont le projet ne pouvait recevoir d'exécution

qu'en battant le duc de Bevern, au risque d'engager une affaire générale contre son système : malgré cela, il fallut bien prendre ce parti. Il fit ses dispositions pour accabler le duc avec la plus grande partie de ses forces, tandis que le reste demeurerait en position pour donner le change au roi. En conséquence, les corps de Lascy et de Brentano partirent au point du jour pour se réunir à Beck, sur les hauteurs de Kleitsch.

Les généraux autrichiens firent dresser leurs tentes dès le matin dans la position de Lang-Bielau; mais à trois heures après-midi, ils se mirent en mouvement. Le corps de Brentano et la cavalerie sous les ordres d'Odonell, se formèrent en avant de Niederpeile. Lascy traversa Mittelpeile avec quelques bataillons, plaça une forte batterie en avant et deux autres en arrière de ce village, tandis que le corps de Beck se porta sur deux colonnes contre l'aile gauche du duc de Bevern, traversa Oberpeile, et se déploya sur deux lignes entre ce village et Girlsdorf.

Aussitôt que la cavalerie d'Odonell déboucha de Niederpeile, le général Lentulus, avec 18 escadrons, traversa le bois derrière l'infanterie pour l'attaquer; plusieurs charges s'engagèrent sur ce point sans résultat, mais le canon força les Prussiens à se retirer.

Pendant que Lascy, Brentano et la première ligne de Beck s'amusaient à canonner, ce géné-

ral à la tête de sa seconde, avait traversé les taillis de Girlsdorf, s'était emparé des hauteurs voisines et faisait attaquer par ses grenadiers le Fischtelerberg; le terrain où ils devaient passer était marécageux et plongé par l'artillerie prussienne qui les maltraita : ce ne fut qu'à sept heures, que Beck put se tirer du bois et pénétrer dans la plaine sur les derrières de l'ennemi. Les autres divisions autrichiennes n'attendaient que ce moment pour entrer en action. Alors, le duc de Bevern attaqua vivement avec 2 bataillons la tête de la colonne qui commençait à déboucher, et la rejeta dans le bois marécageux; sur ces entrefaites, 15 escadrons, détachés de la gauche par le roi, culbutèrent la cavalerie ennemie vers Niederpeile, où à peine reformée elle fut chargée de nouveau par le général Lentulus, du corps de Bevern, et poussée sur l'infanterie vers ce village, où le duc de Wurtemberg acheva de la mettre en déroute avec de nouveaux renforts. Enfin, le général Mollendorf arriva aussi avec 6 bataillons, après le coucher du soleil; et les généraux autrichiens, voyant l'entreprise manquée, se retirèrent dans le camp de Haberndorf, après avoir eu plus de mille hommes hors de combat.

Cette affaire fit honneur au duc de Bevern, qui n'avait que 11 bataillons et 5 régimens de cavalerie contre 33 bataillons et 14 régimens de trou-

pes à cheval : il est vrai que les deux tiers de l'infanterie ennemie ne firent qu'une parade au bruit du canon; mais cela contint la moitié du corps du duc, et il faut convenir qu'il saisit avec justesse l'instant décisif de frapper le coup qui devait le tirer d'embarras.

On ne peut interpréter l'inaction des corps de Lascy et de Brentano, surtout lorsque le feu de l'artillerie prussienne, sur la colonne de Beck, leur eut annoncé que les grenadiers étaient arrivés à leur destination, et commençaient à s'engager. Ils exposèrent le corps de Beck à être écrasé et enlevé. Dans tous les cas, il valait mieux s'engager sur le front plus tôt que plus tard; on avait assez de forces pour enlever la position. On serait également tenté de blâmer Frédéric d'avoir tardé si long-temps à soutenir le duc; mais il est certain que le camp dressé à dix heures du matin par les généraux ennemis, sur les hauteurs de Lang-Bielau, lui avait fait prendre le change au point qu'il ne voulut pas croire à l'attaque. Si ses troupes avaient marché de suite, les corps de Lascy et de Brentano eussent été totalement défaits.

Le 17 août, l'ennemi resta campé à Haberndorf; le lendemain matin il reprit ses positions et se porta ensuite par Wartha entre Patzdorf et Oberstein, Beck occupa le camp retranché de Wartha et Brentano prit poste à Schonwalde.

Il paraît que le non succès de cette entreprise dégoûta Daun de tout engagement, car il ne tenta plus rien en faveur de Schweidnitz. Les travaux de siége s'y poussaient vivement; l'attaque fut dirigée contre le fort de Jauernick, Gribeauval employa avec beaucoup de succès pour sa défense la guerre souterraine. Les travaux de la sappe furent poussés avec activité jusqu'au 22 août. Les parallèles et les batteries avaient été conduites jusqu'à cent cinquante pas du chemin couvert, sous les contre-mines. Mais là il fallut tâtonner et détruire par des globes de compression le système de défense des assiégés. Cette guerre d'un genre tout particulier, dura pendant six semaines entières; le major Lefèvre, qui dirigeait le siége, perdit la tête, et le roi donna, bien ou mal, ses ordres pour la continuation des travaux. Enfin, une grenade, lancée au hasard, fit sauter, le 8 octobre, le magasin à poudre du fort de Jauernick, et une mine emporta le lendemain une partie du chemin couvert et des palissades. Quoique les assiégés eussent repoussé l'attaque qui s'ensuivit, et réparé promptement ces accidens, le général Guasco, qui était en pourparlers depuis plus d'un mois, capitula et se rendit prisonnier avec 8,600 hommes. On n'a jamais pu concevoir ce qui le détermina à signer ce pacte désavantageux, après une aussi belle défense, qu'il était facile de prolonger encore. La garnison avait

perdu du monde, à la vérité, mais la place n'avait point encore été battue en brèche, et n'était pas près de l'être : avant que l'on eût couronné le chemin couvert, et fait la descente du fossé, il se serait écoulé bien du temps, et la saison était assez avancée pour croire qu'elle contrarierait les travaux des assiégeans. La perte des Prussiens s'éleva à 3,228 hommes tués ou blessés; celle de la garnison à 2,800.

Dès que la place fut rendue, le roi, voulant procurer au prince Henri les moyens d'occuper le Voigtland, détacha le général Neuwied, le 15 octobre, en Saxe avec 20 bataillons, 55 escadrons et 60 pièces de canon. Le reste, aux ordres du duc de Bevern, cantonna à Schweidnitz et dans les montagnes voisines. Daun fut tranquille de son côté, et, le 24 novembre, on conclut un armistice qui permit aux armées d'entrer en quartier d'hiver.

CHAPITRE XXXIII.

Opérations en Saxe. Bataille de Freyberg.

L'armée prussienne, privée de la plus belle partie de l'électorat de Saxe et du Voigtland, après avoir passé l'hiver, manquant de tout, dans un pays ruiné et d'ailleurs peu fertile, comptait encore à l'ouverture de la campagne 48 bataillons et 93 escadrons, faisant environ 35 mille hommes.

L'armée autrichienne, commandée par le maréchal Serbelloni, forte de 57 bataillons et 108 escadrons, avait sa masse aux environs de Dresde; le corps de Macquire occupait le camp retranché de Freyberg; enfin, une chaîne de postes couvrait les cantonnemens depuis Nossen jusqu'à Roswein et Dobeln. L'armée des Cercles, consistant en 38 bataillons et 47 escadrons, destinée à la renforcer, cantonnait aux environs d'Altenbourg et de Naumbourg.

Malgré cette supériorité marquée, il paraît que les généraux ennemis avaient l'intention de ne point se départir du rôle qu'ils avaient adopté

la campagne précédente, car tout resta dans le plus grand calme jusqu'au 12 mai.

A cette époque le prince Henri, après avoir fait divers mouvemens pour faire croire aux Autrichiens qu'il voulait se concentrer dans la belle position de Katzenhauser près Meissen, tomba avec quatre colonnes sur la chaîne de leurs postes, entre Roswein et Leisnig, la perça, enleva plusieurs cantonnemens, et fit plus de 1800 prisonniers. Manœuvrant ensuite dans le but de pénétrer en Voigtland, et de s'établir entre l'armée autrichienne et celle d'Empire, afin d'empêcher leur réunion, il marcha, le 13 mai, à Hanchen, tandis que le général Hulsen, qui était resté avec une partie de l'armée dans la position de Katzenhauser, par une démonstration contre Nossen, obligea le général Brunian à l'évacuer pour se retirer sur Freyberg. Le 14, le prince fut en présence de Macquire, dont la position n'était pas attaquable de front. Ce général tremblant à l'aspect des Prussiens, ne jugea pas devoir attendre l'événement, et se retira la nuit sur Dresde, ce qui engagea le prince Henri à s'y établir. Seidlitz ayant nettoyé les ravins profonds de la Weistritz, depuis la forêt de Tharand jusqu'à Frauenstein, le prince se porta, le 16, sur les hauteurs de Pretsckendorf, et le général Hulsen à Oros-Sohra près de Wilsdruf. Le corps autrichien de Macquire occupa le camp retranché de Dippodis-

walde, une autre division les hauteurs de Rabenau, le reste de l'armée le Val-de-Plauen, sous Dresde.

L'armée des Cercles s'était avancée jusqu'à Chemnitz. Lorsque le prince de Stollberg, qui la commandait, apprit que les Prussiens l'avaient isolé de l'armée autrichienne, il eut peur d'être attaqué, et rétrograda jusqu'à Zwickau; mais le maréchal Serbelloni lui donna l'ordre de revenir à Chemnitz. Le prince Henri le méprisa jusqu'au point de n'envoyer pour l'observer que 4 bataillons et 5 escadrons, qui prirent poste à Oederan, la Lohfluss à dos : ce détachement, attaqué subitement, le 21 mai, par le général Luzinsky, perdit 700 hommes, ce qui obligea le prince de le confier au général Kanitz et de le renforcer d'un bataillon et 5 escadrons. L'armée des Cercles, toute fière de ce succès, se reposa sur ses lauriers à Chemnitz. Les deux autres armées s'observèrent de leurs positions respectives sans tirer un coup de fusil.

Si le maréchal Serbelloni avait ordre de ne rien compromettre, le prince Henri avait bien plus de motifs d'en agir de même, aussi tout le mois de juin se passa sans événement digne d'être rapporté. L'armée autrichienne renforcée par quelques régimens de Silésie, se borna à enlever le poste du général Kleist à Reichstadt, qui la gênait un peu.

Le prince Henri, de son côté, ayant été renforcé par un bataillon et 15 escadrons, venant de la Poméranie, résolut de se débarrasser, pour un moment, de l'armée de l'Empire, et détacha, le 20 juin, Seidlitz avec 3 à 4 mille hommes d'infanterie, et environ 4 mille chevaux pour menacer son flanc gauche. A peine les coureurs de ce corps parurent-ils dans les environs de Penig, sur la route d'Altenbourg, qu'elle se retira successivement sur Zwickau et Reichembach; mais les Prussiens la suivant de près, elle ne se crut en sûreté que sur les montagnes de Monchberg près de Bareith, où elle vint se percher le 27 juin.

Serbelloni, informé de cette étrange retraite, ordonna à l'armée de se reporter en avant, et crut devoir faire des démonstrations pour lui faciliter cette opération. Il médita un projet d'attaque sur la position de Hulsen, et fit, dit-on, d'excellentes dispositions pour l'attaquer sur sa gauche. Mais la pusillanimité était la maladie incurable de l'armée autrichienne : quatre colonnes s'étant présentées devant Constapel, Weisdrup, Hundorf, et Braunsdorf. Les deux premières, dont le succès devait décider l'affaire, revinrent dès que les redoutes de Pinkwitz leur tirèrent quelques coups de canon. Si bien qu'après un échange de boulets, exécuté à plus de quinze cents pas, et qui ne fit de mal à personne,

la retraite des deux autres colonnes termina la journée.

On eût dit que Hulsen avait deviné l'incertitude de l'ennemi; car lui-même ne prit aucune mesure pour s'opposer à l'attaque de sa gauche : il ne lui avait pas même envoyé assez d'artillerie, qui, dans la position qu'elle tenait, devait être l'arme décisive; il resta tranquille sur tout le reste de sa ligne.

Dans le fait, l'entreprise de Serbelloni, dont Tempelhof fait tant d'éloges, était mal combinée: *lorsqu'une armée occupe une position perpendiculaire à un fleuve, et qu'elle y appuie une de ses ailes, il faut bien se garder d'attaquer cette aile, parce qu'on s'exposerait à être jeté dans la rivière, si l'ennemi exécutait un changement de front en masse, du côté opposé. En attaquant l'aile opposée avec la presque totalité de ses troupes, on met au contraire les chances en sa faveur, parce que, cette aile vivement abordée par des forces supérieures, sera indubitablement enlevée, ou refoulée sur le reste de l'armée ennemie, mise en désordre, acculée au fleuve, et placée dans une position à être anéantie* (1). Or, Serbelloni avait

(1) On peut citer pour exemple la bataille de Wagram, où les Autrichiens poussèrent imprudemment leur droite le long du Danube, tandis que Napoléon avait porté sa masse sur leur gauche pour s'y établir. Si le corps du général Hiller ne s'était pas promp-

deux fois plus de forces qu'il n'en fallait, pour exécuter une attaque semblable sur la droite du corps de Hulsen, qui eût été jeté dans l'Elbe ou forcé à se faire jour.

Tandis que ces choses se passaient, le prince Henri avait reporté le corps de Kleist à Oederan, avec ordre de se réunir aux troupes qui s'y trouvaient, et de faire une invasion en Bohême. Celui-ci s'avança, dans la nuit du 1er au 2 juillet, par Marienberg sur Einsiedel, y culbuta les postes ennemis, laissa la réserve de grenadiers dans les postes retranchés, et poussa jusqu'à Brix et Ossek, d'où il se retira, le 7 juillet, sur Oederan. Le prince Henri le renforça, et lui donna l'ordre de chasser le corps du général Blonquet, qui s'était avancé de Toplitz à Dux. Kleist se porta donc, les 17 et 18, sur Einsiedel; attaqua les Croates et les dragons postés dans le bois de Johannsdorf, les en chassa, et les poursuivit jusqu'à Herrlich, avec perte de 340 prisonniers. Le corps revint une se-

---

tement retiré, Napoléon n'avait qu'à renoncer à ses communications par Vienne, faire détruire les ponts, et changer de front sur l'extrême gauche des Autrichiens, pour les acculer au Danube; une bataille perdue par l'archiduc, dans cette position, eût terminé la guerre, et l'Empereur n'avait rien à risquer; il pouvait prendre sa ligne de communication par la Franconie, ou la rétablir sur Passau. C'était le même mouvement qu'aurait dû faire Wurmser aux lignes de Wissembourg, et dont nous parlerons dans l'histoire des guerres de la révolution.

conde fois par Brix, Comotau et Pasberg, à Oederan.

Sur ces entrefaites, l'armée des Cercles reçut, comme nous l'avons dit, l'ordre de se reporter en avant, de pousser Seidlitz, et de joindre par la Bohême l'armée autrichienne sous Dresde. Son mouvement commença dans les premiers jours de juillet sur deux colonnes; l'armée commandée par le prince de Stollberg, vint à Hof; le corps de Luzinsky à Egra. Le 14, la première se porta à Oelsnitz, la seconde à Auerbach, d'où elles chassèrent les postes du général Belling, sur Zwickau. Le 17, les deux colonnes se réunirent, et marchèrent à Schneeberg, croyant donner beaucoup d'inquiétude à Seidlitz, qui était toujours à Zwickau : les deux partis restèrent en position jusqu'au 20. Ce jour-là, le prince de Stollberg apprit que Seidlitz, loin de s'inquiéter de sa manœuvre, gardait paisiblement sa position, et que le général Kleist était arrivé à Marienberg en Bohême sur son flanc droit; la peur le prit, il crut que les règles de l'art interdisaient de tenir toute position dont l'ennemi inquiéterait le flanc, quelle que fût d'ailleurs la faiblesse de l'adversaire qui s'y serait établi, et afin d'éviter une défaite, il se décida à opérer une seconde retraite, plus précipitée et plus honteuse que la première. Belling se mit, le 21, à la poursuite de l'arrière-garde, et lui fit 300 prisonniers. Cet échec dé-

moralisa entièrement l'armée, qui ne reprit haleine à Monchberg que pour aller s'établir dans les montagnes des environs de Bareith, où elle se retrancha jusqu'aux dents.

Cette retraite offrait une trop belle occasion aux Prussiens, d'attaquer le corps autrichien posté à Toplitz, pour qu'ils la laissassent échapper. Le général Seidlitz marcha, le 29 juillet, de Zwickau par Annaberg, sur Schervina, où ses hussards surprirent, le 1er août, le corps du prince de Lowenstein. C'était tout ce qu'il pouvait désirer de plus heureux, mais il n'en profita pas avec son intelligence ordinaire : il attendit son infanterie, ce qui donna le temps au prince de changer de position, en sorte que le lendemain on perdit environ 700 hommes sans l'en déloger.

Aussitôt que l'armée des Cercles apprit l'avantage remporté contre Seidlitz, elle vint prendre position à Hof, le 11 août. Le prince de Stollberg reçut l'ordre de rejoindre en Saxe; il se mit en effet en marche le 18, et arriva par Egra à Dresde, le 6 septembre. Le général Belling profita de son absence pour faire une incursion en Bohême, qui lui réussit parfaitement, et où il faillit surprendre la forteresse d'Egra.

Sur ces entrefaites, le maréchal Serbelloni, ayant reçu de vifs reproches de ce qu'il ne couvrait pas mieux les frontières de la Bohême, re-

mit le commandement au général Haddick, et se retira dans ses terres.

Opérations offensives. Bataille de Freyberg.

A cette époque, les troupes impériales occupaient les positions suivantes :

Poste sur la rive droite de l'Elbe, vers Dresde.	1 Bat.	6 Esc.
Le général Ried, entre Briesnitz et Bennerich.	9	16
Sur le Windberg et au Val-de-Plauen . . .	11	7
Sur les hauteurs de Rabenau	5	»
A Dippodiswalde	18	34
A Altenberg et Schellerau	8	14
A Toplitz en Bohême.	10	38
L'armée des Cercles	23	42
Le corps de troupes légères de Torreck. . .	1	10
TOTAL. . . .	86 Bat.	167 Esc.

D'un autre côté, le prince Henri occupait toujours le camp de Pretschendorf; le corps de Hulsen était à Wilsdruf, et Seidlitz eut ordre, le 2 septembre, de se retirer de Porchenstein à Burkersdorf, pour être plus près du prince. Haddick forma le projet de chasser l'ennemi du Voigtland et de le replacer dans la position où il s'était trouvé à la fin de la campagne précédente. Or, pour y parvenir, il y avait deux moyens : celui de livrer bataille, contre le système du conseil

aulique, et celui de tourner la droite du prince Henri, de menacer sa boulangerie qui était à Freyberg, et même ses communications, tandis qu'une partie de l'armée inquiéterait son front et celui de Hulsen, afin de les empêcher de s'opposer au mouvement projeté. On préféra ce dernier parti; mais au moment où il allait s'exécuter, l'apparition d'un corps prussien en Lusace, le suspendit jusqu'au retour du détachement qu'il plût à Haddick d'envoyer à sa rencontre.

Enfin ce mouvement commença le 27; les corps postés à Toplitz et Altenberg se dirigèrent sur Freyberg; le prince de Lowenstein conduisit le premier par Bohmisch-Einsiedel, sur le corps de Kleist, qui fut poussé sur Voigtdorf avec perte de 300 hommes. Le prince prit poste à Porschenstein; Campitelli avec l'autre corps à Clausnitz. Dans le même instant Haddick fit quelques démonstrations contre le prince Henri, tandis que le général Ried repoussait les postes de Hulsen vers Weistrup, et s'emparait des hauteurs retranchées de Kunzendorf. Le 28, tout fut tranquille sur le front; mais le général Campitelli obligea Kleist à se retirer au village de Mulde.

Le 29 au matin, l'armée combinée prit les armes et fit des démonstrations sérieuses, afin d'attirer toutes les forces et l'attention du prince Henri et du général Hulsen, tandis que le prince de Lowenstein poussait le corps de

Kleist devant lui, et gagnait l'extrémité et les derrières des Prussiens par Mulde et Nassau, sur la rive gauche de la Mulde. Le général Ried débouchant de Tharandt, longea la forêt à droite, franchit sur deux colonnes le ravin de la Weistritz, et s'empara d'abord des redoutes qui liaient les communications de l'aile gauche du prince avec le poste de Hulsen, à Grumbach. Mais ces redoutes furent reprises vers le soir, et Ried replié sur Tharandt.

Cependant Lowenstein et Campitelli menaçaient déjà Freyberg, où se trouvaient les magasins et la boulangerie, et pouvaient compromettre le prince Henri, s'il venait à être attaqué le lendemain par Haddick. Ces considérations décidèrent ce prince à passer la Mulde dans la nuit du 30 septembre et à venir camper le jour suivant, derrière cette rivière, la droite vers Brandt, la gauche vers Tuttendorf. Hulsen reçut l'ordre de reprendre la position de Katzenhauser, derrière le ravin de la Tribsche. Haddick prit position sur les hauteurs de Satisdorf et de Frauenstein, et plaça ses avant-postes à Pretschendorf.

Le 2 octobre, ceux de Kleist furent vainement attaqués; ce général repoussa l'ennemi et occupa alors les hauteurs de Mudigsdorf. Belling se porta vers Gros-Waltersdorf. Différens postes entretinrent la communication entre Chemnitz et Zwickau.

Haddick ne s'en tint pas à la première partie

de son projet; et pour évincer les Prussiens du Voigtland, il résolut de les chasser de Freyberg, par les mêmes manoeuvres qui leur avaient fait évacuer la position de Pretschendorf. Il attira à lui le corps du prince de Lowenstein le 4 octobre, et détacha le général Campitelli sur la rive gauche de la Mulde à Dorf-Chemnitz. Le prince de Stollberg se porta avec l'armée des Cercles à Frauenstein; le général Luzinsky prit poste à Burkersdorf.

Le 13 octobre, le corps de Ried se dirigea vers Malitsch afin de tenir en échec le corps de Hulsen. Le prince de Lowenstein s'établit entre Limbach et Birkenhain. Macquire vint camper à Niederschone, entre la forêt de Tharandt et la Mulde. Une brigade qui le précédait, poussa les postes prussiens jusqu'au-delà de Conradsdorf. Le général Luzinsky établi à Burkersdorf, inquiéta fortement la droite par Weissenborn. Enfin, le 14, le prince de Stollberg se réunit à Campitelli à Dorf-Chemnitz, pour opérer par la rive gauche de la Mulde sur Mudigsdorf, contre le flanc droit du prince Henri, et détacha Kleefeld pour déloger Belling des hauteurs d'Erbisdorf, ce qui fut tenté sans succès.

Le 15, on fit de nouvelles démonstrations contre l'aile gauche du prince vers Tuttendorf, et contre le corps de Hulsen. Le prince de Stollberg renouvela également ses tentatives contre celui de

Belling, avec plus de succès que la veille. Ce fut le général Campitelli qui dirigea l'expédition pendant que l'armée se formait à Weidmansdorf; il s'empara des hauteurs de Langenau et envoya le général Kleefeld déloger les Prussiens de Monchfrey. Belling, ayant commencé son mouvement rétrograde un peu tard, ne put se retirer par Monchfrey, sur l'extrême droite de l'armée, et fut forcé de passer par Kleinhartmansdorf sur Langenau; arrivé à ce village, il trouva le corps de Campitelli, et fut obligé, pour joindre le général Sybourg, de filer entre Galentz et Reichembach, et de rabattre sur Linda. Ce contre-temps eut des suites fâcheuses, parce que l'ennemi en profita pour tomber sur celui-ci au village d'Erbisdorf et au Kuhberg, tandis que sa cavalerie tenait le corps de Seidlitz en échec à Berthelsdorf. Campitelli n'ayant pu déboucher sous le feu de l'artillerie du Kuhberg, prit le parti de s'emparer des hauteurs d'Erbisdorf, que Belling aurait dû couvrir. Sybourg détacha, il est vrai, le régiment de Salmuth, espérant les gagner avant l'ennemi; mais il fut entouré et pris aussitôt qu'il eut débouché du village. Non content de cette faute, ce général voulut encore enlever Erbisdorf avec les 2 bataillons qui lui restaient, et en fit prendre un tout entier. De semblables combinaisons, devant un ennemi six fois plus nombreux, ne pouvaient pas avoir d'autre résultat. Il est

même étonnant que celui qui les avait faites, ait pu se retirer sur les hauteurs de Brandt, avec quelques pièces d'artillerie. Le général Belling n'arriva que le soir à Linda, et campa près de Kleinschirma.

La position du prince se trouvant déjà prise à revers, il fit partir tous les parcs à l'entrée de la nuit, et se retira avec l'armée sur deux colonnes par Losnitz sur Reichembach et Kleinvoigtsberg. L'armée des Cercles prit possession du camp de Freyberg, et s'y retrancha.

Le prince Henri informé que le roi lui envoyait de Silésie un renfort de 20 bataillons et 55 escadrons, se flatta de conserver sa communication avec le Voigtland, et prit position sur les hauteurs de Marbach et d'Augustenbourg, pour se rapprocher du général Hulsen et se mieux lier avec lui; mais informé que les Autrichiens en attendaient incessamment un beaucoup plus considérable, il résolut de profiter de l'avantage de sa position centrale pour attaquer l'armée des Cercles, et la battre isolément.

L'aile droite de cette armée, formée par le corps autrichien du général Campitelli, avait son front couvert par les défilés de Kleinwaltersdorf et par des ouvrages qui se prolongeaient jusqu'au bois de Spittelwalde, lequel se trouvait devant le centre et la gauche, et avait grand nombre d'abattis, même des retranchemens à

ses issues dans la plaine de Kleinschirma. (*Voyez planche XXIII, n° 7.*)

D'après les renseignemens reçus, il semblait que la gauche était en l'air; le prince résolut donc de porter ses plus grandes forces par Brandt et Berthelsdorf sur cette extrême gauche et sur ses derrières, tandis que le reste des troupes attaquerait vivement le front, aussitôt que les affaires prendraient une bonne tournure vers cette gauche (1). A cet effet, l'armée fut divisée en quatre corps, de la manière suivante :

1° Avant-garde, général Kleist.	7 Bat.	12 Esc.
2° Aile droite sous les ordres du général Seidlitz.		
Brigade Diringshofen	5	»
——— Jeune Stutterheim	4	»
——— Bandemer	»	10
——— Manstein	»	10
3° Aile gauche sous Stutterheim.		
1re brigade	5	5
2e brigade Belling	3	12
4° Division sous les ordres du général Forcade .	7	10
TOTAL GÉNÉRAL. . . .	31 Bat.	59 Esc.

Le prince de Stollberg, informé de ce mouvement, eut peine à croire que les Prussiens vou-

(1) Si l'intention du prince avait été réellement de porter *la masse de ses forces sur la gauche de l'ennemi*, son plan eût été bon ; mais on a plus d'une raison de croire le contraire, car rien ne l'annonce, si ce n'est l'assertion de Tempelhof.

lussent lui livrer bataille; pour être prêt néanmoins à tout événement, il fit prendre les armes à minuit.

Le 29 octobre, au point du jour, le prince Henri qui se trouvait à la droite, donna l'ordre de marche. Le général Kleist se dirigea sur Oberschone, suivant ce qui lui avait été prescrit, pour s'emparer des hauteurs de Saint-Micheln, entre Brandt et le bois de Spittelwalde. Seidlitz avec les brigades Diringshofen et Manstein le suivait. La brigade Jeune Stutterheim et le général Bandemer avec ses cuirassiers, se formèrent à leur gauche vers Kleinschirma, pour se lier avec Belling et attaquer le Spittelwalde, lorsque la droite serait arrivée à sa destination. Le général Belling se porta sur le Nonenwalde et le bois de Struth, dont il chassa les troupes légères autrichiennes. La division Stutterheim s'avança sur les hauteurs de Gros-Schirma, jusqu'à ce que Belling eût débouché du bois dont il venait de s'emparer, et occupa ensuite les hauteurs en arrière de Kleinwaltersdorf, où il établit son artillerie pour battre le corps de Campitelli qui occupait les hauteurs retranchées au-delà de ce village. Enfin le général Forcade resta en réserve en arrière de Gros-Schirma; il devait inquiéter la retraite de l'ennemi sur la rive droite de la Mulde.

Tandis que ces mouvemens s'opéraient, le

prince Henri avait débouché d'Oberschone, et débusqué les troupes légères de Torreck, placées à la gauche du bois de Spittelwalde, entre Linden et Saint-Micheln. Après ces premiers succès, les bataillons francs de Heer et Luderitz pénétrèrent dans le bois, en chassèrent les tirailleurs autrichiens, et s'établirent à sa lisière. Le reste de la colonne continua sa marche, et atteignit enfin les hauteurs à gauche de Saint-Micheln, entre Brandt et le Spittelwalde. Alors le prince Henri découvrit un corps de 6 mille hommes qui flanquait la gauche de l'ennemi sur les hauteurs d'Erbisdorf et du Kuhberg, en delà de Brandt.

Cet incident semblait devoir contrarier le projet du prince; toutes ses dispositions avaient été primitivement faites pour déborder l'extrême gauche, de sorte que la colonne destinée à cette opération décisive, se trouvait exposée à être prise à revers, et accablée par des forces supérieures; mais le général Kleist ayant assuré que le général Meyer commandait cette colonne, et que c'était un de ces hommes contre lesquels on peut tout entreprendre sans crainte, le prince se décida à continuer sa marche avec 5 bataillons de grenadiers et 15 escadrons, se bornant à laisser le brigadier Diringshofen avec 4 bataillons et 5 escadrons, en potence sur sa droite, pour l'obser-

ver; et expédia en même temps l'ordre au Jeune Stutterheim d'attaquer sur-le-champ le Spittelwalde.

Lorsque l'ennemi vit ses postes pressés vers le Spittelwalde et sur la direction de Saint-Micheln, il craignit pour sa gauche, et se prolongea dans cette direction, pour s'appuyer au mamelon des Trois-Croix.

Cependant le prince Henri s'avançait toujours de ce côté; le général Seidlitz attaqua le mamelon à la tête des grenadiers, tandis que Kleist et Manstein couvraient leur droite contre la cavalerie autrichienne. Aussitôt que Stutterheim eut reçu l'ordre d'enlever le Spittelwalde, le capitaine Pfuhl s'avança contre la redoute placée à l'issue vers Kleinschirma, et un bataillon marcha à gauche contre le retranchement de Klèinwaltersdorf, l'artillerie protégea ces deux attaques. Les Impériaux évacuèrent les ouvrages, se retirèrent derrière les abattis au milieu du bois, où ils reçurent quelques bataillons de renfort. Les Prussiens qui franchirent d'abord l'abattis, ne tinrent pas long-temps contre des forces aussi inégales, et furent ramenés jusqu'au débouché de la forêt. En vain leur général les fit-il soutenir par un nouveau bataillon, ce faible renfort ne rétablit pas l'affaire; le Vieux Stutterheim détacha aussi un bataillon, et fit rapprocher son

artillerie de Kleinwaltersdorf sans rien décider.

Sur ces entrefaites, l'attaque des grenadiers semblait prendre à la droite une bonne tournure, malgré les efforts de la cavalerie. Lorsque le Vieux Stutterheim eut la certitude qu'elle était bien engagée, il résolut d'attaquer la gauche de l'ennemi et traversa à la tête du régiment de Bevern, le village de Kleinwaltersdorf, soutenu par les grenadiers de Baehr et le premier bataillon de Manteufel. Les cuirassiers de Schmettau et les hussards de Belling suivirent cette infanterie. Les grenadiers de Lossow et les bataillons francs de Schach et Lenoble la précédèrent, balayèrent le village, et changeant subitement de direction à droite, menacèrent de couper la retraite aux troupes qui se défendaient avec opiniâtreté dans le Spittelwalde, que le Jeune Stutterheim attaquait de nouveau avec toute sa brigade réunie.

Cet effort simultané des trois divisions devint décisif. Aussitôt que les troupes de l'aile gauche eurent dépassé Kleinwaltersdorf, elles marchèrent vivement à l'ennemi. La cavalerie autrichienne, ébranlée par le feu d'artillerie, se retira devant elles, mais l'infanterie tint ferme, et repoussa une charge des cuirassiers de Schmettau. Enfin les hussards de Belling et les 2 escadrons de cuirassiers détachés, renouvelèrent cette charge avec tant d'impétuosité, que les régimens

d'infanterie de Nicolas Esterhazy et de Giulay, furent culbutés et presque entièrement détruits. Ceux de Wied, de Wurtzbourg et Salm furent également enfoncés, et perdirent beaucoup de monde.

Dans le même instant, les généraux Seidlitz et Kleist avaient repoussé la cavalerie de la gauche ennemie, et favorisé par-là une nouvelle tentative contre les grenadiers autrichiens qui défendaient le mamelon des Trois-Croix. Ceux-ci se voyant abandonnés par les escadrons qui les appuyaient, prirent le parti de se retirer par les faubourgs de Freyberg sur Hillersdorf. Les troupes qui défendaient le bois de Spittelwalde, se voyant également compromises, se replièrent sur les hauteurs de Tuttendorf, où le prince de Stollberg fit halte pour rassembler les corps épars de son armée, et passer en ordre la Mulde. La division Meyer, qui aurait pu décider l'affaire en descendant de ses hauteurs sur le flanc droit des Prussiens, se retira par Bertelsdorf sur Sussenbach, après avoir envoyé quelques boulets au prince.

La perte de l'armée impériale fut de 4,500 prisonniers, et environ 3 mille hommes hors de combat : les Prussiens en perdirent 1,500; ils prirent 28 pièces de canon et 9 drapeaux. Cette affaire leur fit d'autant plus d'honneur, qu'ils

n'avaient que 29 bataillons et 60 escadrons, contre 49 bataillons et 68 escadrons.

Le corps du général Hulsen ne prit aucune part à la bataille, et se borna à détacher le matin 7 bataillons et 25 escadrons sur les hauteurs de Hirschfeld et Neukirch, pour observer les Autrichiens vers la forêt de Tharandt. Il aurait pu devenir bien funeste à l'armée battue, s'il avait su profiter de sa position; mais il revint le 31 au camp.

Le prince de Stollberg se retira à Frauenstein. L'armée prussienne reprit position à Freyberg; le corps de Belling à Pretschendorf.

Le jour même de la bataille, les renforts des deux partis, qui venaient de la Silésie, arrivèrent sur l'Elbe; celui des Prussiens, sous les ordres du général Neuwied, passa ce fleuve, le 30, et vint remplacer le lendemain, à Katzenhausern et Schlettau, le général Hulsen, dont la division se réunit ensuite au prince Henri. Le corps autrichien aux ordres du prince Albert de Saxe, rejoignit Haddick le soir même de la bataille. Ce général envoya alors à l'armée battue un renfort de 6 régimens, et resta cantonné entre Dresde et Dippodiswalde.

Le prince Henri n'était pas d'un caractère à s'endormir sur ses lauriers. A peine eut-il reçu ses renforts, qu'il donna la commission à Kleist,

le 2 novembre, d'aller avec 6 bataillons et 25 escadrons, détruire en Bohême tous les dépôts de l'armée impériale, afin de forcer ainsi le prince de Stollberg à quitter sa position de Frauenstein. Pour appuyer ce mouvement, il détacha à Dorf-Chemnitz, 6 bataillons et 17 escadrons, sous les ordres du général Platten, et fit faire quelques démonstrations vers Pretschendorf et Wilsdruf, dans l'intention de fixer l'attention de Haddick, et de lui donner des inquiétudes. Le prince de Stollberg prit en effet le parti de quitter la position dans la nuit du 3 au 4 novembre, et de se retirer à Altenberg, d'où il se rendit peu après à Pirna. Le prince Henri porta alors le général Platten, à Porchenstein, l'armée le remplaça à Dorf-Chemnitz, tandis que Kleist marchant par Brix à Saatz, y détruisit un des grands magasins de l'ennemi. Ce général étant revenu à Oederan, le 11, le prince reprit son camp à Freyberg.

Frédéric étant arrivé, le 6, à l'armée, conçut le projet de profiter de la victoire remportée par son frère sur les troupes de l'empire, pour entamer une négociation avec les petits princes qui désiraient la neutralité, afin de se débarrasser ainsi d'ennemis peu dangereux à la vérité, mais qui ne laissaient pas d'occuper des forces dont il se proposait de faire un meilleur emploi. La terreur etant le plus sûr moyen d'abréger les lenteurs diplomatiques, il prescrivit au général Kleist de

marcher avec 6 mille hommes en Franconie, et de mettre le pays à contribution. Ce général partit d'Oederan, le 13 novembre, et arriva le 29 devant Nuremberg, qui lui ouvrit ses portes. Les partis prussiens poussèrent jusqu'aux environs de Wurtzbourg et de Ratisbonne, où ils firent trembler les membres de la diète. Le prince de Stollberg sollicita la permission de voler, avec ses troupes, au secours des Cercles, mais Haddick la lui refusa, sous prétexte qu'il fallait attendre des ordres de Vienne.

Sur ces entrefaites, Frédéric conclut, le 24 novembre, avec les Autrichiens, une convention qui fixa la démarcation des cantonnemens des deux armées, sans faire mention de ceux que devait occuper l'armée de l'Empire, ni stipuler sur le sort des provinces envahies par Kleist. Il paraît que les Autrichiens, qui voulaient la paix, mais qui avaient des engagemens particuliers avec les Cercles, loin de contrarier le projet du roi, contribuèrent par cette conduite à leur faire désirer la neutralité, afin d'avoir un prétexte pour se délier de leurs promesses. Autrement il serait difficile de rendre raison de cette conventiou. Enfin le général Kleist étant revenu par Cobourg et Erfurt, le 17, toutes les armées entrèrent en cantonnemens.

Peu de temps après, on assembla un congrès au château d'Hubertsbourg, près de Dresde, et la

paix définitive y fut signée, le 23 février 1763.

Une circonstance particulière de cette paix, c'est que tout fut remis sur le pied où les choses se trouvaient avant les hostilités, et qu'aucune des puissances belligérantes n'y perdit un pouce de terrain.

Ainsi finit une guerre singulière, dont on a beaucoup exagéré les événemens; l'art des combats y fit quelques progrès, mais les grandes opérations de la guerre, la stratégie, l'art de profiter de la victoire n'y furent pas connus.

CHAPITRE XXXIV.

Observations sur la campagne de 1762, *sur le débordement des ailes, et les attaques multipliées.*

J'ai déjà observé plus haut, qu'il était difficile d'émettre quelques nouvelles idées sur une campagne qui s'est passée sur le même théâtre que les précédentes, et avec des combinaisons dont la seule différence provient du changement de rôle de la Russie.

L'on sait aussi que depuis la prise de Dresde, l'intérêt des Autrichiens était de faire la guerre sur l'Elbe, tandis que celui des Prussiens était de la porter sur l'Oder. Les succès de Daun en Saxe pouvaient devenir décisifs, mais non en Silésie; c'est sur cette vérité que devait reposer le plan de campagne. Lors même que la mort d'Elisabeth n'eût pas amené un changement si marquant dans les affaires, il n'est pas probable que les alliés eussent tourné leurs efforts vers la Saxe; sous ce rapport, ils tombèrent dans la même faute que l'année précédente, c'est-à-dire qu'ils firent un accessoire du point principal, et portèrent leurs

coups dans la direction où ils ne pouvaient rien produire de grand.

Dès que la paix avec la Russie fut connue, le gouvernement autrichien n'avait plus de motif de diriger des masses sur l'Oder; car cette paix devait le décider à faire la sienne, ou à pousser la guerre plus vivement que jamais. Dans ce dernier cas, l'Autriche n'avait qu'à faire envahir le Brandebourg par la belle armée de Daun qu'elle eut d'abord rappelée en Saxe. Cette armée avait toujours une excellente base d'opérations sur l'Elbe, et la position centrale de la Bohême qui lui permettait de porter rapidement ses forces sur les points les plus favorables. Les places de Glatz et d'Olmutz, avec les troupes qui se trouvaient dans l'intérieur de l'Autriche, étaient plus que suffisantes pour s'opposer aux opérations de Frédéric, qui n'avait plus les moyens d'envahir la Moravie et de tenir tête à 150 mille hommes de troupes aguerries et bien commandées.

Il y a peu de choses à dire sur ce qui se passa en Silésie. Le roi ne pouvait prévoir que les Russes ne resteraient que quinze jours avec lui, et ce serait outrer la critique que de lui reprocher de n'avoir pas profité de ce temps pour attaquer Daun; il fit tout ce qu'il put pour engager une affaire avec avantage. On doit croire qu'il eût brusqué le dénouement, malgré la position avantageuse des ennemis, s'il avait deviné que le corps

de Czernischef l'abandonnerait si promptement.

On ne peut, au contraire, concevoir comment Daun, après le départ des Russes, put rester spectateur du siége de Schweidnitz, avec 90 mille hommes. On eût dit qu'il était là pour couvrir le siége plutôt que pour l'empêcher. Excepté l'abandon de Cassel, par les maréchaux d'Estrées et Soubise, dont nous avons parlé au chapitre XXXI, l'histoire moderne n'offre pas d'exemple d'une pusillanimité pareille.

Le reste de la campagne porte l'empreinte de l'esprit qui en dirigea les premiers mouvemens. Le roi aurait bien eu tort de chicaner des ennemis qui ne paraissaient pas disposés à lui enlever un pouce de terrain.

En réfléchissant sur les opérations qui ont eu lieu en Saxe, on ne peut trop s'étonner de l'absence totale des principes, qui les caractérise, et du singulier rôle que l'armée de l'Empire y joua.

Indépendamment de la faute que les Coalisés commirent en formant sans nécessité une double ligne d'opérations en Silésie et en Saxe, ils la subdivisèrent en isolant à plus de trente lieues les deux armées qui devaient opérer sur le point accessoire, et permettant à l'ennemi de couper leur communication avec un faible détachement.

Comment qualifier les deux retraites de l'armée des Cercles? la postérité croira-t-elle qu'un géné-

ral, avec 30 mille hommes, se soit sauvé, à deux reprises différentes, devant 4 mille, parce qu'un bataillon ou deux avaient paru au loin dans la direction d'un de ses flancs? C'est ainsi que l'abus des systèmes et des mots techniques, ont égaré les hommes faibles et superficiels. On considérait alors comme une faute de se laisser déborder. Un général qui aurait conservé une position, dont une des ailes eût été débordée, aurait cru commettre une faute très-grave; et, d'après les règles reçues, devait décamper sans avoir reconnu ce dont il était menacé. Par conséquent, pour bien opérer, il fallait déborder : pour parvenir à ce but, il était indispensable d'étendre ses mouvemens; de là les attaques multipliées, les centres dégarnis, les mouvemens décousus, les beaux systèmes que l'on a présentés comme l'agrandissement des combinaisons; enfin, toutes les sottises dont les annales de la guerre fourmillent à la fin du dix-huitième siècle.

Je ne puis m'empêcher de réitérer ici une maxime que j'ai déjà indiquée : *Toute armée qui veut déborder en même temps par les deux ailes, doit avoir des forces doubles ; car, indépendamment des ailes agissantes, il lui faut un centre qui tienne l'ennemi en échec.* Si les trois divisions ne sont que des détachemens, elles ne produiront pas d'effet sur une masse centrale supérieure à chacune d'elles; et courront risque d'être

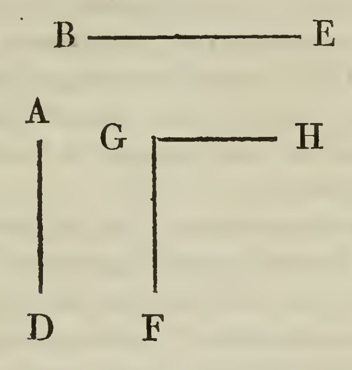
compromises dès qu'elle saura manœuvrer : les batailles de Rivoli et de Stockach, sont les meilleures preuves de cette vérité.

Lorsqu'on n'a pas de forces suffisantes pour faire trois masses, il est dangereux de déborder deux ailes, et peu avantageux de n'en inquiéter qu'une. Cette manœuvre ne consistant en effet qu'à porter un simple détachement sur une aile ennemie, tandis que la masse principale agit sur le front, c'est s'éloigner du but, et s'exposer à être battu. Au lieu de cela, il faut mettre l'accessoire devant le front, et porter la masse sur celle des extrémités, qui, par ses rapports avec les communications de l'ennemi, présente les plus grands résultats.

On objectera peut-être que cette manœuvre n'est dans le fond qu'un débordement, mais ce serait une chicane de mots; car, si un général laissait 100 bataillons sur le front de l'ennemi, tandis qu'il en porterait 10 sur une aile, il n'aurait pas pour cela gagné en masse une de ses extrémités. C'est cet emploi abusif de mots techniques, qui colore les plus lourdes bévues; c'est ainsi qu'on a prétendu qu'une armée française, en se portant des environs de Sedan à Bruxelles, déborderait le duc de Brunswick qui était à Verdun : c'est pour cela que les généraux autrichiens se crurent perdus, en 1794, pour avoir été débordés à dix marches; c'est enfin par ce motif

que le prince de Stollberg, ramena l'armée des Cercles jusqu'à Bareith, de peur d'être tourné par quelques escadrons qui voltigeaient au loin sur ses flancs.

Je reviens aux opérations en Saxe. En jetant les yeux sur la carte, on verra que les doubles positions de Hulsen et du prince Henri formaient une équerre.



Le corps du prince AD, était séparé de celui de Hulsen BE, par la forêt de Tharandt, obstacle majeur, derrière lequel l'ennemi FGH pouvait opérer à couvert et où rien ne l'empêchait de s'établir pour accabler l'un ou l'autre de ces corps, attendu qu'ils avaient plus de six lieues à faire pour se secourir.

Les positions de Freyberg et de Katzenhausern avaient un inconvénient plus grave encore, puisque la Mulde coulait entre elles à une distance si

considérable, qu'aucune des deux armées ne pouvait secourir l'autre dans une journée. Cependant comme elles y restèrent trois mois on eut tout le temps de combiner une opération. L'armée impériale avait beau jeu pour mettre 50 bataillons en action sur un seul de ces détachemens; elle n'avait qu'à attaquer Hulsen par Wilsdruf ou Limbach, et inquiéter le prince Henri par des partisans, vers Beerwalde. Elle ne sut pas profiter de ses avantages, et se borna à parader le long de l'Elbe, afin de protéger l'armée des Cercles, qui venait de Zwickau; singulière manière d'employer des troupes et de combiner leurs mouvemens.

Si, au lieu de tâtonner ainsi, Serbelloni avait, dès le mois d'avril, appelé l'armée des Cercles à Freyberg, et qu'avec des forces aussi supérieures il eût attaqué le prince Henri, par sa droite, dans le cas ou il fût resté réuni, et par son centre s'il avait formé deux corps isolés; il l'eût accablé, rejeté sur les ponts de l'Elbe, et coupé de ses communications avec Wittemberg. Alors il eût été facile de porter 7 à 8 mille hommes de Dresde sur Meissen, par la rive droite, pour enlever les ponts et les détruire; cette division n'aurait couru aucun risque, ayant une retraite assurée sous le canon de Dresde. Le prince aurait toujours été contraint de faire un détachement presque aussi fort, pour les couvrir, en sorte qu'il

serait resté à Serbelloni 55 mille hommes, pour en attaquer 26 à 27 mille sur leur extrême droite, en gagnant pendant l'action leurs communications avec Wittemberg. La petite armée prussienne, battue dans une telle situation, eût été anéantie, même en sauvant ses ponts : car forcée à repasser l'Elbe devant un ennemi victorieux et deux fois plus nombreux, moitié au moins de ses bataillons eût été perdue, soit dans le combat, soit dans la retraite. Si les Prussiens qui avaient eu jusqu'alors deux divisions isolées, les avaient maintenues jusqu'à ce moment, alors l'effort n'aurait pu avoir de meilleure direction que sur leur centre par la droite de Hulsen, afin de rejeter celui-ci sur l'Elbe, et d'enlever ensuite le détachement du prince, auquel il ne serait resté aucune communication.

Au reste Serbelloni, en laissant prendre l'initiative des mouvemens aux Prussiens, ne commit pas de faute plus grave que le général Haddick. Lorsque ce dernier prit le commandement, il disposait de 86 bataillons et 167 escadrons; le prince Henri osant se maintenir dans la position hasardée qu'il avait choisie pour empêcher la réunion des ennemis, et qui était plus que téméraire après leur jonction, le général autrichien eût dû attaquer Hulsen par Wilsdruf ou Limbach, comme nous l'avons dit plus haut. Loin de là, il poussa la moitié de son armée contre le

prince Henri, et cette moitié suffit pour le rejeter de Pretschendorf et de Freyberg : on peut juger par-là ce qu'aurait produit une attaque bien combinée de la plus grande masse sur le premier, dont la force n'excédait pas 20 bataillons incomplets. Haddick l'observa, tandis qu'il faisait manœuvrer contre le prince, ce qui était une double faute. En effet, si le coup qu'il méditait de porter à celui-ci était son objet principal, il fallait qu'il y allât de sa personne et avec le gros de ses forces ; s'il n'était qu'un accessoire, on n'aurait pas dû le pousser et employer à cela tant de monde, tandis qu'on laissait Hulsen tranquille. Haddick pouvait laisser un général sûr, avec 37 bataillons et 67 escadrons vers Freyberg, et attaquer avec 50 bataillons et 100 escadrons, le petit corps de Hulsen, qui eût été détruit. Le prince sans communication avec l'Elbe, eût été forcé à se sauver à Berlin, ou à recevoir un combat, dans lequel il n'avait d'alternative que de mettre bas les armes, ou de se faire jour, en sacrifiant la moitié de ses débris.

La bataille de Freyberg étant la seule qu'ait gagnée le prince Henri, elle fonda en quelque sorte sa réputation : en se donnant la peine d'analyser ses dispositions pour les rapporter aux principes reçus, on conviendra néanmoins qu'il remporta la victoire, parce qu'il faut qu'elle reste à l'un des partis. Le prince avait devant lui

deux armées divisées, et il les combat avec deux corps également isolés. Lorsqu'il se détermina à livrer bataille, il pouvait laisser des postes au camp de Meissen, et attirer à lui la majeure partie des forces de Hulsen, pour décider d'autant plus sûrement le succès de ses entreprises contre l'armée des Cercles. Loin de là, il ne se contente pas de maintenir l'isolement de ses forces, il attaque une armée deux fois plus nombreuse que la sienne, avec quatre colonnes très-distantes entre elles, et dont l'action n'est point simultanée; celle du général Forcade reste même en réserve loin de l'extrême gauche et hors de portée du champ de bataille. Enfin, le prince qui marcha lui-même au point principal avec les deux plus fortes colonnes, les morcela tellement, qu'il ne lui resta, *au moment décisif*, que 5 bataillons de grenadiers et quelques escadrons, tandis que 38 bataillons se trouvaient disséminés sur une ligne de dix lieues: la moitié en attaques contre des accessoires, l'autre moitié dans un camp défensif. L'attaque du Spittelwalde fut exécutée par des bataillons engagés les uns après les autres, long-temps avant que la troisième colonne fût en état de donner. Il y eut partout incohérence dans les mouvemens, et peu de batailles furent plus fautives : les Prussiens réussirent par les sottises inconcevables de leurs ennemis et le caractère de leurs chefs. Si, loin de trembler pour leur gauche, et de prolon-

ger leur ligne défensive vers cette aile, les généraux Caramelli et Stollberg eussent fait marcher 30 bataillons par le Spittelwalde sur le ravin et le village de Kleinschirma, et leur cavalerie sur les hauteurs à droite, entre ce village et Wallersdorf, la brigade Stutterheim eût été écrasée, et les petits détachemens du prince, percés dans leur centre, sans communication, eussent eu mille peines à se sauver.

Tempelhof loue Frédéric d'avoir profité d'un petit mouvement qui isola les deux ailes autrichiennes à la bataille de Prague, et admire le prince Henri pour avoir, par un principe contraire, fait quatre attaques sans unité d'action loin du point décisif, flatterie impardonnable, qui tend à renverser tous les principes, et à nous présenter les événemens du hasard comme le résultat des combinaisons du génie. Le fait est que Frédéric en déploya autant à la bataille de Prague, que le prince Henri, son frère, en montra peu dans celle de Freyberg.

La conduite du prince de Stollberg et de Caramelli fut d'autant plus blâmable, qu'ils savaient fort bien à quelles troupes ils avaient affaire; ils n'ignoraient pas que Hulsen campait avec la moitié des troupes prussiennes vers Meissen; et que le prince n'avait que 27 bataillons très-faibles. En voyant déboucher cette petite armée sur quatre colonnes morcelées, ils auraient dû profiter de l'a-

vantage que leur donnait le bois du Spittelwalde pour cacher l'effort qu'ils feraient au centre sur celle de Stutterheim, avec la certitude d'un succès complet. Mais il est des généraux qui sont déconcertés, en apprenant que l'ennemi fait une multitude de colonnes; leur embarras témoigne contre eux ; car ce devrait être toujours une raison de se réjouir, plutôt que de s'alarmer. Un général médiocre, en voyant faire des mouvemens multipliés et des menaces sur son front ou ses ailes, croit être compromis; il décampe sans mettre ses masses en action : tels furent Clermont à Creveldt, Soubise et d'Estrées à Wilhemsthal, Stollberg et Campitelli à Freyberg. Bonaparte ne conçut jamais d'alarmes en pareille occurence; lorsqu'il assiégeait Mantoue, et que Wurmser s'avançait au secours de la place avec une armée deux fois plus forte que la sienne, l'avant-garde républicaine ayant été pressée sur l'Adige, il présuma d'abord que les masses autrichiennes marchaient par la rive orientale du lac de Garda; mais on vint bientôt annoncer qu'une autre colonne débouchait par la rive occidentale sur Brescia. A cette nouvelle, il ne put contenir sa joie; car il jugea, avec la rapidité de l'éclair, que l'ennemi faisait un faux mouvement, en mettant entre ses divisions un obstacle insurmontable. Le corps de Brescia, qui semblait si menaçant, fut

culbuté dans les gorges et anéanti; celui qui déboucha par la rive gauche, éprouva trois jours après le même sort à Castiglione.

La paix d'Hubertsbourg vint mettre un terme aux scènes comico-tragiques de la trop fameuse guerre de sept ans. Au commencement de la révolution, l'homme qui avait assisté à la campagne de 1761, était regardé comme un héros, quoiqu'on n'eût pas tiré mille coups de fusil à l'armée autrichienne. Le général qui avait eu le bonheur de mener quelques bataillons au combat, ne se considérait pas moins qu'un Luxembourg ou qu'un Turenne; on disait de lui : *Il a fait la guerre de sept ans!* et son brevet d'immortalité semblait irrévocable.

D'où provient l'exagération de ces idées? sans doute de la médiocrité du siècle, de la flatterie et du charlatanisme de quelques écrivains. Au milieu de la foule d'hommes médiocres qui rampent autour de Frédéric, on voit, en effet, ressortir ce prince sous une forme colossale. Relativement aux temps, aux circonstances et aux moyens, il fit beaucoup et sera toujours grand, sans pour cela avoir été parfait capitaine.

En réfléchissant sur la force et l'ensemble de ses moyens organisés, on conviendra qu'il manqua le coup décisif en 1756. Si, à cette époque, où l'ennemi n'était point rassemblé, où les Russes

n'étaient pas même sur la Duina, où les troupes autrichiennes ne pouvaient lui opposer de masse, où l'Empire était plus disposé à se réunir à lui que contre lui; si dans ce moment décisif, il eût eu le coup-d'œil perçant et le génie militaire que Napoléon déploya en 1805 contre une coalition pareille, en 1806 contre les Prussiens encore isolés, et surtout en 1809 contre les levées gigantesques de l'Autriche, on conviendra que la guerre aurait pris une autre tournure : en quinze jours, le roi pouvait conduire son armée à Vienne et Passau, après avoir percé le centre d'une ligne sans fin que venaient garnir isolément une multitude de troupes tirées des garnisons. Ce coup, qui eût étonné l'Europe, et consterné ses ennemis, aurait grossi son armée d'une foule de partisans et de tous les princes de l'Empire, dont il serait devenu l'arbitre. Dans tous les cas, cette invasion tout à fait militaire, était le seul parti qui convînt aux circonstances; car aucune masse organisée n'était en mesure de l'empêcher.

Comme nous l'avons déjà observé, il était encore convenable, au commencement de 1757, de porter la ligne d'opérations en masse par la Moravie. Une bataille gagnée entre Olmutz et le Danube, eût procuré d'immenses résultats, et l'on avait toute facilité d'en tirer parti. Dans les trois campagnes suivantes, le roi fut vrai-

ment grand; après les scènes sanglantes de Prague, de Kollin, de Zorndorf, qui lui enlevèrent successivement la fleur de ses troupes, il fallut les désastres de Hohenkirch, de Kunersdorf et de Torgau, pour ébranler sa fermeté. Plus tard, lorsqu'avec une armée composée d'enfans de quinze à vingt ans, derniers rejetons d'une population épuisée, il fut obligé de tenir tête à des armées toujours plus aguerries, recrutées au contraire par une population robuste et inépuisable, et que sa chute parut inévitable, il sembla n'aspirer qu'à la rendre aussi belle que sa vie. La mort d'Elisabeth le sauva; et l'Autriche, guidée par le mauvais génie qui la poursuit depuis un siècle, signa la paix quand elle devait pousser la guerre avec plus de vigueur que jamais. La politique, comme l'art militaire, firent, à cette époque, un pas rétrograde qui nous rapprocha de l'état d'ignorance du moyen âge. Finalement, Frédéric se soutint contre l'Europe, étonna le monde, et parut faire des miracles, lorsqu'il ne fut sauvé que par la singulière conduite de ses adversaires. Dès la bataille de Rosbach, qui fut une simple échauffourée, les armées françaises n'opérèrent plus contre lui; les Suédois firent semblant d'entrer en campagne pour gagner des subsides, et les Russes, malgré leurs sanglans succès, se contentèrent de séquestrer une province. Il eût suffi pour l'anéantir d'un peu

d'ensemble, et d'un chef au-dessus du médiocre. Cet homme ne se trouva pas alors dans l'Europe, ou plutôt les princes ne voulurent point le chercher : Louis XIV ou Mazarin l'eussent rencontré.

Mais je m'aperçois que je me laisse entraîner à des considérations étrangères à mon sujet. Résumons les observations renfermées dans cet ouvrage, avant de passer à l'histoire des dernières guerres, plus riches en événemens, plus fécondes en leçons de guerre et de politique.

CHAPITRE XXXV.

Exposé des principes généraux de l'art de la guerre (1).

Il a existé de tous temps des principes fondamentaux, sur lesquels reposent les bonnes combinaisons de la guerre, et auxquels on doit toutes les rapporter, pour juger de leur véritable mérite.

Ces principes sont immuables, indépendans de l'espèce d'armes, des temps et des lieux. Le génie et l'expérience indiquent les variations dont leur application est susceptible. Depuis trente siècles il y a eu des généraux qui les ont plus ou moins heureusement appliqués. Cyrus (2), Annibal furent de grands capitaines ; la Grèce et Rome en fournirent plusieurs ; Alexandre manœuvra souvent avec habileté ; César ne fit pas avec moins de succès, la guerre d'invasion et la grande

(1) Ce chapitre, composé en 1806 à Posen, fut imprimé, pour la première fois, en 1807 ; il a été augmenté depuis de quelques articles et notes relatives aux événemens postérieurs.

(2) Voyez Cyropédie de Xénophon.

guerre ; Tamerlan même, que nous connaissons si peu, a laissé des institutions empreintes à chaque page de ce génie naturel qui sait commander aux hommes, et triompher de tous les obstacles (1). En comparant les causes des victoires de l'antiquité et des temps modernes, on est tout surpris de trouver que les batailles de Wagram, de Pharsale et de Cannes ont été gagnées par la même cause première.

Cependant, par une fatalité difficile à concevoir, la plupart des écrivains qui ont traité de l'art militaire semblent s'être donné le mot pour rechercher, dans mille détails accessoires, ce qui ne provenait que de la bonne direction des grandes opérations, ou du sage emploi des masses un jour de combat. Il en est résulté une foule d'ouvrages où les auteurs, arrangeant à leur manière des détails insignifians, ont prouvé sans doute beaucoup d'esprit et d'érudition, mais en embrouillant une science qu'ils avaient l'intention de mettre à la portée de tout le monde, plusieurs ont été si loin que, dans des ouvrages intitulés *l'Art de la guerre*, on trouve de longs chapitres sur la manière dont les officiers doivent porter leur épée, et sur la forme des baguettes de fusil.

(1) Instituts de Timour, par Langlès.

Le résultat de ces fatigantes dissertations a été de persuader à beaucoup de militaires, d'ailleurs fort estimables, qu'il n'y avait point de règles à la guerre ; erreur absurde, insoutenable (1). Sans doute il n'existe pas de *système* de guerre exclusivement bon, parce que tous sont le résultat de calculs hypothétiques ; c'est une combinaison de l'esprit humain, sujet à se tromper, et qui souvent à l'aide de grandes phrases et de mots techniques arrangés avec art, colore d'une apparence de vérité les idées les plus fausses. Mais il en est bien autrement *des principes ;* ils sont invariables, l'esprit humain ne peut ni les modifier, ni les détruire.

Pour donner des notions exactes de guerre, il aurait donc fallu que les auteurs, au lieu de créer des systèmes absurdes, détruits les uns par les autres, eussent commencé par établir les prin-

---

(1) J'ai entendu, au château d'Austerlitz, un général d'une certaine réputation dire, en parlant d'une charge de cavalerie : « Je » voudrais bien que les fameux tacticiens m'expliquassent par quelle » règle nous sommes sortis de cette charge, où les escadrons des » deux partis étaient entremêlés. » Sans doute, dans une mêlée de cavalerie, où l'on est déjà trop engagé pour manœuvrer, la seule règle est de sabrer; mais que prouve cette vérité ? qu'était cette charge elle-même dans le grand ensemble de la bataille. Napoléon, qui l'ordonna, nous l'a déjà expliquée ; c'était l'action d'une masse secondaire, qui contenait un effort de l'ennemi, tandis que le grand coup se portait ailleurs.

cipes auxquels toutes les combinaisons se rapportent. C'était un travail plus grand, plus difficile; mais qui eût offert un résultat assuré. On ne trouverait plus tant d'incrédules sur la réalité de la science. Mack n'aurait pas écrit en 1793, que les longues lignes étaient les plus fortes; Bulow dans son chapitre des retraites excentriques, n'aurait pas prétendu qu'une armée battue devait, pour se sauver, se partager en autant de corps qu'elle pourrait prendre de routes, dût-elle ne jamais parvenir à rassembler ses colonnes ainsi disséminées; on n'aurait pas non plus introduit un système de cordon, qui éparpille une armée sur tous les chemins, au risque de la voir enlever comme Turenne fit de celle de Bournonville en Alsace.

Frédéric avait écrit sagement que le talent du grand capitaine était de faire diviser son ennemi; et, cinquante ans après, plusieurs généraux trouvaient admirable de se diviser eux-mêmes autant qu'ils le pouvaient. Une telle subversion dans les idées n'a pu provenir que de l'incertitude qui régnait dans les opinions individuelles; en effet, les erreurs les plus grossières n'auraient pas été ainsi avancées, et les plus grandes vérités de l'art n'eussent pas été méconnues par les militaires, si, au lieu de suppositions vagues, de calculs incertains, on s'était attaché à démon-

trer des principes incontestables et à donner un régulateur commun à des opinions jusqu'alors divergentes.

J'ai osé entreprendre cette tâche difficile, sans avoir peut-être le talent nécessaire pour la remplir; mais il m'a paru important de jeter des bases, dont le développement aurait pu être retardé long-temps, si l'on n'avait profité des circonstances pour les fixer.

Le seul moyen d'arriver à mon but était d'indiquer d'abord les principes, d'en offrir ensuite l'application et les preuves par l'histoire de vingt campagnes célèbres. Cette histoire devait alors présenter une critique forte et raisonnée de toute opération qui se serait écartée des règles établies. Si j'avais pu approuver ce qui était en opposition avec ces règles, j'aurais été guidé par des motifs blâmables et indignes du travail auquel je m'étais livré; quelles que fussent les qualités personnelles d'un général et la réputation dont il jouissait, j'ai dû relever avec franchise toutes les fautes qu'il a pu commettre; je n'ai pas même hésité un instant à froisser mes affections particulières. Après un tel aveu, qu'on n'attribue mes réflexions ni à l'inimitié personnelle, ni à l'envie, la cause en sera toute entière dans l'intérêt de l'art.

Le principe fondamental, de toutes les combi-

naisons militaires consiste *à opérer, avec la plus grande masse de ses forces, un effort combiné sur le point décisif.*

On comprendra bien qu'un général habile avec 60 mille hommes peut en battre 100 mille, s'il parvient à mettre 50 mille hommes en action sur une seule partie de la ligue ennemie. La supériorité numérique des troupes non engagées devient en pareil cas plus nuisible qu'avantageuse, car elle ne fait qu'augmenter le désordre, comme la bataille de Leuthen l'a prouvé.

Les moyens d'appliquer cette maxime ne sont pas très-nombreux; je vais essayer de les indiquer.

1° *Le premier moyen est de prendre l'initiative des mouvemens. Le général qui réussit à mettre cet avantage de son côté, est maître d'employer ses forces où il juge convenable de les porter; celui au contraire qui attend l'ennemi ne peut-être maître d'aucune combinaison, puisqu'il subordonne ses mouvemens à ceux de son adversaire, et qu'il n'est plus à temps d'arrêter ceux-ci, lorsqu'ils sont en pleine exécution. Le général qui prend l'initiative sait ce qu'il va faire; il cache sa marche, surprend et accable une extrémité, une partie faible. Celui qui attend est battu sur une de ses parties, avant même qu'il soit informé de l'attaque.*

II° *Le second moyen est de diriger ses mouvemens sur la partie faible la plus avantageuse. Le choix de cette partie dépend de la position de l'ennemi. Le point le plus important sera toujours celui dont l'occupation procurera les chances les plus favorables et les plus grands résultats. Telles seront, par exemple, les positions qui tendraient à gagner les communications de l'ennemi avec la base de ses opérations, et à le refouler sur un obstacle insurmontable, comme une mer, un grand fleuve sans pont, ou une grande puissance neutre* (1).

Dans les lignes d'opérations doubles et morcelées, c'est sur les points du centre qu'il convient de diriger ses attaques; en y portant la masse de ses forces, on accable les divisions isolées qui les gardent. Les corps morcelés à droite et à gauche ne peuvent plus opérer de concert et sont forcés à ces retraites excentriques, dont les armées de Wurmser, de Mack et du duc de Brunswick ont éprouvé les terribles effets. Dans les lignes d'opérations simples et dans les lignes de bataille contiguës, les points faibles sont au contraire les extrémités de la ligne. En effet, le centre est à portée d'être soutenu simultanément par la droite et la gauche; au lieu qu'une extrémité attaquée serait accablée, avant que les moyens suffisans

(1) Voyez chapitre XIV et XXXI.

fussent arrivés de l'autre aile pour la soutenir, car ces moyens seraient beaucoup plus éloignés et ne pourraient être employés que les uns après les autres.

Une colonne profonde, attaquée sur sa tête, est dans la même situation qu'une ligne attaquée sur son extrémité; elles seront l'une et l'autre engagées et battues successivement, comme cela a été démontré par les défaites de Rosbach, d'Auerstedt. Cependant il est plus facile de faire de nouvelles dispositions avec une colonne en profondeur, qu'avec une ligne de bataille qui se trouverait attaquée sur une extrémité.

En exécutant par la stratégie un mouvement général sur l'extrémité de la ligne d'opérations de l'ennemi, non-seulement on met en action une masse sur une partie faible, mais l'on peut de cette extrémité gagner facilement les derrières et les communications, soit avec la base, soit avec les lignes secondaires. Ainsi Napoléon, en gagnant en 1805 Donauwerth et la ligne du Lech, avait établi sa masse sur les communications de Mack avec Vienne, qui était la base de ce général avec la Bohême, et il le mit dans l'impossibilité de joindre l'armée russe, qui était sa ligne secondaire la plus importante. La même opération eut lieu en 1806, sur l'extrême gauche des Prussiens par Saalfed et Géra. Elle fut répé-

tée en 1812 *par l'armée russe dans ses mouvemens sur Kaluga et Krasnoï, et en* 1813 *par les alliés qui se dirigèrent à travers la Bohême sur Dresde et Leipzig contre la droite de Napoléon* (1).

III° *Le résultat des vérités précédentes prouve que, s'il faut attaquer de préférence l'extrémité d'une ligne, il faut aussi se garder d'attaquer les deux extrémités en même temps, à moins que l'on n'ait des forces très-supérieures. Une armée de* 60 *mille hommes, qui forme deux corps d'environ* 30 *mille combattans, pour attaquer les deux extrémités d'une armée égale en nombre, s'enlève les moyens de frapper un coup décisif en multipliant inutilement le nombre des moyens de résis-*

---

(1) On a remarqué que les lignes centrales n'avaient pas sauvé Napoléon vers Dresde en 1813, ni dans la Champagne en 1814; mais j'observerai à mon tour que c'est bien à ce système qu'il a dû néanmoins ses succès momentanés dans ces deux campagnes. La cause de ses revers a été dans l'inégalité de la lutte et des moyens secondaires; dans la différence de la nature de ses troupes; dans le placement de la Bohême et de la Bavière en arrière de son extrême droite, et pour ainsi dire sur ses communications. Au reste, j'ajouterai encore que le système des masses centrales, n'avait été appliqué jusqu'alors que par des armées de 150 à 200 mille hommes au plus, et qu'il serait inutile de concentrer plus de forces sur une même ligne, puisqu'il est déjà difficile d'engager autant de troupes le même jour et sur un même champ de bataille.

Je n'ai pas non plus donné une préférence exclusive aux opéra-

tance que l'ennemi peut opposer à ses deux détachemens. Elle s'expose même, par un mouvement étendu et désuni, à ce que son adversaire rassemble sa masse sur un point, et l'anéantisse par un effet terrible de sa supériorité. Les attaques multipliées sur un plus grand nombre de colonnes sont encore plus dangereuses, plus contraires au grand principe de l'art, surtout lorsqu'elles ne peuvent entrer en action au même instant et sur le même point. Par suite de cette maxime, il convient au

---

tions centrales, puisque j'ai souvent présenté celles sur une extrémité de la ligne ennemie comme plus avantageuses. D'ailleurs il ne faut pas confondre une ligne d'opérations centrale opposée à deux parties sur un même front (par exemple celle de l'archiduc Charles contre Moreau et Jourdan en 1796), avec une ligne d'opérations totalement entourée d'ennemis; ces dernières sont beaucoup moins favorables, elles peuvent même devenir dangereuses, lorsque les masses ennemies sont plus nombreuses.

Enfin je dirai en me résumant, qu'une masse entourée de toute l'Europe soulevée contre elle, composée de parties hétérogènes, affamée par sa propre grandeur, et par des troupes légères comme on n'en avait jamais vu, ne pouvait par le fait seul de sa position centrale, éviter le sort dont celle de Napoléon a été frappée en Saxe. Mais une exception ne détruit par une règle ou maxime générale; et, dans toutes les guerres ordinaires, une puissance qui combattra à chances égales, c'est-à-dire, à moyens égaux, en appliquant ce système, triomphera inévitablement, si ses ennemis suivaient un système contraire. J'en appelle aux officiers généraux les plus distingués de toutes les armées, et donne pour preuve les plus beaux faits d'armes de l'histoire moderne.

contraire, lorsqu'on a des masses fort supérieures à celles de l'ennemi, de faire attaquer ses deux extrémités; on parvint ainsi à mettre en action plus de monde que lui sur chacune de ses ailes, tandis qu'en gardant des forces très-supérieures massées sur un seul point, l'adversaire pourrait en déployer et faire combattre un nombre égal. Il faut avoir soin dans ce cas, de porter le gros de ses forces sur l'aile où l'attaque promettrait un succès plus décisif: c'est ce que nous avons démontré par la relation de la bataille de Hochkirch dans la guerre de sept ans (chap. XII).

IV° *Pour opérer un effort combiné d'une grande masse sur un seul point, il importe, dans les mouvemens stratégiques, de tenir ses forces rassemblées sur un espace à peu près carré, afin qu'elles soient plus disponibles* (1). *Les grands fronts sont aussi contraires aux bons principes que les lignes morcelées, les grands détachemens et les divisions isolées hors d'état de se soutenir.*

V° *Un des moyens les plus efficaces pour appliquer le principe général que nous avons indiqué, est celui de faire commettre à l'ennemi des fautes contraires à ce principe. On peut avec quelques petits corps de troupes légères lui donner des in-*

---

(1) On n'entend pas par-là qu'il faille former une colonne carrée

quiétudes sur plusieurs points importans de ses communications. Il est vraisemblable que, ne connaissant pas leur force, il leur opposera des divisions nombreuses et morcellera ses masses; ces troupes légères contribuent d'ailleurs à éclairer parfaitement l'armée.

VI° *Il est bien important, lorsqu'on prend l'initiative d'un mouvement décisif, de ne rien négliger pour être instruit des positions de l'ennemi et des mouvemens qu'il pourrait faire. L'espionnage est un moyen utile à la perfection duquel on ne saurait donner trop de soins; mais ce qui est plus essentiel encore, c'est de se faire bien éclairer par des partisans. Un général doit semer des petits partis sur toutes les directions, et il faut en multiplier le nombre avec autant de soin, qu'on évitera ce système dans les grandes opérations. On organise à cet effet quelques divisions de cavalerie légère, qui n'entrent point dans les cadres des combattans. Opérer sans ces précautions, c'est marcher dans les ténèbres et s'exposer aux chances désastreuses que produirait un mouvement*

---

pleine, mais que les bataillons soient disposés sur un terrain de manière à pouvoir arriver, avec la même promptitude, de tous les points vers celui qui serait attaqué.

secret de l'ennemi. On les a trop négligées ; on n'organise pas assez à l'avance la partie de l'espionnage ; et les officiers de troupes légères n'ont pas toujours l'expérience nécessaire pour conduire leurs détachemens (1).

---

(1) Les avantages immenses que les cosaques ont donnés aux armées russes sont une preuve de la vérité de cet article écrit en 1806. Ces troupes légères, insignifiantes dans le choc d'une grande bataille, sont terribles dans la poursuite. C'est l'ennemi le plus redoutable pour toutes les combinaisons d'un général, parce qu'il n'est jamais sûr de l'arrivée et de l'exécution de ses ordres, que ses convois sont toujours compromis et ses opérations incertaines. Tant qu'une armée n'en avait que quelques régimens on n'en connaissait pas toute la valeur; mais, lorsque le nombre en a été porté jusqu'à 15 et 20 mille, on a senti toute leur importance, surtout dans les pays dont la population ne leur est pas contraire.

Pour un convoi qu'ils enlèvent, il faut les faire escorter tous, et que l'escorte soit nombreuse et bien conduite. Jamais on n'est certain de faire une marche tranquille, parce qu'on ne sait pas où les ennemis sont. Ces corvées exigent des forces immenses, et la cavalerie régulière est bientôt mise hors de service par des fatigues auxquelles elle ne peut résister. La milice turque fait aux Russes à peu près le même effet que les cosaques aux autres armées européennes : les convois ne sont pas plus sûrs en Bulgarie, qu'ils ne l'étaient en Espagne et en Pologne. Au reste, je crois que dans les autres armées quelques milliers de hussards ou de lanciers volontaires, levés au moment de la guerre, bien conduits, et courant là où des chefs hardis les conduiraient, rempliraient à peu près le même but; mais il faudrait toujours les regarder comme des enfans perdus, car, s'ils devaient recevoir des ordres de l'état-major général, ils ne seraient plus des partisans. Ils n'auraient pas, il est vrai, la même qualité, et ils ne pourraient pas à la longue lutter avec des

VII° *Il ne suffit pas, pour bien opérer à la guerre, de porter habilement ses masses sur les points les plus importans ; il faut savoir les y engager. Lorsqu'on est établi sur ses points, et qu'on y reste dans l'inaction, le principe est oublié. L'ennemi peut faire des contre-manœuvres, et, pour lui ôter ce moyen, il faut, dès qu'on a gagné ses communications, ou une de ses extrémités, marcher à lui et combattre. C'est alors surtout qu'il faut bien combiner l'emploi simultané de ses forces.* Ce ne sont pas les masses présentes qui décident des batailles, ce sont les masses agissantes (1). *Les premières décident dans les mouvemens préparatoires de stratégie, les dernières déterminent le succès de l'action.*

Pour obtenir ce résultat, un général habile doit saisir l'instant où il faut enlever la position décisive du champ de bataille, et il doit combiner l'attaque de manière à faire engager toutes les forces en même temps, à la seule exception des troupes qui seraient destinées à la réserve.

Lorsqu'un effort, basé sur de tels principes, ne réussira pas à procurer la victoire, on ne pourra l'espérer d'aucune combinaison, et il ne restera

---

bons cosaques; mais il faut à un mal inévitable opposer tous les remèdes possibles.

(1) Voyez chapitre XXVI.

d'autre parti à prendre que celui de faire donner un dernier coup à cette réserve, de concert avec les troupes déjà engagées.

VIII° *Toutes les combinaisons d'une bataille peuvent se réduire à trois systèmes.*

Le premier, qui est purement défensif, consiste à attendre l'ennemi dans une forte position, sans autre but que celui de s'y maintenir; telles furent les dispositions de Daun à Torgau, de Marsin aux lignes de Turin. Ces deux événemens suffisent pour démontrer combien de semblables dispositions sont vicieuses.

Le second système au contraire est entièrement offensif, il consiste à attaquer l'ennemi partout où on peut le rencontrer, comme Frédéric le fit à Leuthen et à Torgau, Napoléon à Iena et à Ratisbonne, les alliés à Leipzig.

Le troisième système enfin, est en quelque sorte un terme moyen entre les deux autres, il consiste à choisir un champ de bataille reconnu d'après toutes les convenances stratégiques et les avantages du terrain, afin d'y attendre l'ennemi et de choisir dans la journée même le moment convenable pour prendre l'initiative et tomber sur son adversaire avec toute chance de succès. Les combinaisons de Napoléon à Rivoli et à Austerlitz, celles de Wellington à Mont Saint-Jean et dans la plupart de ses batailles défensives en Espagne, doivent être rangées dans cette classe.

Il serait difficile de donner des règles fixes pour déterminer l'emploi de ces deux derniers systèmes, qui sont les seuls convenables. Il faut avoir égard à l'état moral des troupes de chaque parti, au caractère national plus ou moins flegmatique ou impétueux, enfin aux obstacles du terrain. On voit donc que ces circonstances peuvent seules diriger le génie d'un général, et on doit réduire ces vérités aux trois points suivans :

1° Qu'avec des troupes aguerries et dans un terrain ordinaire l'offensive absolue ou l'initiative d'attaque convient toujours mieux ;

2° Que dans les terrains d'un accès difficile soit par leur nature, soit par d'autres causes, et avec des troupes disciplinées et soumises, il est peut-être plus convenable de laisser arriver l'ennemi dans une position qu'on aurait reconnue, afin de prendre ensuite l'initiative sur lui lorsque ses troupes seraient déjà épuisées par leurs premiers efforts (1).

3° Que la situation stratégique des deux partis peut néanmoins exiger quelquefois qu'on attaque de vive force les positions de son adversaire, sans s'arrêter à aucune considération locale ; telles sont, par exemple, les circonstances où il im-

---

(1) La bataille de Kunersdorf, qui offre beaucoup de points de ressemblance avec celle de Mont-St.-Jean, justifie encore ce raisonnement.

porterait de prévenir la jonction de deux armées ennemies, de tomber sur une partie d'armée détachée, ou sur un corps isolé au-delà d'un fleuve, etc., etc.

IX° *Les ordres de bataille, ou les dispositions les plus convenables pour conduire les troupes au combat, doivent avoir pour but de leur procurer en même temps mobilité et solidité. Il me paraît que, pour remplir ces deux conditions, les troupes qui restent sur la défensive peuvent être en partie déployées, en partie en colonnes, comme l'armée russe à la bataille d'Eylau; mais les corps disposés pour l'attaque d'un point décisif doivent être composés de deux lignes de bataillons, chaque bataillon, au lieu d'être déployé, serait formé en colonnes par divisions de la manière suivante* (1).

6e	5e	4e	3e	2e	1er Bon
12e	11e	10e	9e	8e	7e

Cet ordre offre infiniment plus de solidité qu'une ligne déployée, dont le flottement empêche l'impul-

(1) Une division est de deux pelotons; ainsi le bataillon étant de six compagnies, ou six pelotons, aura trois divisions; ce qui, dans le fait, le formera sur trois lignes.

sion si nécessaire pour une telle attaque et met les officiers hors d'état d'enlever leur troupe. Cependant pour faciliter la marche, pour éviter la trop grande profondeur de la masse, et pour augmenter au contraire le front, sans nuire toutefois à la consistance, je crois qu'il est convenable de placer l'infanterie sur deux rangs. Les bataillons se trouveront ainsi plus mobiles, car la marche du second rang, pressé entre le 1er et le 3e, est toujours fatigante, flottante et par conséquent moins vive. Ils auront d'ailleurs toute la force désirable, puisque les trois divisions ployées présenteront six rangs en profondeur, ce qui est plus que suffisant. Enfin le front, augmenté d'un tiers, offrira plus de feux, dans le cas où l'on viendrait à s'en servir; et en même temps qu'il en imposera davantage à l'ennemi, en lui montrant plus de monde, il donnera moins de prise à l'artillerie.

X° Dans les terrains d'un difficile accès, comme vignes, enclos, jardins et hauteurs encaissées, l'ordre de bataille défensif doit être composé de bataillons déployés sur deux rangs, et couverts par de nombreux pelotons de tirailleurs. Mais la troupe d'attaque aussi bien que la réserve ne sauraient être mieux disposées qu'en colonnes d'attaque par le centre, comme nous l'avons indiqué à l'article précédent; car la réserve, devant être prête à tomber sur l'ennemi au moment décisif, doit le faire avec force et vivacité, c'est-à-dire,

en colonnes (1). *On peut néanmoins laisser cette réserve en partie déployée jusqu'au moment de donner, afin que son étendue en impose à l'ennemi.*

XI° *Si l'art de la guerre consiste à concerter un effort supérieur d'une masse contre les parties faibles, il est incontestablement nécessaire de pousser vivement une armée battue.*

La force d'une armée consiste dans son organisation, dans l'ensemble résultant de la liaison de toutes les parties avec le point central qui les fait mouvoir. Après une défaite, cet ensemble n'existe plus ; l'harmonie entre la tête qui combine et les corps qui doivent exécuter est détruite ; leurs rapports sont suspendus et presque toujours rompus. L'armée entière est une partie faible ; l'attaquer c'est marcher à un triomphe certain. Quelles preu-

---

(1) On a dit que lord Wellington combattait presque toujours déployé, cela peut être vrai pour les troupes qui devaient rester défensives, mais, pour les ailes offensives et manœuvrantes, je crois qu'il a dû former des colonnes. En cas contraire, ce serait la faute de ceux qui se seraient laissé battre à forces égales par un système semblable, car un général ne pourrait rien désirer de mieux que d'avoir un adversaire qui s'en servît toujours.

J'en appelle encore une fois à ce sujet aux généraux qui ont fait les grandes guerres européennes. Au reste, en donnant un ordre de combat comme le plus avantageux, ce n'est pas dire que toute victoire serait impossible, si on ne l'appliquait pas strictement : les localités, les causes générales, la supériorité du nombre, le moral des troupes et des généraux, sont des considérations qui entrent aussi en ligne de compte. Et, pour raisonner sur une maxime générale, il faut admettre que toutes ces chances soient égales.

ves de ces vérités ne trouvons-nous pas dans la marche sur Roveredo, et les gorges de la Brenta, pour achever la ruine de Wurmser; dans la marche d'Ulm sur Vienne, dans celle de Jéna sur Wittemberg, Custrin et Stettin (1) *! Cette maxime est souvent négligée par les généraux médiocres. Il semble que tout l'effort de leur génie et le terme de leur ambition se bornent à gagner le champ de bataille. Une telle victoire n'est guère qu'un déplacement de troupes, sans utilité réelle.*

XII° *Pour rendre décisif le choc supérieur d'une masse, il faut que le général ne donne pas moins de soins au moral de son armée. A quoi servirait en effet que* 50 *mille hommes fussent mis en bataille devant* 20 *mille, s'ils manquent de l'impulsion nécessaire pour enlever et culbuter l'ennemi? Ce n'est pas seulement du soldat dont il s'agit, c'est plus particulièrement encore de ceux qui doivent le conduire. Toutes les troupes sont braves, lorsque les chefs donnent l'exemple d'une noble émulation et d'un beau dévouement. Il ne faut pas qu'un soldat reste au feu par la crainte seule d'une discipline rigoureuse; il faut qu'il*

(1) Ce chapitre a été publié en 1806. L'armée russe a fourni depuis une nouvelle preuve de cette vérité, par l'activité et la persévérance avec lesquelles elle a poursuivi ses succès à la fin de 1812. L'empereur Alexandre a également fait une brillante application de ce principe en 1814.

y coure par l'amour-propre de ne pas céder à ses officiers en honneur et en bravoure, et surtout par la confiance qu'on aura su lui inspirer dans la sagesse de ses chefs et dans le courage de ses compagnons d'armes (1).

Un général doit pouvoir compter dans ses calculs sur le dévouement de ses lieutenans pour l'honneur des armes nationales. Il faut qu'il soit assuré qu'un choc vigoureux ait lieu partout où il ordonne qu'il en soit fait un. Le premier moyen

---

(1) Les règles varient sans doute suivant les nations, et toutes les petites nuances du point d'honneur ne sont pas applicables à chaque armée, comme le journal militaire autrichien l'a remarqué avec raison sur un de mes chapitres. Mais, quoi qu'en dise ce journal, il est certain que les rigueurs de la discipline n'ont pas seules rendu les légions de Suwarow si braves, car il a eu le talent de les électriser à sa manière. Malgré la critique du rédacteur de l'article, je persiste donc à croire que les coups de bâton ne sont nulle part un bon mobile. Leur effet peut être modifié, adouci, réparé; mais il ne fera jamais un bon soldat, pas plus que les déclamations, qu'on a peut-être trop généralisées contre cette punition. Il y a d'autres moyens d'exciter le moral d'une armée, et j'en citerai un exemple. A l'affaire de Culm, un sergent du régiment de Devaux, apportant au prince de Schwarzemberg un drapeau qu'il avait pris, expliqua à ce maréchal les angles rentrans et saillans, formés par un ruisseau et par le village attaqué par le corps de Colloredo. Un officier du génie n'eût pas mieux parlé, et le prince en fut frappé lui-même. Ce brave homme était sous-officier depuis neuf ans; on lui donna deux ducats et on lui fit espérer la médaille pour son drapeau et pour sa narration vraiment didactique; n'aurait-il pas mérité une autre récompense, et n'était-il pas digne de commander une compagnie?

de parvenir à ce but, c'est de se faire aimer, estimer et craindre; le second moyen est de remettre entre les mains de ce général le choix et le sort de ses lieutenans. S'ils sont parvenus à ce grade par le seul droit de l'ancienneté, on peut décider d'avance qu'ils ne possèderont presque jamais les qualités nécessaires pour en remplir les importantes fonctions. Cette circonstance seule peut faire manquer les entreprises les mieux conçues.

On voit, par cet exposé rapide, que la science de la guerre se compose de trois combinaisons générales, dont chacune n'offre qu'un petit nombre de subdivisions ou de chances d'exécution. Les seules opérations parfaites seraient celles qui présenteraient l'application de ces trois combinaisons, parce que ce serait l'application permanente du principe général indiqué plus haut (1).

---

(1) Les guerres nationales, où l'on doit combattre et conquérir un peuple entier, font seules une exception à ces règles; dans les guerres de cette espèce, il est difficile de soumettre sans se diviser; lorsqu'on veut s'assembler pour combattre, on s'expose à perdre les provinces conquises.

Le moyen de parer à ces inconvéniens est d'avoir une armée qui tienne la campagne, et des divisions indépendantes pour organiser sur les derrières. Ces divisions doivent alors être commandées par des généraux instruits, bons administrateurs, fermes et justes, parce que leurs travaux peuvent contribuer, autant que la force des armes, à soumettre les provinces qui leur sont confiées.

La première de ces combinaisons est l'art *d'embrasser les lignes d'opérations de la manière la plus avantageuse* : c'est ce qu'on nomme communément et improprement *un plan de campagne.* Je ne vois pas en effet ce que l'on entend par cette dénomination, car il est impossible de faire un plan général pour toute une campagne, dont le premier mouvement peut renverser tout l'échafaudage, et dans lequel il serait impossible de prévoir au-delà du second mouvement.

La deuxième branche est *l'art de porter ses masses le plus rapidement possible sur le point décisif de la ligne d'opération primitive, ou de la ligne accidentelle.* C'est ce qu'on entend vulgairement par stratégie. La stratégie n'est que le moyen d'exécution de cette seconde combinaison, on en trouve les principes dans les chapitres sus-mentionnés.

La troisième branche est *l'art de combiner l'emploi simultané de sa plus grande masse sur le point le plus important d'un champ de bataille ;* c'est proprement l'art des combats, que plusieurs auteurs ont appelé ordre de bataille, et que d'autres ont présenté sous le nom de tactique.

Voilà la science de la guerre en peu de mots ; c'est pour avoir oublié ce petit nombre de principes que les généraux autrichiens ont été battus depuis 1793 jusqu'à 1800 et 1805 ; c'est par la

même cause que les généraux français avaient perdu la Belgique en 1793, l'Allemagne en 1796, l'Italie et la Souabe en 1799.

Je n'ai pas besoin d'observer à mes lecteurs que je n'ai traité ici que les principes relatifs à l'emploi des troupes, ou la partie purement militaire ; d'autres combinaisons non moins importantes sont indispensables pour bien conduire une grande guerre, mais elles appartiennent à la science de gouverner les empires, plutôt qu'à celle de commander des armées.

Pour réussir dans de grandes entreprises il importe non-seulement de calculer l'état respectif des armées, mais encore celui des moyens de seconde ligne, qui doivent servir de réserve et remplacer les pertes de toute espèce, en personnel et en matériel. Il faut aussi savoir juger l'état intérieur des nations d'après ce qu'elles auraient déjà eu à soutenir antérieurement, et d'après la situation relative de leurs voisins. Il n'est pas moins nécessaire de mettre dans la balance les passions des peuples contre lesquels on a à combattre, leurs institutions et l'attachement qu'ils ont pour elles. Il faut calculer aussi la situation des provinces, l'éloignement de la puissance qu'on veut attaquer, car les désavantages de l'agresseur se multiplient à mesure qu'il augmente la profondeur de sa ligne d'opérations. Enfin il faut juger la nature du pays dans lequel on va porter la

guerre (1), et la solidité des alliances que l'on peut se ménager pour une entreprise lointaine.

En un mot, il est indispensable de connaître cette science, mélange de politique, d'administration et de guerre, dont Montesquieu a si bien posé les bases dans son ouvrage sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains. Il serait difficile de lui assigner des règles fixes, et même des principes généraux; l'histoire est la seule école dans laquelle on puisse trouver quelques bons préceptes, et il est encore bien rare de rencontrer des circonstances qui se ressemblent assez, pour qu'on doive se régler, à une certaine époque, sur ce qui aurait été fait quelques siècles auparavant. Les passions des hommes influent trop sur les événemens pour que les uns n'échouent pas, là même où d'autres ont réussi.

Napoléon connaissait peut-être cette science, mais son mépris pour les hommes lui en a fait négliger l'application. Ce n'est pas l'ignorance du sort de Cambyse ou des légions de Varus qui a causé ses revers; ce n'est pas non plus l'oubli de la défaite de Crassus; du désastre de l'empereur

(1) C'est ce qui m'a fait déjà écrire en 1805, tome V, chap. IV, que le système de Napoléon n'était pas exécutable en Russie ou en Suède.

Julien ou du résultat des croisades : c'est l'opinion dans laquelle il était que son génie lui assurait des moyens incalculables de supériorité, et que ses ennemis au contraire n'en avaient point. Il est tombé du faîte des grandeurs pour avoir oublié que l'esprit et la force de l'homme ont aussi leurs bornes, et que plus les masses mises en mouvement sont énormes, plus le pouvoir du génie est subordonné aux lois imprescriptibles de la nature, et moins il commande aux événemens. Cette vérité, qui a été démontrée par les résultats des affaires de la Katzbach, de Dennewitz et de Leipzig même, ferait à elle seule un sujet d'étude intéressant.

Il n'entre pas dans mon plan de répéter ici les préceptes importans que Montesquieu et Machiavel nous ont laissés sur ce grand art de diriger les mouvemens des empires ; on retrouvera cependant dans le cours de la narration de ces campagnes célèbres quelques réflexions sur les changemens que les guerres de la révolution ont apportés dans les idées sur l'organisation et le déploiement des forces nationales, sur leur emploi et sur les suites qui en résulteront probablement dans les révolutions futures du corps politique. Les armées ne sont plus composées aujourd'hui de troupes recrutées volontairement du superflu d'une population trop nombreuse, ce sont des nations entières qu'une loi appelle

aux armes, qui ne se battent plus pour une démarcation de frontières, mais en quelque sorte pour leur existence.

Cet état de choses nous rapproche du 3e et du 4e siècle, en nous rappelant ces chocs de peuples immenses qui se disputaient le continent européen ; et si une législation et un droit public nouveaux ne viennent pas mettre des bornes à ces levées en masse, il est impossible de prévoir où ces ravages s'arrêteront. La guerre deviendra un fléau plus terrible que jamais, car la population des nations civilisées sera moissonnée, non comme dans le moyen âge afin de résister à des peuples sauvages et dévastateurs, mais pour le triste maintien d'une balance politique, et afin de savoir au bout d'un siècle si telle province aura un préfet de Paris, de Pétersbourg ou de Vienne, qui la gouvernerait d'après les mêmes lois et les mêmes usages à fort peu de chose près. Il serait bien temps néanmoins que les cabinets revinssent à des idées plus généreuses, et que le sang ne coulât plus désormais que pour les grands intérêts du monde.

Si ce vœu, vraiment européen, doit être relégué à côté des beaux rêves sur la paix perpétuelle, déplorons les petites passions et les intérêts qui portent les nations éclairées à s'égorger plus impitoyablement que les barbares : déplorons ces progrès des arts et des sciences

morales ou politiques, qui loin de nous conduire au perfectionnement de l'état social, semblent nous destiner à revoir les siècles des Huns, des Vandales, des Tartares.

Fin du troisième volume et de l'Histoire critique et militaire des guerres de FRÉDÉRIC II.

TABLE DES MATIÈRES.

CAMPAGNE DE 1760.

CAMPAGNE DE 1761.

CAMPAGNE DE 1762.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



